

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de l'Inde**

Robert Fougère

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT FOUGÈRE

CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE

Par
Robert Fougère



Éditeur : NATHAN

PRÉFACE



N l'année 1947 s'est détaché, de l'Inde proprement dite, le Pakistan. Dans l'immense littérature de l'Inde, on peut distinguer une littérature de l'Inde musulmane, qui pourra désormais servir de tradition au Pakistan, et une littérature spécialement hindoue. C'est à celle-ci que seront empruntés les *Contes* et *Légendes* contenus en ce livre.

La littérature de l'Inde proprement dite se divise en deux parties distinctes, différenciées par les religions qui y prédominent : la religion des Brahmanes ou *Brahmanisme*, la religion du Bouddha ou *Bouddhisme*.

À la base du *Brahmanisme* on trouve la croyance en un grand nombre de Dieux. Selon cette religion, l'homme, se réincarnant après la mort, passe par une succession indéfinie d'existences, humaines ou animales, en ce monde ou en d'autres mondes. La société repose sur le régime des castes, groupes professionnels héréditaires et hiérarchisés, au sommet desquels sont placés les Brahmanes, qui ont le monopole de la vie religieuse.

Au VI^e siècle avant l'ère chrétienne, avec la personnalité de Gôtama, dit le Bouddha, apparaît une hérésie du Brahmanisme, le *Bouddhisme*. Le Bouddhisme maintient l'idée des réincarnations, mais fait aboutir ces transmigrations à l'anéantissement de l'individu, au Nirvâna. Il place au premier plan des vertus la suppression de l'égoïsme et la pitié pour les souffrances de tous les vivants. Il ouvre à tous l'accès de la vie religieuse, sans distinction de caste.

Tous les récits qui vont suivre sont empruntés à des textes relevant

tantôt du Brahmanisme, par exemple le grand poème *Mahâbhârata*, tantôt du Bouddhisme, par exemple le *Tripitaka* (*Les Trois Corbeilles*).

Mais, si aucun de ces récits n'est entièrement inventé, aucun non plus n'est purement et simplement traduit ou reproduit. Tous sont recomposés ou parfois modifiés, librement écrits ou récrits, toujours adaptés de manière à être mieux compris et plus goûtés par des lecteurs européens, enfants, adolescents, ou adultes ayant su conserver une fraîcheur d'âme enfantine.

CONTES DE L'INDE BRAHMANIQUE

Le plus fou des quatre brahmanes



LES brahmanes formaient, dans l'Inde ancienne, la plus haute des castes ; ils avaient le monopole de la vie religieuse. Les hommes appartenant à d'autres groupes professionnels héréditaires leur rendaient hommage, individuellement ou collectivement. Par exemple, on leur offrait parfois un grand banquet public, appelé *samarahdana*.

La ville de Dharmapoura avait invité à un *samarahdana* tous les brahmanes de la province.

Par une claire matinée ensoleillée, un jeune brahmane marchait d'un pas rapide sur la route, fier du costume neuf qu'il inaugurerait pour la fête, et du cordon qui distingue sa caste.

Il rejoignit un autre brahmane, jeune lui aussi, qui allait dans la même direction.

— Bonjour, mon cher confrère, lui dit-il. Vous allez sans doute au *samarahdana* ?

— Oui, mon cher confrère.

— Ne voudriez-vous pas que nous fassions route ensemble ?

— Bien volontiers.

D'un pas rapide, les deux jeunes brahmanes trottaient sur la route.

Ils eurent vite fait de rejoindre un autre brahmane qui, plus âgé,

marchait moins vite.

— Bonjour, mon cher confrère, lui dirent-ils. Vous allez sans doute au *samarahdana* ?

— Oui, mes chers confrères.

— Ne voudriez-vous pas que nous fassions route ensemble ?

— Bien volontiers, si je ne vous retarde pas trop.

Les trois brahmanes marchaient gaîment, heureux de se trouver en bonne compagnie, et se réjouissant à l'avance de la fête annoncée.

Passant devant un figuier, qui poussait dans un champ proche de la route, ils virent, se reposant en l'ombre fraîche, un autre brahmane, plus âgé qu'eux trois, et vêtu, seulement, de quelques haillons.

Ils s'étonnèrent ensemble, sans se communiquer leur impression, que ce religieux n'ait pas mis un costume mieux adapté à la fête. Puis ils se dirent qu'après tout, certains brahmanes sont extrêmement pauvres ; ou que peut-être ce malheureux avait fait le vœu de vivre en haillons.

En tout cas, pour ne pas avoir l'air de remarquer sa misérable tenue, ils lui dirent, d'une seule voix :

— Bonjour, cher confrère. N'avez-vous pas l'intention d'assister au *samarahdana* ?

— Je m'y rends, chers confrères. Mais je viens de loin. Commenant à me sentir fatigué, je me reposais sous cet arbre. Je vais, bientôt, repartir.

— Ne voudriez-vous pas que nous fassions route ensemble ?

— Bien volontiers, si ma compagnie ne vous déplaît point.

Côte à côte, les quatre brahmanes marchaient sur la route. Le soleil, montant dans le ciel, commençait à rendre chaude cette belle journée.

Voici qu'un soldat croise les quatre religieux. S'inclinant, et joignant les deux mains à la hauteur de son front, il leur dit : « Tous mes respects, nobles seigneurs ! »

D'une seule voix, les quatre brahmanes répondent : « Sois béni ! »

Et ils continuent leur route.

Apercevant, à quelque distance, un puits à côté d'un banyan, ils décident d'aller se reposer un moment sous ce grand arbre, en buvant une gorgée d'eau fraîche.

Désirant animer la conversation, qui commence à languir, le plus jeune brahmane dit aux autres :

— Il doit être très pieux, le soldat que nous avons rencontré, et, en tout cas, il est très poli... Avez-vous remarqué comme il m'a salué gentiment ?

— Vous vous trompez, — répond l'autre jeune brahmane. — Ce n'est pas vous qu'il a salué, c'est moi.

— Vous vous trompez tous les deux, — dit le brahmane d'un certain âge. — C'est moi qu'il a salué. La preuve, c'est qu'il m'a tout particulièrement regardé.

— Mais non, mais non ! — dit le brahmane en haillons. — Pourquoi lui aurais-je dit : *Sois béni* ! si ce n'était pas moi qu'il avait salué ?

La discussion s'envenime. Les deux jeunes brahmanes crient de plus en plus fort :

C'est moi ! — Non, pas vous ! moi !

Tous deux sont rouges de colère, roulent des yeux étincelants, serrent les poings : on peut craindre que bientôt ils n'en viennent aux mains.

Bien qu'ayant apporté aussi sa contribution au débat, le plus âgé des brahmanes regrette que la discussion prenne cette dangereuse allure. Il suggère une solution :

— Pourquoi vous mettre ainsi en colère ?... Il est bien facile de savoir qui de nous le soldat a salué. Il suffit de le lui demander à lui-même... Il ne doit pas être fort éloigné... En courant derrière lui, nous le rattraperions certainement, et pourrions l'interroger...

— Excellente idée, répondent les autres brahmanes.

Ils quittent leur abri, reprennent la route, mais en refaisant le précédent trajet, pendant au moins une lieue, et, cette fois, au pas de course. Les plus âgés sont haletants ; tous ont le visage couvert de sueur.

Entendant du bruit derrière lui, le soldat se retourne. Il est stupéfait : il avait vu parfois des charges de cavalerie ; il n'avait pas encore assisté à une charge de brahmanes ! Il s'étonne surtout en comprenant qu'il est, lui, l'occasion et le but de cette course folle.

Les brahmanes, dès qu'ils ont repris un peu de souffle, exposent la raison de leur venue. Ils parlent tous à la fois, se coupent mutuellement la parole. Le soldat a bien de la peine à découvrir de quoi il s'agit. Quand il y a réussi, il éprouve une des plus graves désillusions de toute son existence. Ces pieux personnages, dont il admirait le désintéressement, ces saints hommes, qu'il croyait oublieux d'eux-mêmes et vivant seulement pour leurs Dieux, sont tellement égoïstes, tellement vaniteux qu'ils se disputent pour une raison de préséance aussi sottise !

Le respect ayant brusquement disparu en lui, le soldat s'amuse à voir ces visages écarlates et luisant de sueur. Il se demande quelle réponse il va bien pouvoir leur faire, afin de se moquer d'eux. Souriant à sa propre plaisanterie, il leur dit :

— Vous voulez vraiment savoir lequel de vous j'ai salué ? Eh bien, c'est le plus fou de vous quatre !

Là-dessus, il salue une nouvelle fois et reprend sa route.

Stupéfaits par cette réponse, les brahmanes se regardent l'un l'autre. Bientôt on entend chacun d'eux dire :

— Le plus fou, c'est moi.

La discussion recommence sur ce terrain :

— C'est moi ! – Non, pas vous, moi !

Cependant, fatigués par leur course récente, ils crient moins fort que, tout à l'heure, sous le banyan. Le plus âgé profite de cet apaisement momentané pour suggérer une solution :

— Chacun de nous croit qu'il est le plus fou de nous quatre... Je n'ai aucun doute sur la solution du problème. Le plus fou, c'est moi, sans discussion possible... Mais je suis tellement certain de ma supériorité sur ce point que je consens volontiers à faire arbitrer notre différend... Voici ce que je vous propose. À deux heures de marche avant que nous n'arrivions à Dharmapoura, nous devons traverser une petite ville, dont le Conseil municipal est souvent amené à régler les différends opposant les citoyens les uns aux autres. Demandons-lui, demandons au maire et à ses adjoints de nous servir d'arbitres. Chacun de nous fera connaître les raisons qu'il a de se juger fou. Les arbitres décideront quel est le plus fou des quatre brahmanes.

— Excellente idée, répondent les autres religieux. Chacun pense en lui-même qu'il ne peut pas ne pas être choisi par un juge vraiment impartial.

Quand les voyageurs arrivent en la petite ville, la chance veut que justement le Conseil municipal soit réuni, et qu'il n'ait pas grand-chose à faire. La chance veut aussi que le maire soit un homme jovial, saisissant toutes les occasions de s'amuser lui-même et de distraire ses administrés.

Il fait répandre le bruit qu'une cause singulière et piquante va être plaidée devant ses adjoints et lui-même. Si bien qu'un auditoire nombreux s'amasse. D'avance, on entend fuser des rires.

On introduit les brahmanes. Ayant à ses côtés quatre adjoints, derrière lui le Conseil municipal et les autres auditeurs, le maire fait un petit discours :

— Nous sommes fiers que de saints personnages, tels que vous, nous aient fait l'honneur de recourir à notre arbitrage. Mais une difficulté se présente. S'il s'agissait de choisir le plus fou de mes administrés, ou même tout simplement de mes adjoints, je n'aurais pas grand'peine à le désigner. Ce serait... Mais peu vous importe à vous... Seulement,

vous, vous êtes des étrangers, en notre ville. Nous ne savons rien de vous. Il faut donc que chacun de vous nous conte l'action la plus folle de son existence. Nous vous écouterons avec toute l'attention dont nous sommes capables ; avec toute l'attention que mérite un aussi grave débat. Ensuite nous déciderons qui de vous quatre avait droit au salut du soldat... Qui veut prendre le premier la parole ?

— Moi ! – s'écrie le plus jeune brahmane.

— Vous avez la parole. Et, maintenant, silence !

Pour comprendre le récit qui va suivre, il faut se rappeler un usage de l'Inde ancienne, qui a, d'ailleurs, persisté jusqu'à une époque récente, en certains milieux traditionalistes.

Le célibat d'une fille était considéré comme déshonorant pour les parents, et comme devant leur amener de fâcheuses réincarnations. Il fallait donc la marier, le plus tôt possible ; la marier à l'intérieur de la caste (entendue au sens étroit du terme) et en dehors de la famille (entendue au sens le plus large) ; ce qui, souvent, limitait beaucoup le choix, empêchait d'attacher quelque importance aux conditions de fortune, d'âge ou de beauté. Dès la naissance de la fillette, le père cherchait pour elle un mari, à l'intérieur de la caste. Le plus tôt possible, quand la fillette avait cinq ou six ans, on célébrait la cérémonie du mariage. (J'ai vu passer des cortèges où la petite mariée paraissait s'amuser comme si elle assistait à un jeu inédit.) Mariée, la fillette continuait à vivre dans sa propre famille. Quand elle était devenue jeune fille, on prévenait son mari ; celui-ci la faisait chercher par ses propres parents, ou venait la chercher lui-même ; elle était alors conduite en la demeure qui serait, désormais, pour elle, la maison conjugale.

Devant le Conseil municipal de la petite ville, le plus jeune brahmane s'exprime ainsi :

— J'étais marié depuis huit ans à une fillette, dont la famille habitait à une bonne journée de marche de l'endroit où je résidais. Cette famille était très riche ; elle élevait ma femme avec soin, mais en lui rendant la vie beaucoup trop agréable : ce qui ne devait pas faciliter la tâche à son époux, plus tard. Ma femme habitait avec les siens une sorte de palais, chaud l'hiver, frais l'été. Quand elle circulait dans son jardin, ses petits pieds nus n'étaient accoutumés qu'au contact du sable le plus fin.

Quand j'appris que la fillette était devenue jeune fille, et que je pouvais la prendre en ma demeure, je ne pus envoyer mes parents la

chercher : mon père était mort, ma mère gravement malade. Je dus y aller moi-même. Ma mère me fit mille recommandations, visant à éviter que je ne heurte mes beaux-parents ni ma femme.

Mon beau-père et ma belle-mère me firent le meilleur accueil ; ils m'offrirent un repas magnifique. Je passai trois jours délicieux. Mais il fallut bien revenir à la vie sérieuse ; il fallut bien rentrer à la maison. Mes beaux-parents souhaitèrent à leur fille et à son mari longue vie et nombreuse postérité ; ils versèrent des torrents de larmes. Nous nous quittâmes.

Nous étions aux jours les plus chauds d'une chaude année. Un soleil de feu brûlait le pays, grillait les moindres feuillages, calcinait les mousses sur les rochers nus. La plaine incendiée était un brasier, une fournaise.

Ma femme n'avait pas fait deux lieues qu'elle se plaignait de ne pouvoir respirer un air embrasé. Puis elle se plaignait que le sable brûlant infligeât à ses petits pieds nus une intolérable torture. Les larmes coulaient sur ses joues, qu'elles n'arrivaient pas à rafraîchir.

Quand nous eûmes marché quatre heures, elle déclara qu'elle ne pouvait pas aller plus loin. Elle se jeta à terre, refusa de se relever : *je préfère la mort*, me dit-elle en sanglotant.

Que faire ? étais-je responsable de cette chaleur, de ce soleil, de ce sable brûlant ? Je m'assis à ses côtés, la suppliai d'être raisonnable et résignée. Mais elle ne cessait de pleurer, de répéter : *Je préfère la mort*.

C'est alors que passa un marchand de bestiaux et d'objets divers. C'était un homme fort correct, dont la richesse sautait aux yeux. Il conduisait un troupeau de cinquante bœufs et buffles, chargés de marchandises.

Il s'arrêta devant notre malheureux couple. Je lui demandai conseil. Il réfléchit un certain temps, puis me dit :

Votre cas est presque désespéré. Pour votre pauvre femme, il est aussi dangereux de continuer à marcher que de rester ici. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la mort ; la mort certaine. Les siens vous soupçonneront de l'avoir tuée ; l'opinion publique le croira aussi... Je ne vois qu'une solution : confiez-moi votre femme ; je l'emmènerai sur le meilleur de mes bœufs ; elle cessera de souffrir, et je lui ferai ensuite la vie très douce.

Il regarda ma femme qui le regardait sans indignation. Se retournant vers moi, il reprit en d'autres mots sa démonstration :

De toute manière, votre femme est perdue pour vous. Perte pour perte, il vaut mieux la perdre en vous attribuant le mérite de lui conserver la vie, que la perdre en éveillant le soupçon de lui avoir donné la mort.

Je commençais à être ébranlé. Il le sentit et ajouta :

Décidez-vous immédiatement. Il faut que je m'en aille tout de suite.

Il fit un geste du côté de ma femme, et dit d'une voix résolue :

Je m'y connais en bijoux. Ceux de votre femme valent vingt écus d'or. En

voici cinquante.

Avant que je n'aie pris la parole, il ouvrit une bourse, me versa les cinquante écus, que je n'avais pas su refuser, fis monter ma femme sur un de ses buffles, et l'emmena.

Je rentrai chez moi, les pieds rôtis par le sable brûlant. *Où est ta femme ?* demanda ma mère, inquiète.

Je lui exposai toute l'histoire. Quand j'arrivai aux cinquante écus d'or, je crus habile d'ajouter, la sachant assez avare : *Cinquante écus d'or, c'est une somme !*

Alors elle éclata : *Misérable ! tu n'es pas seulement un imbécile, tu es aussi une canaille ! Tu as vendu ta femme, la femme d'un brahmane, et tu l'as vendue à un marchand. Il faut que tu sois fou pour avoir agi ainsi.*

Je lui répondis : *Qu'aurais-je pu faire ?*

Je n'en sais rien, dit-elle ; je n'ai pas à le savoir. Tu aurais peut-être pu louer un de ses bœufs au marchand... Ou attendre le passage de voyageurs plus honnêtes, qui t'auraient tiré d'affaires... Ou laisser tomber la nuit, et rentrer dans la fraîcheur... Tu aurais pu faire n'importe quoi, hors ce que tu as fait... Mais tu es fou, c'est ta seule excuse.

Mes beaux-parents ne furent pas assez indulgents pour admettre cette excuse-là. J'appris qu'ils avaient l'intention de m'assommer. Un jour, je fus informé de leur venue, et je n'eus que la ressource de me sauver, emmenant ma mère.

Alors mes beaux-parents soumirent le cas aux dirigeants de ma caste. Ceux-ci me condamnèrent à payer une amende de deux cents écus d'or. Et ils m'interdirent de me marier désormais, sous peine d'être exclu de la caste. Ainsi je n'aurai jamais de femme.

N'admettez-vous pas que je suis fou, le plus fou de nous quatre ? et que j'avais vraiment droit au salut du soldat ?

Le premier adjoint ne put s'empêcher de dire :

— Je ne vois pas comment on pourrait être plus fou que ce malheureux. Je propose de lui donner le prix.

— Attendons, dirent les trois autres adjoints.

— Attendons, dit Monsieur le Maire.

Et il donna la parole au second des jeunes brahmanes.

— C'est aussi à cause de ma femme que je dois être qualifié de fou, commença le jeune homme.

Un jour, j'étais, comme aujourd'hui, invité à un *samaradahna*. Je voulus être tout à fait correct pour m'y rendre. Je fis venir le barbier, qui me rasa la tête.

Quand il eut fini, je dis à ma femme de lui donner un sou pour sa peine.

Étourdie, elle lui donna une pièce de deux sous.

J'exigeai que le barbier me la restituât, ou qu'il me rendît la monnaie. Il s'y refusa, prétendant qu'il en manquait. Mais il ajouta : *Puisque je vous dois un sou, je vais, pour ce sou, raser la tête de votre femme.*

— *Vous avez trouvé la solution la meilleure*, lui répondis-je. *Voilà un excellent moyen de régler notre différend.*

Ma femme s'enfuit. Je courus après elle, je la ramenai au barbier ; je la maintins immobile, pendant que l'homme lui rasait la tête, abattant sa belle et abondante chevelure, pour un sou.

Désespérée, ma femme, jetant un voile sur sa tête, courut à la maison, se promettant de n'en plus sortir.

Cependant le barbier avait, dans le village, rencontré ma belle-mère, et lui avait raconté la scène.

Furieuse, celle-ci se précipita chez nous, me cria, dès qu'elle me vit apparaître : *Aviez-vous quelque raison d'infliger à votre femme ce terrible châtiment ?*

— *Aucune*, lui dis-je ; *ma femme est parfaite. J'ai agi par honnêteté, pour ne causer aucun tort au barbier.*

— *Vous êtes fou*, me répondit-elle ; *fou à lier.*

Mes beaux-parents reprirent leur fille, la gardèrent jusqu'à ce que ses cheveux eussent repoussé : quatre ans.

Pendant ces quatre ans, que l'on s'est moqué de moi ! J'entendais dire : *C'est le plus grand fou de la terre.*

Ne l'admettez-vous pas, Messieurs, vous aussi ? Ne jugerez-vous pas que j'avais vraiment droit au salut du militaire ?

L'auditoire rit de bon cœur. Le second adjoint ne put s'empêcher de dire :

— Je ne vois pas comment on pourrait être plus fou que cet imbécile. Je propose de lui donner le prix.

— Attendons, dirent les deux autres adjoints.

— Attendons, dit Monsieur le Maire.

Le brahmane d'un certain âge prit alors la parole :

— Je m'appelle Anandanya. Aujourd'hui tous me nomment Bétel Anandanya. Pourquoi me nomme-t-on *l'homme au bétel* ? C'est ce que je vais vous expliquer.

Je suis marié depuis dix ans. Ma femme et moi nous entendons bien.

Cependant, comme dans tous les ménages, il y a, de temps à autre, des sujets de discussions, de disputes même.

Un jour, nous nous sommes disputés pour savoir qui, de l'homme ou de la femme, est le plus bavard.

Je multipliai les arguments, sans la convaincre. Alors je lui proposai de résoudre la question par une expérience : *Couchons-nous, lui dis-je, et voyons lequel de nous deux parlera le premier.*

— *Volontiers, répondit-elle ; mais que recevra celui qui gagnera le pari ?*

— *Eh bien ! une feuille de bétel !*

— *Entendu pour la feuille de bétel.*

(Le bétel est une sorte de poivrier grimpant. Sa feuille permet de préparer un produit qu'aiment à mâcher les Hindous. Une feuille de bétel n'a presque aucune valeur marchande. C'est un peu comme si l'on paraît, chez nous, une feuille de papier à cigarette.)

« Nous nous couchâmes, – continua le brahmane. – Le lendemain matin, nous ne nous levâmes point, pour éviter toute occasion d'ouvrir la bouche.

Nous avions comme voisins d'excellents amis. Ne nous voyant point paraître à l'heure habituelle, ils commencèrent à s'inquiéter. Ils frappèrent à la porte, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Ni ma femme ni moi ne voulûmes répondre. *Ils sont morts, dirent nos voisins. Il faut absolument que nous entrions chez eux et sachions ce qui s'y passe.*

Nos amis firent venir un charpentier, qui ouvrit la porte. Le bruit de notre mort s'étant répandu, il y avait foule devant la maison. Même, un agent de police dut intervenir, pour maintenir l'ordre.

Nos amis pénétrèrent dans la pièce. Ils furent stupéfaits de nous trouver vivants, éveillés, mais silencieux.

On avait été chercher ma mère. Elle tint conseil avec nos amis. Ils furent d'accord pour penser que nous étions victimes de quelque sortilège, et que seul un puissant magicien pourrait nous délivrer de cette emprise. Justement un de nos amis en connaissait un.

On le fit venir. Il prit mon pouls, m'ausculta, tâta tous mes muscles, soumit ma femme à la même épreuve, puis demanda cent écus d'or, pour nous désensorceler.

Ma mère et nos amis se consultaient sur les moyens de se procurer cette grosse somme, lorsqu'arriva un autre de nos intimes, médecin de son métier.

Il proposa d'appliquer un autre remède : on reviendrait à la magie si son procédé, à lui, ne réussissait pas.

Il fit apporter un réchaud plein de charbons ardents, y plaça un petit lingot d'or, attendit qu'il fût brûlant, le retira avec des pincettes. Alors il me l'appliqua aux talons, sous la plante des pieds, aux mollets, aux

cuisse, sur le ventre, sur la poitrine, aux épaules, au sommet de la tête. Je supportai ce terrible supplice sans faiblir, sans ouvrir la bouche. J'aurais préféré la mort à la honte de perdre mon pari. J'eus la satisfaction d'entendre le médecin dire : *Je me suis trompé dans mon diagnostic ; mon remède n'a aucun effet.*

Par acquit de conscience, il l'appliqua, cependant, à ma femme. Dès que celle-ci sentit la chaleur aux talons, elle cria : *Assez ! j'ai perdu mon pari ! tu auras ta feuille de bétel !*

Ma mère et tous nos amis soutinrent que je devais être fou pour avoir ameuté tout un village, et supporté une abominable torture, afin de gagner une feuille de bétel.

C'est depuis ce temps que l'on me nomme Bétel Anandanya.

Vous jugerez, Messieurs, que l'homme au bétel avait tout particulièrement droit au salut du militaire. »

L'auditoire avait écouté ce discours avec une extrême attention, et l'avait ponctué d'éclats de rire.

Le troisième adjoint ne put s'empêcher de dire :

— Je ne vois pas comment on pourrait être plus fou que ce plaisantin. Je propose de lui donner le prix.

— Attendons, dit le quatrième adjoint.

— Attendons, dit Monsieur le Maire.

Il ne restait plus qu'à entendre le brahmane vêtu de haillons.

— Je m'excuse, dit-il, de me présenter à vous en cette lamentable tenue. Je n'ai pas toujours été aussi mal habillé ; mais il y a dix ans que je suis dans la situation où vous me voyez. Dix ans !

Il y a dix ans, un marchand, chez qui j'avais été appelé pour dire des prières, me donna deux pièces de toile particulièrement fines ; de quoi me faire le plus élégant costume.

Tous me félicitaient de cette bonne aubaine. Certains me disaient : *Vous êtes sans doute récompensé pour le bien que vous avez fait dans une existence antérieure.* »

C'est, en effet, par des considérations de cet ordre que les Hindous expliquent les événements heureux ou fâcheux de l'existence présente...

Pour comprendre la suite de ce discours, il faut savoir que, dans la pensée des Hindous d'alors, le contact des individus de caste inférieure et celui de certains animaux pouvaient souiller la vie d'un brahmane, et le faire renaître dans une situation inférieure, lors de futures existences.

Le brahmane continua à exposer son cas :

— Je jugeai nécessaire de purifier les deux pièces d'étoffe des souillures qu'elles avaient contractées en touchant les mains des artisans qui les avaient faites, du commerçant qui les avait vendues. Je les lavai moi-même et, pour les faire sécher, les suspendis aux branches d'un arbre.

Satisfait d'avoir accompli cette tâche, je m'assis pour méditer dans mon petit jardin. Tout d'un coup, je vis qu'un maudit chien avait passé sous mes toiles.

Les avait-il touchées, donc souillées ?

J'interrogeai des enfants, qui jouaient dans le jardin. Ils avaient vu passer le chien, mais n'avaient rien remarqué à son sujet.

Je décidai de me mettre à quatre pattes, pour être à la hauteur où se trouvait le chien. Je passai sous mes toiles. Les enfants, à qui j'avais demandé de suivre des yeux mon passage, m'affirmèrent que je n'avais pas touché les toiles. J'étais sauvé !

Tout d'un coup, je réfléchis que le maudit chien avait la queue retroussée, quand il avait passé sous mes toiles ; que, peut-être, l'extrémité de sa queue avait souillé ces toiles.

Il fallait recommencer l'expérience. Je maintins sur mon dos une faucille à la hauteur de la queue du chien, et passai sous mes toiles.

La faucille les toucha !

Alors, je maudis le chien et, furieux, déchirai les toiles en petits morceaux, que j'éparpillai au vent.

À partir de ce moment, on me considéra comme un fou. *N'aurais-tu pas pu, me dirent mes amis, recommencer à laver ces toiles ? Ou, si tu les considérais comme définitivement souillées, les donner à quelque pauvre, d'une caste inférieure, moins exigeant que ne doit l'être un brahmane en ce qui concerne la pureté ?*

Désormais, personne ne m'a plus jamais offert d'étoffe pour me vêtir. Lorsque j'en demande, on me répond : *Merci ! Pour que tu t'amuses à la mettre en pièces !*

C'est depuis cette époque que je suis vêtu de haillons. N'est-ce pas une raison suffisante pour que vous m'accordiez, à moi de préférence, le droit au salut du militaire ? »

Un immense éclat de rire s'éleva de la foule. Puis on entendit la voix puissante du quatrième adjoint poser une question au brahmane loqueteur : *Savez-vous toujours, aussi bien qu'il y a dix ans, courir à quatre pattes ?*

— *Certainement*, répondit le brahmane. Et il montra ce qu'il savait faire, s'accroupissant, puis trottant comme le chien dont il avait été victime.

Alors le quatrième adjoint s'écria :

— Je ne vois pas comment on pourrait être plus fou que ce pauvre

diable. Je propose de lui accorder le prix.

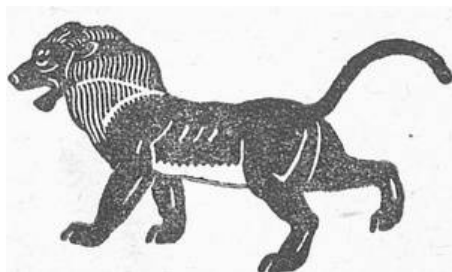
— Je vais vous consulter tous à nouveau, dit le maire.

À voix basse, il demanda l'avis de ses adjoints. Chacun d'eux maintint sa préférence.

Alors le maire déclara :

— Nous sommes d'avis que chacun de vous, en son genre, est supérieur aux trois autres. Chacun de vous a gagné son procès. Chacun de vous avait droit au salut du militaire... Continuez votre voyage en paix.

Les brahmanes se montrèrent ravis de la solution donnée au débat. Ils se retirèrent en criant, chacun de son côté : « J'ai gagné ! J'ai gagné ! J'ai gagné ! »



L'enfant aux trois yeux et aux quatre bras



Dans un petit État de l'Inde centrale, un jeune roi et sa très jeune épouse attendaient un enfant. Ils se réjouissaient à l'avance, imaginant le beau bébé qu'ils allaient recevoir des Dieux.

Quelle déception fut la leur, quand ils virent leur premier-né ! Ciçoupâla avait, immédiatement au-dessus du nez, un troisième œil. Et de ses petites épaules se détachaient non pas deux, mais quatre bras.

Certes, il arrive dans l'Inde que les Dieux présentent un nombre exceptionnel de membres ou d'organes. Mais les parents du bébé savaient bien que leur descendant n'avait rien d'un Dieu. Il aurait dû être un enfant comme les autres ; et il ne l'était pas. C'était, tout simplement, un être anormal.

Quand ils furent en tête à tête, quand nulle oreille indiscrete ne put entendre leurs propos, le roi et la reine s'avouèrent l'un à l'autre leur chagrin. Comment ce monstre pourrait-il jamais mener la vie de jeune prince qui eût dû être la sienne ? Comment obtenir qu'il ne soit pas ridicule aux yeux de tous ? Comment espérer qu'il puisse un jour hériter du royaume et monter sur le trône de ses pères ?

— Pour lui comme pour nous, dit le jeune roi, il vaudrait mieux le faire disparaître, l'abandonner en quelque lointaine forêt.

— Hélas ! je crois bien que tu as raison, répondit la reine.

Mais alors une voix se fit entendre. Dans la pièce, où les deux interlocuteurs se trouvaient seuls face à face, y avait-il un fantôme invisible, assistant au débat et voulant y participer ?

Les parents du petit monstre furent bouleversés de surprise lorsque, sans apercevoir personne, ils entendirent ces paroles :

« Ne craignez rien. Gardez ce fils, et chérissez-le. Un jour, il deviendra un enfant comme les autres. »

— Est-ce possible ? s'écria la mère.

— C'est certain, répondit la voix.

— Dans combien de temps ? demanda le père.

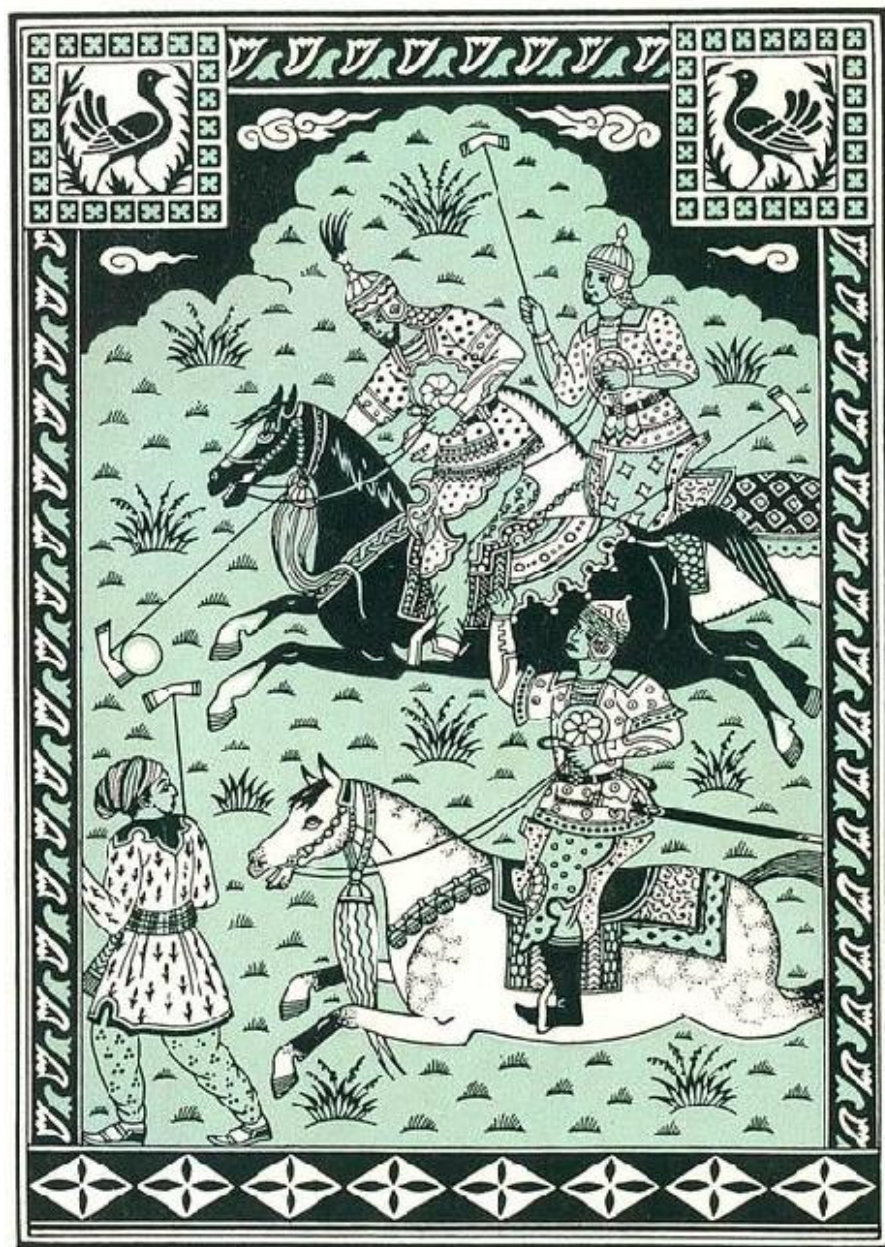
— Dans peu d'années, répondit l'interlocuteur invisible. Un jour que votre fils sera sur les genoux de celui qui, longtemps après, le fera mourir par les armes... Je vois à l'avance se dérouler toute sa vie...

Acceptant le conseil de la voix mystérieuse, les parents décidèrent de garder l'enfant.

Ils cherchèrent où pourrait se trouver l'ennemi qui, plus tard, le tuerait en quelque combat. Ils imaginèrent qu'ils le découvriraient en l'un des États voisins avec lesquels leur royaume pourrait être un jour en guerre.

Ils décidèrent d'aller rendre visite à tous les souverains de ces États, et emmenèrent avec eux le petit monstre.

Partout ils furent admirablement reçus. Quels somptueux festins ! quelles ravissantes danses de bayadères quels magnifiques défilés d'éléphants ! Et que de beaux jouets furent offerts au petit visiteur princier ! Ils participèrent ou assistèrent à des jeux de toute sorte.



Ils participèrent ou assistèrent à des jeux de toute sorte.

Mais les fêtes et les cadeaux n'intéressaient guère les parents de Ciçoupâla. L'idée qui les hantait était de chercher à vérifier l'exactitude de la mystérieuse prophétie. Leur seule préoccupation, c'était d'amener chacun de leurs hôtes à prendre, un moment, sur les genoux, le pauvre petit. En chaque cour ils y avaient réussi. Mais jamais le miracle ne s'était accompli.

Ils rentrèrent, déçus, dans leur capitale, se demandant s'ils n'avaient pas été victimes d'un fâcheux conseil, d'une lamentable illusion, ou s'ils devaient encore conserver quelque espoir en un meilleur avenir.

Ciçoupâla avait quatre ans quand un prince au sombre et beau visage, aux longs yeux d'émail, aux lèvres souriantes, vint rendre visite à ses parents. Il se nommait Krichna. Nul ne soupçonnait alors qu'en lui s'incarnait le Dieu Vichnou.

Au chapitre se rapportant à Vichnou, on reviendra sur cette incarnation.

Krichna dit qu'il adorait les enfants. Il joua avec le petit monstre, le souleva dans ses bras, le plaça sur ses genoux.

Ô prodige ! Le troisième œil diminua de volume, devint tout petit, puis disparut, laissant pour trace un trou minuscule, que la chair eut vite comblé. Le troisième et le quatrième bras s'atrophiaient, ne laissant subsister que deux jolis bras dodus et bronzés.

Ravis de contempler leur enfant, qu'ils jugeaient adorable, les parents avaient dans les yeux des larmes de joie.

Mais tout d'un coup, la reine se rappela que l'auteur du miracle serait un jour, si le destin s'accomplissait, le meurtrier de son fils. Elle contempla avec une attention plus vive le noble visage de Krichna, s'étonnant qu'un être à l'expression si bienveillante pût être, quelque jour, un assassin.

Poussée par une force obscure, elle se jeta aux pieds du visiteur :

— Seigneur, permettez-moi, dit-elle, de vous exprimer un désir... Laissez-moi formuler un souhait...

— Parlez, je vous en prie.

— Seigneur, promettez-moi, si jamais mon fils devait vous offenser... promettez-moi de lui pardonner !

— Je vous le promets, répondit Krichna d'un ton solennel. Je lui pardonnerai même s'il devait m'offenser cent fois.

La reine se sentit toute rassurée.

Désormais, Ciçoupâla a été, physiquement, un garçon, puis un homme semblable aux autres. Moralement, il a été semblable à ce que

sont trop d'êtres humains. Il a été égoïste, vaniteux, irrespectueux, avare, injuste, méchant.

Il a souvent fait souffrir, par sa froideur ou par ses insolences, ses pauvres parents, qui, au début de son existence, avaient eu tant d'inquiétude à son sujet. Il a fait souffrir, par sa grossièreté et par ses brutalités, ses femmes et ses serviteurs. Monté sur le trône, il a ravi les biens des sujets fortunés dont il convoitait les richesses. Il a fait emprisonner, torturer les hommes libres qui ne s'inclinaient point assez platement devant sa grandeur...

Trente ans se sont écoulés depuis le miracle qui l'a transformé en un être physiquement normal. Il se rend à une grande fête à laquelle l'a convié un monarque voisin, qui célèbre le dixième anniversaire de son couronnement.

Parmi les nombreux invités figure un homme au sombre et beau visage, aux longs yeux d'émail, aux lèvres souriantes, en lequel se dissimule un Dieu : Krichna.

La cérémonie commence par un sacrifice rituel. Déjà les prêtres ont allumé le feu sacré.

Le souverain connaît-il ou devine-t-il le caractère divin de l'un de ses invités ? Il annonce qu'en ce jour l'hôte d'honneur sera Krichna.

Le vaniteux Ciçoupâla avait convoité pour lui-même cette distinction. Il n'est pas assez maître de lui ni assez courtois pour cacher sa déception. Il proteste à voix haute :

— À quel titre cet homme mérite-t-il ce choix ? Ni par son âge, ni par ses qualités, ni par ses alliances il n'en est digne... Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il vit parmi des bergères, parmi des gardeuses de vaches... Une sorte de berger : voilà celui qui serait aujourd'hui l'hôte d'honneur !... Il y a ici dix invités, – je pourrais les désigner – qui auraient plus de droit à ce titre !

D'un geste il en montre quelques-uns. Certains de ceux-là se disent qu'après tout, Ciçoupâla n'a pas tellement tort. Ils l'approuvent, d'abord en silence, puis à haute voix.

Une rumeur s'élève, grandit. Une telle protestation, en une telle circonstance, c'est le plus pénible des scandales.

Le souverain qui a organisé la fête est stupéfait et navré. Il redoute que l'on soit obligé d'interrompre le sacrifice commencé : ce serait un très mauvais présage pour toutes les années à venir.

Alors il demande conseil à son vieux grand-père, qui, aminci et courbé par l'âge, honore de sa présence la réunion.

Le vieillard juge les événements avec le calme supérieur que donne une longue expérience ; et il sait apprécier la réelle valeur des hommes. Il sourit et se borne à dire, d'une voix faible, mais que tous entendent (car le silence s'est fait quand on a vu qu'il allait parler) :

— Que peut un chien contre un lion ? Le chien cesse d'occuper la première place dès que le lion a fini de dormir.

Ciçoupâla frémit, pâlit sous l'insulte. Il ne se possède plus. Il hurle :

— Est-ce moi que tu compares à un chien, sinistre vieillard ? Je vais te fermer la bouche, vieux chacal !

Le grand-père du souverain continue à sourire. Il lève la main pour réclamer le silence :

— Savez-vous qui est Ciçoupâla ? dit-il.

Les invités l'ignorent. Mais lui, – est-ce le privilège de l'âge ? ou a-t-il le don de connaître le passé des autres êtres ? – lui, il le sait.

Il conte la naissance du monstre, la douleur de ses parents, l'étrange prophétie, le miracle opéré sur les genoux de Krichna, la promesse faite par celui-ci à la mère inquiète.

Devant l'attention de tout l'auditoire, Ciçoupâla n'ose pas le faire taire. Il écoute tout le récit sans se risquer à l'interrompre. Mais à la fin, fou de rage, il se précipite vers le vieillard et tire son épée.

Le vieux sage garde son calme :

— Je n'ai pas peur... Rien n'arrive ici-bas que par la volonté des Dieux... Nous avons parmi nous un Dieu adorable... Que celui qui aspire à une mort rapide entre en conflit avec lui ! Il périra et son âme disparaîtra dans le corps du Dieu !

D'un geste solennel le vieillard désigne Krichna.

L'être divin s'avance ; il regarde fixement, mais avec douceur, Ciçoupâla.

Celui-ci, écumant de rage, et brandissant son arme, s'écrie :

— J'aurai donc deux adversaires au lieu d'un !... C'est par l'ignoble vieillard que je vais commencer l'exécution !

Mais voici que Krichna, d'un geste, arrête le furieux, et le contraint à écouter ces graves paroles :

— Il a y trente ans, j'ai promis à ta mère de te pardonner cent offenses. Tu m'as, au cours de ton existence, offensé déjà cent fois...

Ciçoupâla paraît stupéfait. Il s'étonne, sincèrement, de ce qu'il vient d'entendre : n'est-ce pas la première fois, depuis sa toute-petite enfance, qu'il rencontre Krichna ? Comment aurait-il pu l'offenser ; – l'offenser cent fois ?

Mais le Dieu poursuit :

— C'est moi que tu as offensé quand tu as fait souffrir tes parents, tes femmes, tes serviteurs, toutes les victimes de ton égoïsme, de ton avidité, de ta cruauté. Ces êtres étaient en moi, et j'étais en eux. Maintenant, tu ajoutes aux cent péchés déjà commis un nouveau

crime. La coupe de tes forfaits est pleine.

Derrière Krichna apparaît une arme divine, un disque flamboyant.

L'arme s'élève, puis redescend, se rapproche de Ciçoupâla, s'enfonce en son crâne, le pourfend de la tête aux pieds. Du corps s'échappe une vapeur, qui prend forme de fantôme, se dirige vers Krichna, s'incline devant lui, se blottit à ses pieds, et finit par disparaître en lui.

La prédiction du vieillard s'est accomplie.

Les Dieux feraient preuve de faiblesse plus que de vraie bonté s'ils supportaient sans jamais réagir tous les crimes des pires scélérats.

Ciçoupâla eût continué à vivre s'il n'avait pas commis plus de cent mauvaises actions.



Les quatre rubis



Il y avait une fois, dans un État de l'Inde avoisinant la mer, un pieux brahmane, nommé Pérouest.

Un jour, il se promenait sur le rivage.

Il eut, tout d'un coup, la surprise de voir sortir des flots un être extraordinaire, au visage et au corps semblables à ceux d'un homme, mais plus grands, plus harmonieux, et tout enveloppés de lumière ; une Divinité marine, sans doute.

L'être divin se dirigea vers le brahmane, et lui dit :

— Le souverain qui règne sur ce pays, le radjah Békermadjit, est l'un des hommes les meilleurs qui aient passé sur la terre.

— Tout le peuple en est convaincu, répondit le brahmane. Tout le peuple l'entoure de respect et d'affection.

— Je suis heureux de te l'entendre dire, continua la mystérieuse Divinité. Je désire le récompenser de tout le bien qu'il fait à tous. Je te charge d'être auprès de lui mon intermédiaire et mon messenger. Dis-lui combien les Dieux approuvent sa conduite. Et fais-lui, de ma part, ce présent.

Le Dieu ouvrit la main droite, qu'il avait, jusqu'alors tenu fermée. On y vit briller, d'un rouge éclat, quatre magnifiques pierres précieuses.

— Remets au radjah ces quatre rubis. Ce sont des talismans, doués de pouvoirs magiques. Le premier a la vertu de procurer à son possesseur, sur sa demande, tout l'or et toutes les richesses qu'il peut désirer ; le second, des vêtements, des broderies, des bijoux ; le troisième, des armes, des chevaux, des éléphants ; le quatrième, les mets les plus délicats, les liquides les plus délicieux, tous les genres de sucrerie.

Ayant prononcé ces paroles, et sans écouter les remerciements du brahmane, l'être divin se replongea dans la mer.

Pérouest se rendit sans tarder au palais du radjah, transmit au souverain les paroles de la Divinité marine, et remit les quatre rubis.

Békermadjit sourit, enchanté d'entendre son propre éloge, qu'il savait mérité, satisfait d'apprendre que sa bonne volonté était reconnue par les Dieux. Il dit au brahmane :

— Je te suis bien reconnaissant du message que tu me transmets et des bijoux que tu m'apportes. Je tiens à te récompenser de ta peine. Je ne puis mieux le faire qu'en te donnant l'un de ces quatre rubis. Choisis toi-même celui que tu préfères.

Pérouest, confus, remercia le radjah. Mais il hésita à choisir. Excellent mari et dévoué père de famille, il se demandait lequel de ces talismans plairait davantage à sa femme, à ses trois fils et à ses deux filles. N'arrivant pas à résoudre ce problème, il dit à Békermadjit :

— Puis-je vous prier de mettre le comble à votre bonté ? Je voudrais consulter ma famille. Voulez-vous me permettre d'emporter les quatre rubis ? Je vous en rapporterai trois.

— C'est entendu, dit le radjah.

Le brahmane a réuni sa famille. Il lui expose le pouvoir de chacun des rubis, et la nécessité d'un choix.

— Aucun doute, dit la mère. C'est le quatrième rubis qu'il faut garder. De quoi avons-nous surtout besoin ? D'une nourriture excellente. Et comme mon travail domestique va être allégé !

Les trois garçons se regardent l'un l'autre, échangent à voix basse quelques propos, se mettent d'accord. L'aîné s'écrie :

— La plus noble des activités, c'est la préparation de la guerre ou la participation à la guerre. Gardons le rubis qui nous permettra d'avoir les armes les plus belles et les plus magnifiques montures.

Ce n'est pas l'avis de leurs sœurs. L'une d'elles dit doucement :

— La guerre est exceptionnelle, et, heureusement, elle ne dure qu'un temps. L'état normal et durable, c'est la paix. Aux jours de paix, rien n'est plus agréable que d'être élégamment vêtu et paré. Le talisman de l'élégance, c'est celui qu'il nous faut garder.

Le brahmane constate avec regret ces oppositions. Il voudrait faire plaisir à tout le monde :

— Après tout, dit-il, le moyen de se procurer des aliments, des armes, des costumes c'est l'or. Je vous propose de garder le premier rubis.

Mais il est le seul à penser ainsi. Certes, l'or est le moyen d'obtenir en abondance les objets ordinaires que l'on peut désirer. Mais il ne permettrait pas de posséder des biens d'une qualité exceptionnelle, puisque de provenance miraculeuse et, en quelque sorte, d'origine divine.

La perspective de ces incomparables trésors énerve, affole, dresse les uns contre les autres les membres de cette famille, habituellement unie.

La mère n'a généralement pas d'autre opinion que celle de son mari ; maintenant, elle a un sentiment personnel, et elle le défend avec âpreté.

Les garçons sont trop bien élevés pour ne pas s'incliner presque toujours sans difficulté devant les décisions de leurs parents. Cette fois, ils osent les contrecarrer, ils élèvent la voix pour soutenir leurs exigences.

Les jeunes filles sont, d'ordinaire, merveilleusement dociles et conciliantes. Maintenant, elles regardent leurs frères avec une sorte de haine. Elles opposent leurs préférences à celles de leurs parents.

Le ton de la discussion s'élève. Jamais encore, en cette maison respectable, on n'a entendu pareil vacarme.

Pérouest reprend la parole :

— Je croyais, en vous apportant l'un de ces rubis, vous rendre, nous rendre tous plus heureux. C'est le contraire qui s'est produit. J'ai introduit dans notre famille un germe de discorde qu'il faut faire disparaître. J'ai trouvé la seule solution qui convienne : demain matin, je rendrai les quatre rubis au radjah.

Au souverain, étonné de son geste, il explique ainsi sa décision :

— Je vous suis infiniment reconnaissant de votre bonté. Mais j'ai eu tort d'accepter votre présent. Ces rubis seront mieux à leur place dans votre palais, dans le trésor de votre palais, que dans ma modeste demeure... S'il vous arrive plus tard de nous faire d'autres cadeaux, obtenus, par exemple, à l'aide de ces talismans, nous les accepterons de grand cœur.

Békermadjit regarde Pérouest, constate sa rougeur et son embarras :

— Ce n'est pas sérieux, dit-il. Il y a une autre raison que ce vague motif de convenance. Quelle est cette autre raison ? Dis-la-moi. Parle sans aucune gêne.

Alors le brahmane expose tout ce qui s'est passé chez lui la veille.

Heureux de connaître la vérité, Békermadjit réfléchit quelques instants. Puis, souriant avec bonté au brahmane, il lui dit :

— J'ai promis que je te récompenserai du zèle avec lequel tu as accompli la mission dont le Dieu t'avait chargé. Je ne puis revenir sur ma promesse... D'autre part, chacun des membres de ta famille a d'excellentes raisons pour choisir ce qu'il préfère. Il n'y a qu'un seul moyen de lever la difficulté : je donne à toi et aux tiens les quatre rubis.

Car, à tous ses autres mérites, le radjah Békermadjit joignait celui d'une surhumaine générosité.



Une tragique partie de dés



Il y avait une fois, dans l'une des plus grandes familles royales de l'Inde ancienne, trois frères : Pândou, Dhritarâchtra et le sage Vidoura, fils du grand monarque Bharata.

Pândou (*le Pâle*) avait cinq fils. L'aîné de ces Pândouides, Youddhichthira, avait toutes les vertus, et un terrible vice. Il était pieux, courageux, juste, bienveillant ; mais il avait la passion du jeu – notamment du jeu de dés.

Dhritarâchtra, roi aveugle, avait cent fils. On les appelle les Kourouides. Leur aîné Douryodhana (*le Guerrier méchant*) était vaillant, mais envieux et perfide.

D'une visite au palais de ses cousins les Pândouides, Douryodhana était revenu humilié, et surtout bouleversé de jalousie.

Il avait trouvé, dans ce palais, un luxe qu'il ne soupçonnait pas. Même, c'est un détail architectural de la magnifique demeure qui avait provoqué l'incident dont il avait été cruellement mortifié.

Une salle était toute pavée de cristal. Le visiteur, y ayant aperçu son image, crut qu'on avait établi là un bassin plein d'eau, et ne s'avança qu'avec prudence, en retroussant sa robe. Ce qui fit sourire ses cousins et leurs invités. On lui fit comprendre qu'il s'agissait d'un trompe-l'œil. Alors, dans une autre partie du palais, Douryodhana se trouva en face d'un véritable bassin, paré de lotus. Bien décidé à ne pas se laisser tromper une fois encore, il s'avança d'un pas rapide, et tomba, tout vêtu, en pleine eau. Youddhichthira resta maître de lui, et fit apporter de somptueux vêtements au prince afin qu'il pût se changer. Mais les autres Pândouides, leurs invités et même les serviteurs, rirent de bon cœur. Le Kourouide garda, de cette grotesque aventure, le plus pénible souvenir.

Surtout il ne se consolait pas d'avoir trouvé ses cousins en une situation magnifique. À ses frères les Kourouides, à ses amis et à ses familiers, il ne cessait pas d'exprimer sa rancœur :

— Tout leur réussit, à ces Pândouides, disait-il. Les rois des petits États voisins se soumettent volontairement à eux. Leurs sujets, des vieillards aux enfants, sont heureux de leur obéir.

« Pendant que j'étais chez Youddhichthira, j'ai vu de mes yeux ses vassaux lui apporter, comme tributs, de prodigieux trésors, des aiguières d'or, des conques ornées de pierres fines, des montagnes de pierres précieuses, plusieurs dizaines de milliers de vaches. Le roi du Cambodge lui a envoyé par milliers les plus riches manteaux pour ses femmes et pour ses fils, pour ses chevaux et ses éléphants.

« S'avez-vous que Youddhichthira nourrit habituellement dans son palais quatre-vingt-huit mille pères de famille à chacun desquels obéissent trente servantes ? qu'il lui arrive d'inviter parfois dix mille personnes ? que tous reçoivent une nourriture excellente, servie sur des plats d'or ?

« Connaissez-vous le nombre de ses chevaux, de ses éléphants ? Savez-vous que, dans ses prairies, errent trente mille cavales et chamelles ?...

« Depuis que j'ai assisté à un tel spectacle, j'ai le sentiment de vivre, moi, dans la misère. Ma vie est un petit ruisseau, en face de ce grand fleuve... Quel homme de cœur pourrait supporter de se voir dans l'indigence quand prospèrent ses ennemis ?... Oui, mes cousins, maintenant, je les considère comme des ennemis... Depuis ma visite aux Pândouides, je ne connais pas un instant de joie. La fièvre ne me quitte point... Je ne sais si je me noierai, ou si je prendrai du poison. En tout cas, je ne puis continuer à vivre ainsi. »

C'est en vain que certains frères et certains amis de Douryodhana essayaient de lui faire entendre raison. Leurs paroles de consolation ne faisaient qu'aviver sa fureur.

Mais un jour, devant quelques-uns des Kourouides, un de ses familiers, Çakouni, qui l'avait accompagné à la cour des Pândouides, lui dit :

— Je sais, moi, par quel moyen tu pourrais triompher de ton ennemi.

— Est-ce possible ? Dis vite, ô mon cher ami !

— Eh bien, voici mon conseil : Youddhichthira a la passion du jeu ; il aime passionnément jouer aux dés. Or il ne sait pas y jouer. Cependant, quand on le défie au jeu, jamais il ne refuse... Moi, je sais bien jouer aux dés.

Plusieurs des auditeurs ne purent dissimuler un sourire. Tous considéraient Çakouni comme un tricheur ; mais c'était un tricheur si habile qu'on n'avait jamais pu le prendre en flagrant délit.

Sans s'offenser de ces sourires, Çakouni reprit :

— Je sais bien, très bien jouer aux dés. J'ai, depuis longtemps, étudié cet art, ou cette science, si le mot vous plaît mieux. Je connais tous les coups possibles, toutes les subtilités du jeu. Je suis renommé pour ce talent dans tout le pays, même dans les États voisins... Eh bien ! mon cher prince et ami, autorise-moi à jouer en ton nom contre ton adversaire. Nous lui enlèverons, en quelques instants, tous ses biens...

— Quelle consolation tu m'apportes, mon très cher ami ! quel espoir tu fais luire à mes yeux !... Mais il faudrait demander l'autorisation à mon père. J'ai bien peur qu'il ne la refuse...

Douryodhana alla trouver le vieux Dhritarâchtra. Le roi aveugle était un sage qui mettait la paix au-dessus de tout. Et il aimait ses neveux, les Pândouides, qui avaient vécu longtemps auprès de lui. Il hésita à donner une réponse affirmative, se borna, d'abord, à quelques vagues paroles :

— Tu sais combien je t'aime, toi, l'aîné de mes fils, né de la plus chère de mes épouses. Eh bien, dans ton intérêt, je te supplie de ne pas haïr les Pândouides... Je suis certain que Youddhichthira ne te déteste point, qu'il a, pour toi et tes frères, une véritable affection... La prospérité de tes cousins ne te cause aucun tort... Il n'est pas noble d'envier le bien des autres... La richesse de tes cousins, c'est un peu la tienne... Non, pas de haine ! pas de haine ! La haine appelle la guerre, et la guerre est le pire des maux... Avant de te répondre, laisse-moi consulter mon frère, le magnanime Vidoura.

— Oh ! je sais bien ce qu'il dira, répondit Douryodhana, dissimulant sa fureur sous un faux respect. Vidoura est plus dévoué aux Pândouides qu'à nous. Il te dira de ne pas satisfaire mon désir... Eh bien ! si tu refuses ton consentement, je n'ai plus qu'à mourir... Quand je ne serai plus, ô mon père, sois heureux avec Vidoura !

Le vieux roi adorait son fils. Il ne put l'entendre exprimer aussi fortement sa douleur, évoquer sa disparition. Bouleversé d'émotion, il renonça à toute sagesse.

— Je ne veux pas te faire de la peine, mon très cher fils ! dit l'aveugle. Approche-toi, que je caresse ton visage ! Après tout, pourquoi demanderais-je conseil à Vidoura ? Fais ce que tu voudras, mon enfant !... Tu veux jouer, faire jouer le Pândouide ? Invite-le à ce jeu... J'y assisterai avec toute la cour... Le jeu, c'est l'affaire du Destin. Pourquoi le Destin ne ferait-il pas que ce jeu n'ait point de fâcheuses

conséquences ? Pourquoi, si les Dieux le veulent, cette partie de dés ne contribuerait-elle point à rapprocher Kourouïdes et Pândouïdes ?... C'est entendu : envoie de ma part l'invitation à Youddhichthira. Demande-lui de venir inaugurer un nouveau palais. Et donne vite les ordres nécessaires, pour que cette construction nous fasse honneur.

Des ouvriers habiles élevèrent un magnifique édifice, aux cent portes, aux mille colonnes, paré d'or et de lapis-lazuli, meublé de sièges d'or : on appela ce monument le *Palais aux arcades de cristal*.

En recevant l'invitation de son oncle, Youddhichthira eut un instant d'hésitation. Il demanda les noms des futurs partenaires.

« Il y a parmi eux, dit-il, de redoutables joueurs. Mais, après tout, c'est le sort tout-puissant qui décidera... Et puis, un guerrier que l'on défie, ne doit jamais reculer... Je ne recule jamais quand on me défie. »

Il se rendit au palais de Dhritarâchtra, avec ses quatre frères et avec la femme qui leur était commune, la belle Draûpadi.

Il y a eu des pays, et des groupes sociaux, où une femme était l'épouse de plusieurs frères. Cet usage survit encore aujourd'hui dans les tribus du Tibet. Mais, dans le cas des Pândouïdes, ce fait avait été la conséquence d'un singulier malentendu.

L'un des cinq frères, Arjouna, ayant épousé Draûpadi, entra au palais paternel en s'écriant joyeusement :

— Je vous apporte un trésor.

Désireuse d'éviter tout dissentiment entre les cinq frères, sa mère se hâta de répondre :

— Que ce trésor soit également partagé entre vous !

Il était impossible de négliger une telle invocation, à laquelle les circonstances conféraient une sorte de puissance magique : la femme d'Arjouna ne pouvait pas ne pas être aussi la femme de ses quatre frères...

Les Pândouïdes et Draûpadi étaient accompagnés d'une suite nombreuse : brahmanes, courtisans, dames de la cour.

Un grand nombre d'invités emplissait le Palais aux arcades de cristal. Tous les monarques des pays voisins, toutes les reines étaient là.

Le roi aveugle baisa sur la tête les fils de Pândou.

Le premier jour fut consacré – après les prières d'usage prononcées par les brahmanes, – à diverses réjouissances, notamment à un merveilleux repas. Les hôtes s'endormirent aux chants des femmes,

s'éveillèrent aux chants des bardes, poètes-musiciens, fixés à la cour.
C'est le deuxième jour que devait avoir lieu la partie de dés.

Devant la nombreuse assistance, que préside le roi aveugle, Çakouni défie Youddhichthira.

Celui-ci accepte de jouer, mais il croit devoir formuler cette règle du jeu :

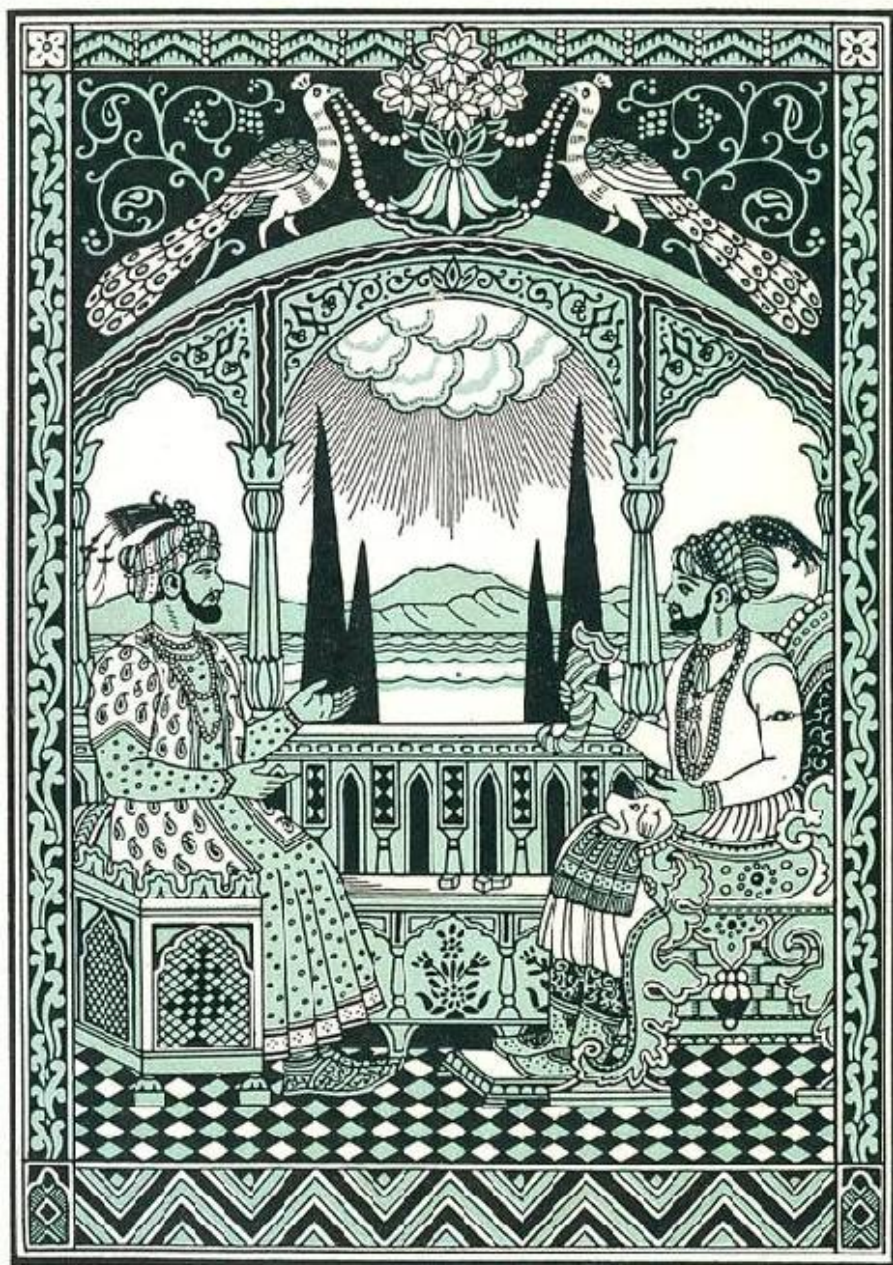
— Bien entendu, toute tricherie est interdite. Elle est indigne d'un guerrier.

— Certes, répond Çakouni. Seulement, il y a des joueurs plus intelligents, plus forts que d'autres... Il ne faudrait point parler de tricherie si c'était le meilleur joueur qui gagnait, souvent... Retire-toi du jeu, si tu as peur !...

— Je t'ai déjà dit que j'accepte de jouer.

— Eh bien ! ne tardons pas davantage... C'est Douryodhana qui, mettant l'enjeu à ma place, tiendra la partie contre toi. Il possède des trésors, des pierreries en abondance. Quel est ton enjeu à toi, prince ?

— Cette fois-ci, répond Youddhichthira, ce sera une pierre de prix, un collier de perles sans égal, et une parure d'or qui n'a pas sa pareille.



Çakouni jette les dés; il compte les points.

Après Youddhichthira, Çakouni jette les dés ; il compte les points, puis dit à son adversaire :

— Tu as perdu.

Youddhichthira ne se trouble pas :

— Mon enjeu, cette fois, ce sera un lot de magnifiques coursiers, que j'ai amenés ici avec moi.

Après Youddhichthira, Çakouni jette les dés ; il compte les points et dit à son adversaire :

— Tu as perdu.

Très calme, Youddhichthira s'obstine :

— Je suis venu ici sur un char merveilleux ; un char tout en or, couvert de peaux de tigres, enguirlandé de clochettes, attelé de huit beaux chevaux blancs. Char et attelage : je les joue contre toi, seigneur !

Après Youddhichthira, Çakouni jette les dés : il compte les points, et dit à son adversaire :

— Tu as perdu.

Le Pândouide n'a plus, sur place, d'importantes richesses à risquer. Mais chacun sait, qu'en ses palais, il a de grands biens. Il va jouer sur parole.

— Je possède, dit-il, cent mille servantes, ravissantes, richement vêtues, parées de colliers et de bracelets, parfumées de santal, instruites dans le chant et dans la danse. Je les joue toutes contre toi, seigneur !

Après Youddhichthira, Çakouni jette les dés ; il compte les points et dit :

— Tu as perdu.

À peine a-t-il parlé que le Pândouide risque un nouvel enjeu :

— Je possède mille serviteurs, élégamment vêtus, bien stylés, polis et intelligents. Je les joue contre toi, seigneur !

Il jette les dés. Çakouni joue à son tour. Il compte les points et dit gaîment :

— Tu as encore perdu.

Le Pândouide cesse de sourire. Il commence à montrer des traits crispés, à parler d'une voix rauque. Mais il ne veut pas s'avouer vaincu.

Successivement il met comme enjeu, et il perd son troupeau de mille éléphants et de huit mille éléphantess ; les chevaux de toutes ses écuries, tous ceux du moins que n'a pas déjà gagnés son ennemi ; toutes ses étables pleines de vaches laitières, de chèvres et de brebis ; toutes ses voitures et tous ses chars ; ses quatre cents coffres pleins d'or pur.

La voix de Çakouni annonçant la défaite de son adversaire se fait de plus en plus moqueuse. L'ironie du gagnant blesse plus

Youddhichthira que ne l'émeut la perte de ses biens les plus précieux. Il a le sang au visage, les yeux brillants de fièvre.

C'est alors qu'intervint le sage Vidoura. S'adressant à son frère aveugle, il dit :

— Grand roi, écoute ce que j'ai à te dire. Comment peux-tu laisser continuer une pareille partie ? Ne vois-tu pas qu'elle est une lamentable escroquerie, un moyen de voler aux Pândouides toutes leurs richesses ?... Quand Youddhichthira et les siens seront entièrement dépouillés, les Kourouides seront bien avancés ! Ne comprennent-ils pas que leurs cousins, n'ayant plus rien à perdre, se décideront à leur faire la guerre ; la guerre, le pire des maux ? Tes fils ne sont-ils pas assez clairvoyants pour deviner qu'à une guerre de cette sorte ils risquent de perdre non seulement leurs biens, tous leurs biens, mais leurs vies elles-mêmes ?... Je le vois comme si, déjà, j'étais présent à la bataille... De bonnes relations entre des cousins s'aimant et se soutenant les uns les autres, ce serait un trésor, plus grand qu'une montagne de richesses... Avez-vous, toi et tes fils, oublié la fameuse anecdote du roi qui possédait une poule merveilleuse dont le bec, de temps à autre, crachait une pépite d'or ? Avide et stupide, le roi lui serra le cou pour avoir plus d'or, et plus vite ; il l'étrangla et perdit ainsi pour tout l'avenir cette source de richesses... Je t'en supplie : mets fin à cette horrible partie !

Avant que le roi aveugle n'eût ouvert la bouche, Douryodhana se hâta de répondre à son oncle :

— Ton intervention prouve une fois de plus que tu préfères les Pândouides aux Kourouides, et que tu détestes tous les fils de Dhritarâchtra. Tu vis en ce palais comme un serpent qu'un homme réchaufferait dans son sein... C'est parce que l'un des Pândouides est vaincu par un adversaire plus habile, et parce qu'il perd, que tu cherches à faire interrompre la partie... Mais avons-nous jamais forcé Youddhichthira à jouer ? le contraignons-nous à continuer le jeu, s'il désire y mettre fin ? Il n'a qu'à se reconnaître vaincu, et la partie s'arrêtera comme tu le désires.

Alors on entendit hurler le Pândouide :

— Non, je ne me reconnais pas vaincu ! Je n'ai qu'un désir : c'est de continuer la partie.

— Mais en as-tu encore les moyens ? demanda perfidement Douryodhana. N'as-tu pas déjà perdu toutes les richesses des Pândouides ? Te reste-t-il encore un bien qui ne t'ait pas encore été

gagné ?

— Un bien ? mais il me reste des biens innombrables !

Pendant l'intervention de Vidoura et la réplique de Douryodhana, Youddhichthira avait réfléchi que, s'il avait perdu toutes ses richesses individuelles et familiales, il pouvait encore jeter dans la lutte les biens de ses sujets.

Convaincu que le sort lui devait un dédommagement, et allait le lui fournir, il joua, en bloc, tout son royaume, toutes les terres de ce royaume, tous les sujets avec tous leurs biens. Et, une fois de plus, il perdit.

Comptant toujours sur un retournement de la chance, il s'exclama :

— Il me reste un trésor, un trésor fait de magnifiques existences : mes quatre frères. J'expose la vie du plus âgé d'entre eux.

Il perdit encore ce frère, puis, successivement, les trois autres.

Cette fois, comme accablé par le destin, écroulé sur un siège, la tête dans ses mains, le Pândouide donna aux spectateurs profondément émus l'impression qu'il allait reconnaître sa défaite. Tous furent stupéfaits de le voir, quelques instants après, se redresser et s'écrier :

— Je continue la partie... Je suis honteux, vraiment, de m'être abandonné au point de prendre mes frères pour enjeu. Ces vaillants princes ne méritaient pas un tel sort. Puissent-ils m'accorder leur pardon !... Mais, des cinq frères, il reste encore l'un : moi. J'offre comme enjeu ma personne.

— Es-tu vraiment bien décidé ? demanda perfidement Douryodhana. Même à qui ne possède plus rien, ce qui est ton cas, la liberté peut rester précieuse...

— Je ne retire rien de ce que j'ai dit, répliqua Youddhichthira.

Les deux adversaires jetèrent les dés. Çakouni compte les points, et dit, d'un air solennel :

— Tu as perdu, encore perdu.

Les Kourouides exultaient. Mais, en dehors d'eux tous les spectateurs étaient bouleversés d'émotion, saisis à la gorge par le douloureux spectacle. La politesse avait beau leur imposer le silence. On entendit monter une rumeur de désapprobation.

Mais un nouvel incident allait secouer davantage encore les nerfs de tous ceux qui participaient ou assistaient à la scène.

Youddhichthira tend toute son énergie pour résister au coup qui l'accable. Il se tient droit, mais a le regard vague, l'air absent.

Il paraît à peine comprendre les paroles de Çakouni, quand celui-ci

lui dit :

— Tu n'as pas joué tout ce que tu possèdes. Il te reste encore un bien que tu parais avoir oublié ! Oui, encore un trésor !

— Un bien ?... Un trésor ?... Que veux-tu dire ? murmure, d'une voix hésitante, le vaincu.

Çakouni répond d'un mot unique, prononcé si bas que seul l'entend son adversaire. C'est un nom propre :

— Draûpadi.

Par suite de circonstances exceptionnelles, Draûpadi — on l'a vu déjà — était devenue l'épouse des cinq Pândouides. Elle était donc la femme, la propriété de Youddhichthira. Celui-ci semble stupéfait. Il a l'air, d'abord, de ne rien comprendre à la suggestion de son adversaire. Le voyant hésiter, craignant qu'il ne refuse, Çakouni ajoute :

— Tout ce que tu as perdu jusqu'ici te sera rendu si tu gagnes la dernière partie, dont Draûpadi peut être l'enjeu.

Ces mots décident le Pândouide, repris par la passion du jeu, à tenter une dernière fois la chance. L'assistance est au comble de la surprise lorsque, sans saisir d'abord la raison de ce discours, elle entend Youddhichthira faire à haute voix l'éloge de son épouse :

— Draûpadi est la plus belle femme de mon royaume ; et, dans les autres royaumes, peu de femmes, sans doute, peuvent lui être comparées. Elle n'est ni trop grande ni trop petite. Ses cheveux annelés sont si noirs qu'ils ont des reflets d'azur. Ses yeux sont semblables au lotus bleu de l'automne. Sa bouche est vermeille. De ses lèvres ne sortent que des paroles caressantes. Cette femme magnifique est la meilleure des épouses ; la plus dévouée à l'accomplissement de tous ses devoirs ; la dernière à s'endormir dans le palais, la première à s'éveiller... Eh bien, cette Draûpadi, elle sera mon enjeu, en la dernière partie que je puisse encore jouer.

Une immense émotion saisit l'assistance. On entend les vieillards s'écrier : « Quelle honte ! quel malheur ! » Vidoura prend sa tête dans ses mains, et penche vers le sol son visage. Le roi aveugle, qui ne peut voir quand commence la partie, se penche vers son voisin et lui demande :

— Qui a gagné ? qui a perdu ?

La partie s'engage. Les adversaires jettent les dés. Çakouni compte les points, et, d'une voix vibrante en laquelle s'exprime, cette fois sans scrupule, la joie de son triomphe final, il s'écrie :

— C'est encore toi, Youddhichthira, qui as perdu !

Douryodhana ne se domine plus. Il s'écrie :

— Qu'on amène ici, immédiatement, Draûpadi ! Ensuite elle descendra à l'office parmi les laveuses de vaisselle, dont elle partagera désormais le sort !

— N'es-tu pas fou ? s'exclame Vidoura. Ne te rends-tu pas compte de l'humiliation que tu infliges aux Pândouides ?

Le vieux sage a bien deviné les sentiments des cinq frères : la perte de tous leurs biens, et même de leurs propres personnes, les touche moins que l'offense faite à leur commune épouse.

Mais c'est justement leur humiliation que cherche Douryodhana.

Dès que Draûpadi paraît, il la saisit par les cheveux, et il ordonne que les serviteurs lui ôtent tous ses vêtements.

La malheureuse pleure, se cache le visage. Puis elle adresse une brève et ardente prière au Dieu Krichna :

— Ô Dieu Krichna, qui t'es toujours montré mon protecteur, sauve-moi, en ce naufrage ! Au secours ! viens à mon secours !

Le Dieu bienveillant entend cette requête. Chaque fois que les serviteurs ôtent un vêtement à Draûpadi, un vêtement de même forme vient le remplacer.

Cent fois le miracle se répète.

À l'exception des Kourouides, tous les spectateurs expriment, à voix de plus en plus haute, leur indignation devant le spectacle d'une princesse si bassement humiliée. Ils souffrent en imaginant quelle eût été sa douleur si un Dieu n'était pas intervenu en sa faveur pour l'arracher à la torture.

À leur clameur se mêle la voix de l'un des Pândouides, le plus ardent de tous, celui que l'on nomme Ventre-de-loup :

— Je jure de combattre un jour ce monstre qu'est Douryodhana ! Je jure de briser sa poitrine sur un champ de bataille, et de boire son sang ! Si je n'accomplis pas ce devoir, que la voie de mon salut éternel me soit à jamais fermée !...

Tout d'un coup, à l'intense clameur, succède un grand silence : on a vu Dhritarâchtra faire un signe, et on l'a entendu dire :

— Qu'on fasse venir auprès de moi Draûpadi !

Essuyant ses larmes, la jeune femme s'approche du roi aveugle, qui lui caresse les joues et les cheveux, puis lui dit :

— Ma pauvre Draûpadi, ma nièce chérie, j'ai toujours admiré ta fidélité au devoir et j'ai toujours eu une vive affection pour toi. Je t'offre une grâce, à ton choix. Je m'engage solennellement à faire ce que tu décideras.

On devine ce que le vieux roi espère : il compte que la jeune femme va retrouver, par ce moyen, la liberté. Mais Draûpadi n'hésite pas :

— Puisque tu veux bien m'accorder une faveur, voici la grâce que je choisis : rends la liberté à mon cher Youddhichthira : qu'il cesse d'être un esclave !

L'aveugle est ému en constatant la générosité de l'épouse et son dévouement conjugal. Alors il lui dit :

— C'est entendu. Dès maintenant, Youddhichthira est libre... Mais

tu mérites plus qu'une seule grâce. Je t'accorde une seconde faveur. Choisis ce que tu désires recevoir.

— Eh bien ! je te demande la liberté des quatre autres Pândouides !

Le vieux roi admire de plus en plus le désintéressement de la jeune femme. Il tente un nouveau moyen de la sauver :

— Mon estime pour toi, chérie, est plus grande qu'elle ne l'a jamais été. Tu n'es point assez honorée par deux grâces : demande-moi une troisième faveur.

Draûpadi lui répond :

— Je te suis infiniment reconnaissante, ô le plus noble des rois ! Mais je ne me sens pas digne d'une troisième grâce. Il m'est impossible de formuler un autre désir que ceux dont tu as bien voulu m'accorder la réalisation.

Dhritarâchtra est au comble de l'émotion. Il comprend que la jeune femme est trop fière pour demander sa propre grâce, et qu'elle s'abaisserait à ses yeux si elle paraissait attacher quelque importance aux richesses matérielles perdues.

Alors il interrompt son dialogue avec la jeune femme. S'adressant à toute l'assistance, il s'écrie, en mettant dans ses paroles une dignité vraiment royale :

— Écoutez-moi, tous ! Voici mon ordre ! J'annule toutes les parties auxquelles nous venons d'assister. Youddhichthira, retire-toi ; retourne gouverner tes États : tu es, de nouveau, en possession de tous tes biens.

Les Pândouides se retirent, partent pour leur capitale, sur leur char d'or.

La décision de Dhritarâchtra avait stupéfait et désolé les Kourouides. Ils se dirent entre eux :

— Ce vieillard est fou ! Voici qu'il se plaît à ruiner notre fortune, au bénéfice de nos ennemis !

Cependant Çakouni suggéra une solution astucieuse à Douryodhana. Celui-ci alla trouver son vieux père, et lui dit :

— Mes frères et moi comprenons la sagesse de ta décision. Mais as-tu pensé que, même traités aussi généreusement que tu l'as fait, les Pândouides ne nous pardonneront jamais, ni à nous ni à toi, les humiliations de cette journée ? Ils ne pardonneront jamais l'offense faite à Draûpadi. Il faut qu'eux ou nous, cédions le terrain les uns aux autres. Dans l'intérêt de la paix, jouons une dernière partie. Le sort décidera entre nous. Les vaincus iront passer douze années dans une

forêt, vêtus de peaux d'antilope. Les vainqueurs géreront les États des uns et des autres. Au bout de ces douze années, apaisés par le temps écoulé, les vaincus iront vivre une treizième année chez des hôtes. La quatorzième année, ils recouvreront leurs États et leurs biens.

— Mais oui ! tu as raison ! dit le vieux roi, à la volonté vacillante. Rappelle vite les Pândouides, et engagez une dernière partie !

Un messenger rejoignit les Pândouides sur la route de leur capitale.

Ravi d'avoir une nouvelle occasion de jouer, Youddhichthira accepta de recommencer la lutte.

Çakouni fut chargé de lui exposer les avantages de la solution proposée, qui amènerait définitivement la paix entre Kourouïdes et Pândouïdes, dans les conditions même que fixerait le Destin.

— N'accepte pas ! s'écria Vidoura.

— C'est une honte ! déclara un autre vieillard, approuvé par tous les spectateurs.

Mais Youddhichthira, poussé par sa passion et frémissant de joie, parla d'une voix retentissante :

— Je n'ai jamais reculé devant une provocation. Je joue avec toi, Çakouni !

Les deux adversaires jetèrent les dés. Çakouni compta les points et déclara :

— Tu as perdu.

Alors Youddhichthira et ses quatre frères et Draûpadi, vêtus de peaux de bête, se retirèrent dans une forêt, où ils passèrent douze années. Ils vécurent ensuite une treizième année chez des hôtes, comme il avait été convenu.

Mais, contrairement à l'espoir du roi aveugle, ces incidents n'établirent point une paix définitive entre Pândouïdes et Kourouïdes.

Révélées par la partie de dés, l'horrible avidité de Douryodhana et la passion du jeu de Youddhichthira ont eu de tragiques conséquences(1).



Mortelle rivalité entre cousins : La lutte des Pândouides et des Kourouides

I. – AYANT LA BATAILLE.



ANDOUIDES et Kourouides : on a vu, au début du chapitre précédent, ce que ces mots signifiaient.

Le grand roi Bharata avait eu trois fils : Pândou (*le Pâle*), Dhritarâchtra l'aveugle, et le sage Vidoura.

Pândou avait eu cinq fils que l'on nomme les Pândouides. Parmi eux, Youddhichthira, – dont on a dit antérieurement qu'il avait toutes les vertus, mais aussi un terrible vice, la passion du jeu ; – Arjouna (*le Brillant*) ; le fougueux guerrier que l'on avait surnommé *Ventre-de-loup* ; enfin deux jumeaux.

Dhritarâchtra avait eu cent fils, les Kourouides. L'aîné était Douryodhana (*le Guerrier méchant*).

Douryodhana, jaloux de la richesse et de la puissance auxquelles avaient atteint ses cousins les Pândouides, avait utilisé l'artifice d'une partie de dés pour leur enlever tous leurs biens et même la libre disposition de leurs personnes. Son père avait tout rendu à ses neveux. Mais Youddhichthira n'avait pu s'empêcher de jouer une dernière partie, qu'il avait perdue. En conséquence, lui, ses quatre frères et leur commune épouse Draûpadi, avaient dû aller vivre pendant douze années en une forêt, puis une treizième année, sans révéler leur véritable identité, chez des hôtes, abandonnant pendant ce temps tous leurs biens et leurs États à leurs cousins.

Les treize années écoulées, les Kourouides devaient rendre ces États et ces biens aux Pândouides. Mais Douryodhana s'y refusa :

— Depuis treize ans, dit-il à son père et à ses frères, nos peuples, satisfaits, connaissent la paix et le bien-être. Pourquoi changer un régime qui nous contente tous ? Pourquoi nous humilier devant des cousins qui nous détestent ?... S'ils tiennent à nous faire la guerre, tant pis pour eux ! Nos armées sont supérieures aux leurs ! Les cinq Pândouides n'oseront pas regarder dans les yeux les cent Kourouides !

— Tu perds la raison, dit le roi aveugle. Quel intérêt pourrais-tu avoir à garder pour toi une terre immense ? Pourquoi ne pas la partager, comme tu t'y étais engagé, avec tes cousins ? La moitié du monde doit vous suffire, comme l'autre moitié leur suffira à eux... Non, pas de guerre ! pas de guerre ! La guerre est un crime et une folie... Tu crois que tu seras le plus fort, mon pauvre Douryodhana. Je n'en suis pas aussi certain que toi... Bien sûr, si la guerre devait éclater, je souhaiterais ta victoire. Un père ne peut pas ne pas désirer le triomphe de ses fils. Mais c'est votre ruine, c'est votre mort que je redoute... Les Pândouides sont vaillants. Ils fonceront parmi vous comme des tigres parmi des gazelles et vous massacreront tous... Voilà ce que je crains, mes très chers enfants... Si tu réfléchissais, Douryodhana, tu serais d'accord avec moi pour vouloir la paix. Je crains que tu ne subisses de fâcheuses influences ; celle de Karna, par exemple.

Karna était né dans la famille de Pândou ; mais sa mère, honteuse de sa naissance, l'avait abandonné dans une corbeille, sur une rivière. Le cocher de Dhritarâchtra l'avait recueilli, élevé, et il passait pour son père. À cause de cette modeste origine, Arjouna avait, un jour, dans un tournoi solennel, refusé de se battre avec Karna. Depuis cette humiliation, celui-ci détestait les Pândouides et aspirait à leur destruction.

Douryodhana ne laissa point passer sans protester l'allusion à l'un de ses amis :

— Non ! s'écria-t-il. Je ne subis l'influence de personne. C'est moi, et moi seul, qui ai conçu le projet de ne rien céder aux Pândouides ! Mais je déclare devant tous que Karna est le meilleur, le plus fidèle, le plus dévoué de mes amis. Lui et moi, nous irons sans peur à la bataille. Nous sommes, lui et moi, deux taureaux parmi les hommes... Nous valons bien les Pândouides !

C'est alors qu'on entendit s'élever la voix de Vidoura. Il s'abstint de répondre à son bouillant neveu. C'est au roi aveugle qu'il s'adressa :

— Comme tu as raison, mon cher frère, de recommander à tes fils la paix et la bonne entente ! La bonne entente entre membres d'une même famille : c'est la condition de toute réussite et de tout bonheur ! Laissez-moi vous conter une fable qui me revient à la mémoire.

Douryodhana et Karna trépignaient à la pensée que le lent discours du vieillard allait empêcher de prendre une décision urgente. Mais le reste de l'auditoire écoutait avec une attention que le respect seul n'expliquait point.

« Un jour, un oiseleur prit dans son filet deux oiseaux. Mais, au moment où il les en retira, il eut la maladresse de les laisser s'envoler. Quand même, il ne renonça pas à s'emparer d'eux, et il se mit à courir derrière eux.

Un moine, devant sa cabane, le vit passer, et s'étonna de sa conduite :

— *N'es-tu pas un peu fou ?* dit-il à l'oiseleur. *Comment peux-tu, à pied, poursuivre des oiseaux, qui s'envolent dans les airs ?*

— *Bien sûr, pour le moment, je ne puis rien contre eux,* répondit le chasseur. *Je ne pourrai rien contre eux tant qu'ils voleront l'un à côté de l'autre en bon accord. J'attends qu'ils se disputent. Quand ils se querelleront, ils retomberont en mon pouvoir.*

C'est, en effet, ce qui se passa. Les deux oiseaux, à un moment donné, cessèrent de s'entendre, se heurtèrent l'un l'autre, se donnèrent des coups de bec. Ne pensant plus qu'à la lutte, ils s'abattirent sur la terre, où ils avaient tous deux le sentiment de mieux pouvoir se battre l'un contre l'autre.

L'oiseleur s'approcha, sans être vu ni entendu, et s'empara d'eux...

Comme ces oiseaux, les membres d'une même famille seront victimes de leurs ennemis, et victimes des circonstances, dès qu'ils cesseront d'être d'accord, dès qu'ils se combattront et se haïront au lieu de s'aider et de s'aimer. »

— Tu as mille fois raison, mon cher Vidoura, dit le roi aveugle, qui leva la séance sans qu'aucune décision ait été prise.



Pendant ce temps, un débat analogue se poursuivait au camp des Pândouides.

— Nous devons, disait aux siens Youddhichthira, reprendre notre part d'héritage, mais en évitant la guerre. Il serait criminel de tuer des hommes auxquels ne nous rattache aucun lien de famille, à plus forte raison, de proches parents. Tout combat est un péché, qu'il aboutisse à la défaite ou à la victoire. Ne recourons à la guerre que si nous ne pouvons faire autrement, si toute conciliation apparaît impossible.

En entendant ces paroles, Ventre-de-loup s'indigna :

— Avec les Kourouïdes, s'écria-t-il, il est bien inutile de faire appel à l'équité. Ce sont des brutes, qui méritent la mort, comme n'importe

quel criminel... Vraiment avez-vous oublié la partie de dés, la tricherie qui nous a fait perdre toutes nos richesses, tous nos biens, et notre État ? Avez-vous oublié leurs paroles blessantes ? Avez-vous oublié – je rougis en évoquant un si douloureux souvenir – l'ignoble façon dont ils ont traité notre chère Draûpadi ?... J'ai promis de me battre un jour contre eux : je tiendrai parole. Je préfère risquer la mort que d'être déshonoré...

— Demandons conseil à Krichna, dit Youddhichthira, désireux d'éviter toute discussion avec son frère.

L'incarnation du Dieu Vichnou, Krichna, se trouvait au camp des Pândouides. Il avait accepté d'être le cocher d'Arjouna.

— Je n'aime point les combats, répondit l'être divin. Je préfère vivre en paix, à la campagne, jouant de la flûte parmi des bergères... Mais il y a des cas où la guerre ne peut être évitée. Alors il faut faire son devoir à la guerre, comme il faut le faire pendant la paix. Tel guerrier est tué : qu'importe ? L'humanité, l'univers subsistent... Si vous me confiez cette mission, j'irai trouver les Kourouides, j'essayerai d'assurer la paix en conciliant les intérêts des uns et des autres. Je serais heureux d'amener la bonne entente, dans cette famille divisée, de rétablir la santé en ce corps malade... Si j'échouais dans cette tentative, il ne resterait plus qu'à punir les Kourouides comme ils mériteraient d'être châtiés. L'insensé qui rejette le bien devient victime de la Destinée.

— Va là-bas, mon cher Krichna, dit Youddhichthira. Nous connaissons ton attachement à nous, ton dévouement aux Pândouides. Va, pour le salut de nous tous !

Krichna partit, accompagné, pendant la première moitié de la route, par tous les Pândouides, par les brahmanes et les chefs de l'armée.

La nouvelle de sa venue suscita une vive émotion à la cour du roi Dhritarâchtra.

— Il faudra, dit le souverain, combler d'honneurs notre visiteur.

Vite on aménagea plusieurs palais, entre lesquels Krichna pourrait choisir sa résidence. On y plaça les sièges les plus agréables ; on y mit à la disposition de l'hôte des vêtements d'une extrême finesse, des bijoux, des parfums, des aliments délicieux et d'exquis breuvages.

La ville fut parée de drapeaux et d'étendards ; la route, arrosée d'eau, nettoyée de toute poussière, ornée de fleurs.

Les Kourouides, à l'exception de Douryodhana, allèrent au-devant du visiteur. Poussés à la fois par la curiosité et par le respect, tous les

habitants, hommes, femmes et enfants, venus les uns en chars, les autres à pied, se trouvaient sur la route ou aux portes de la cité.

Le Dieu aux yeux de lotus bleu s'avavançait, vêtu d'une magnifique robe jaune, étincelant comme le soleil.

À l'entrée du palais, les brahmanes lui offrirent les présents rituels : une vache, de l'eau, un bassin de lait caillé, de beurre clarifié et de pur miel.

Krichna choisit comme résidence l'habitation du sage Vidoura. Et il s'entretint, d'abord, avec cet excellent vieillard :

— J'ai bien peur, dit celui-ci, que ta visite ne soit inutile. Douryodhana est aveuglé par son amour passionné des richesses. Il est irréfléchi et violent, entouré d'hommes corrompus. Si tu parles des armées qui s'opposeront à ses armées, tu le rendras d'autant plus décidé à combattre. Je crains bien que ce monde bouleversé ne soit mûr pour la mort.

— Tu t'exprimes avec une sagesse que j'apprécie infiniment, répondit Krichna. C'est comme si un père et une mère parlaient par ta bouche... Mais écoute et comprends la raison de ma venue. Qui pourrait sauver de la mort ce monde bouleversé accomplirait le plus grand des devoirs. Je vais essayer d'obtenir ce bienfaisant résultat. Le succès ou l'échec ne dépendront pas de moi : j'aurai fait tout ce que je dois faire.

Le lendemain eut lieu la réunion solennelle, présidée par le roi aveugle, et à laquelle assistaient tous les Kourouïdes, ainsi que leurs amis et les plus importants de leurs sujets.

Krichna exposa clairement le but de sa visite :

— Je suis venu pour mettre fin à l'épouvantable division qui oppose Kourouïdes et Pândouïdes. Vous appartenez, vous et eux, à la même famille. Qu'une sincère tendresse familiale règne, désormais, entre vous ! Je vous affirme que les Pândouïdes ne vous détestent point ; pourquoi les détesteriez-vous ? Que la paix règne entre vous ! Je vous apporte la paix.

S'adressant tout spécialement à Dhritarâchtra, il ajouta :

— Ne veux-tu pas, seigneur, m'aider en cette tâche ? Ne veux-tu pas sauver de la destruction les héros qui s'affronteraient en de proches combats ? Agissons ensemble pour faire triompher la vie de la mort... Obtiens de tes fils qu'ils rendent à Youddhichthira et à ses frères la part d'héritage qui leur revient.

Une immense émotion secouait toute l'assistance.

— Je suis d'accord avec toi, répondit le roi aveugle. Oui ! que la haine prenne fin !... Mais c'est Douryodhana qu'il faudrait convaincre !...

Ainsi mis en cause, Douryodhana prit la parole ; d'abord sur un ton modéré, puis en s'animant de plus en plus :

— Je sens bien que votre majesté, ô Krichna ! m'est hostile. Beaucoup d'autres, aussi, en cette salle, me sont hostiles. Et pourtant, je ne suis coupable d'aucune faute. On me reproche toujours la partie de dés qui a provoqué toute cette suite d'événements. Est-ce ma faute si la chance a constamment favorisé mon ami Çakouni ? Est-ce ma faute si les Pândouides ont perdu, dans ce jeu engagé entre amis, tous leurs biens, qui, ensuite, d'ailleurs, leur ont été restitués ? Est-ce ma faute s'ils ont, à nouveau, perdu leur royaume, et s'ils ont été contraints d'aller en exil dans les bois ?... Nous n'avons pas à nous incliner devant nos ennemis, lâchement. Ni moi ni mes amis n'avons peur. Nous sommes des guerriers, acceptant, d'avance, le trépas, prêts à nous endormir pour l'éternité sur un lit de flèches, la couche qui convient aux héros... Jamais on n'obtiendra de moi que, cédant à la crainte, je rende aux Pândouides la terre sur laquelle nous régnons !

Un frisson passa dans l'auditoire.

L'émotion s'accrut encore quand on vit pénétrer dans la salle une femme déjà âgée, qu'avait été chercher et que conduisait Vidoura : la mère de Douryodhana, Gândhârî. D'une voix tremblante, elle s'adressa à son fils :

— Je viens, mon cher enfant, joindre ma voix à celle de ton vieux père, de ton oncle, de tous ceux qui t'aiment. Je t'en supplie, moi aussi : ne t'abandonne pas à la haine. Renonce à une haine vieille de quatorze années. Tu parles de vaincre tes ennemis : cherche plutôt à te vaincre toi-même, à triompher de tes désirs, de tes passions, de ta violence... En rendant aux Pândouides les biens qui doivent leur revenir, tu jouiras de ceux qui t'appartiennent, dans le calme, dans le bonheur. La félicité n'est pas dans la guerre ; elle est dans la paix, dans le bon accord avec tous... Je souffre tellement à la pensée des maux qui vont fondre sur toi, si la guerre éclate, si tu y subis la défaite ; je souffre tellement à la pensée que toi, mon fils chéri, tu pourrais être arraché à ma tendresse par la mort...

Douryodhana avait écouté sa mère avec un mécontentement qui fronçait ses sourcils, avec une impatience qui faisait trembler ses mains et ses pieds. Dès que Gândhârî eut terminé, s'abstenant de lui répondre, il quitta la salle, accompagné de ses intimes, Çakouni et Karna.

Tout de suite, dès qu'ils eurent passé la porte, l'aîné des Kourouides communiqua à ses complices une pensée qui lui était venue pendant le discours de sa mère :

— Tandis que nos ennemis bavardent, je propose, mes amis, que nous agissions. Ne croyez-vous pas que nous pourrions nous emparer de Krichna, l'arrêter, le garder dans les chaînes, en dépit des protestations de Dhritarâchtra ? La présence de Krichna parmi les Pândouides, c'est leur plus grande force. Ils seront atterrés quand ils apprendront que leur principal défenseur est notre prisonnier. Ils perdront toute vigueur. Nous pourrons alors les attaquer dans les meilleures conditions, avec toutes chances de les vaincre.

— C'est une idée magnifique, répondit Karna, approuvé par Çakouni.

Douryodhana n'avait pas remarqué qu'un homme, à quelque distance, assistait à leur entretien. C'était un poète, qui avait reçu des Dieux le don de deviner, d'après les gestes du corps, les pensées de l'âme. Il se précipita dans la salle, et fit connaître à Krichna et à Dhritarâchtra le sinistre projet de Douryodhana.

Dhritarâchtra frémit d'indignation. Mais Krichna le rassura :

— Ne crains rien pour moi. Même s'ils avaient mille fois plus de force, ces misérables ne pourraient rien contre moi. Je pourrais, moi, si je le voulais, les enchaîner, les anéantir. Je m'abstiendrai de le faire, par estime pour toi. C'est à toi que j'accorde leur grâce.

Au moment où Douryodhana et ses acolytes entrèrent dans la pièce pour accomplir leur forfait, qu'ils croyaient ignoré de tous, ils furent stupéfaits d'entendre Krichna leur adresser la parole :

— Tu veux, Douryodhana, associé à deux scélérats, accomplir une action infâme. Insensé ! Tu ressembles à un enfant qui voudrait saisir la lune ! Je pourrais te faire disparaître de la terre ; je ne le ferai point, par égard pour ton vénérable père. Mais ouvre tes yeux ! Tu veux m'attaquer parce que tu me crois seul. Regarde si je suis seul !

Alors se produisit un stupéfiant miracle.

La salle se remplit d'une merveilleuse lumière. Treize flammes, qui ne brûlaient point, apparurent tout autour de la pièce. Une centaine de Dieux, d'êtres sacrés, de sages venus d'un autre monde, entouraient Krichna.

— Que se passe-t-il ? demanda Dhritarâchtra.

Quand Vidoura lui eut fait connaître le spectacle extraordinaire que tous pouvaient observer, le roi aveugle dit à Krichna :

— Je n'ai jamais autant que maintenant regretté mon infirmité. Je voudrais tellement contempler ta divinité, cher prince aux yeux de lotus bleu ! Tu es pour tous d'une bonté adorable. Daigne, pour un instant, me rendre la vue.

Nouveau miracle : Dhritarâchtra recouvra la vue pour un bref moment.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit alors Krichna. Adieu à tous !

Revenu au camp des Pândouides, il leur fit connaître l'échec de sa

mission. Après un long compte rendu de ses inutiles efforts, il conclut :

— Il n'y a plus rien à faire... Les Kourouïdes n'abandonneront pas le royaume sans combat.

— Alors, c'est la guerre ? dit Youddhichthira.

— Oui, la guerre, avec ses souffrances, ses morts et ses ruines, répondit Krichna.



II. – LA BATAILLE.



RÉPARONS-NOUS pour le combat, dit Youddhichthira à ses frères. Nous disposons de sept armées. Confions-les à des généraux prêts à sacrifier leur propre vie. Dirigeons-les vers la plaine de Kouroukchétra : c'est là que s'engagera la bataille.

Chacune des sept armées comprenait cent mille fantassins, soixante-cinq mille cavaliers, vingt mille chars, vingt mille éléphants. Et dès qu'ils apprirent le conflit, les rois amis ou alliés envoyèrent encore des renforts.

On s'installa dans une plaine couverte de gazon, de bois pouvant aider au chauffage, de sources à l'eau limpide. À l'avant, on creusa un fossé, on plaça une garde échappant à la vue de l'ennemi.

À l'arrière, on édifia, pour les souverains devant assister à la bataille, des palais improvisés. On construisit aussi des temples et des autels, où l'on viendrait demander le secours des Dieux.

Sous des abris s'entassaient les vivres et les breuvages, du riz en abondance, des provisions de fourrage ; sous d'autres, les armures et les armes, cuirasses, cottes de mailles, boucliers, arcs, flèches et cordes d'arc, carquois, haches, lances, sabres, massues, machines de guerre.

En un certain point de la plaine se trouvaient des médecins, munis de tous leurs instruments ; ailleurs, d'habiles ouvriers, prêts à réparer les armes.

De l'autre côté du fossé, des préparatifs analogues étaient faits par les Kourouides. Mais ceux-ci disposaient de onze armées, composées des mêmes éléments que les sept armées adverses.

Un général déjà âgé fut placé à leur tête : Bhîsma. Il était d'une vaillance à laquelle chacun rendait hommage. Cependant, sa désignation avait soulevé certaines difficultés.

D'abord Karna, qui avait espéré être nommé à sa place, et qui s'engageait à vaincre en cinq jours, allégua qu'il avait été naguère en violent désaccord avec lui, ne pouvait servir sous ses ordres, et s'abstiendrait, tant que son adversaire serait commandant en chef, de

participer au combat. On passa outre à cette objection, tout en regrettant l'abstention d'un brave.

D'autre part, Bhîsma avait fait un jour le serment de ne jamais tuer une femme. Mais puisque le combat devait s'engager entre hommes, cette obligation ne devait pas limiter la liberté d'action nécessaire au généralissime.

Sauf Karna, tous furent joyeux de servir sous les ordres d'un chef connu pour son exceptionnelle bravoure.

Au camp des Pândouides, Youddhichthira, accompagné d'un serviteur qui élève au-dessus de sa tête un parasol blanc, passe en revue ses troupes.

Un groupe de brahmanes accomplit un sacrifice, et prie les Dieux pour la victoire. En récompense, ils reçoivent des vêtements, de l'or et des vaches.

On s'attend alors à ce que la bataille commence. Mais Youddhichthira stupéfie ses frères en leur disant :

— Je me refuse à donner le signal du combat avant d'avoir été, sans arme, avec vous, si vous le voulez bien, seul, si vous le préférez, au camp des Kourouides.

— N'es-tu pas fou ? s'écrie Ventre-de-loup. Tu veux te faire faire prisonnier, nous faire faire prisonniers, sans combat ?... Après l'inutile ambassade de Krichna, crois-tu encore nécessaire de leur offrir une paix dont ils ne veulent point ?

— Ce n'est pas pour leur offrir la paix que je vais me rendre au camp ennemi, répond Youddhichthira ; c'est pour une tout autre raison.

— Laquelle, en vérité ?

— Rappelez-vous qu'à la mort de notre père, nous avons passé quelques années à la cour de notre oncle, le roi aveugle. Nous y avons été instruits, éduqués, nous y avons eu des *gourous*.

Le mot de *gourou* est souvent traduit par le terme de précepteur ; mais le *gourou* est beaucoup plus et mieux qu'un précepteur ordinaire ; c'est aussi un confesseur et un directeur de conscience, un guide et un modèle.

— Le lien qui unit gourou et disciple est de ceux qu'aucune circonstance ne peut briser. La guerre, aucune guerre, ne peut le rompre... Nos gourous se trouvent dans le camp ennemi. Nous devons aller, une dernière fois, leur rendre hommage, et nous excuser si, nous heurtant à eux dans le désordre de la bataille, nous sommes obligés

d'accomplir, contre eux, notre devoir de soldat.

Les frères comprennent, approuvent ce noble scrupule. Ils décident d'accompagner leur aîné.

Les cinq Pândouides se présentent, sans aucune arme, sans aucun compagnon, au poste de garde ennemi.

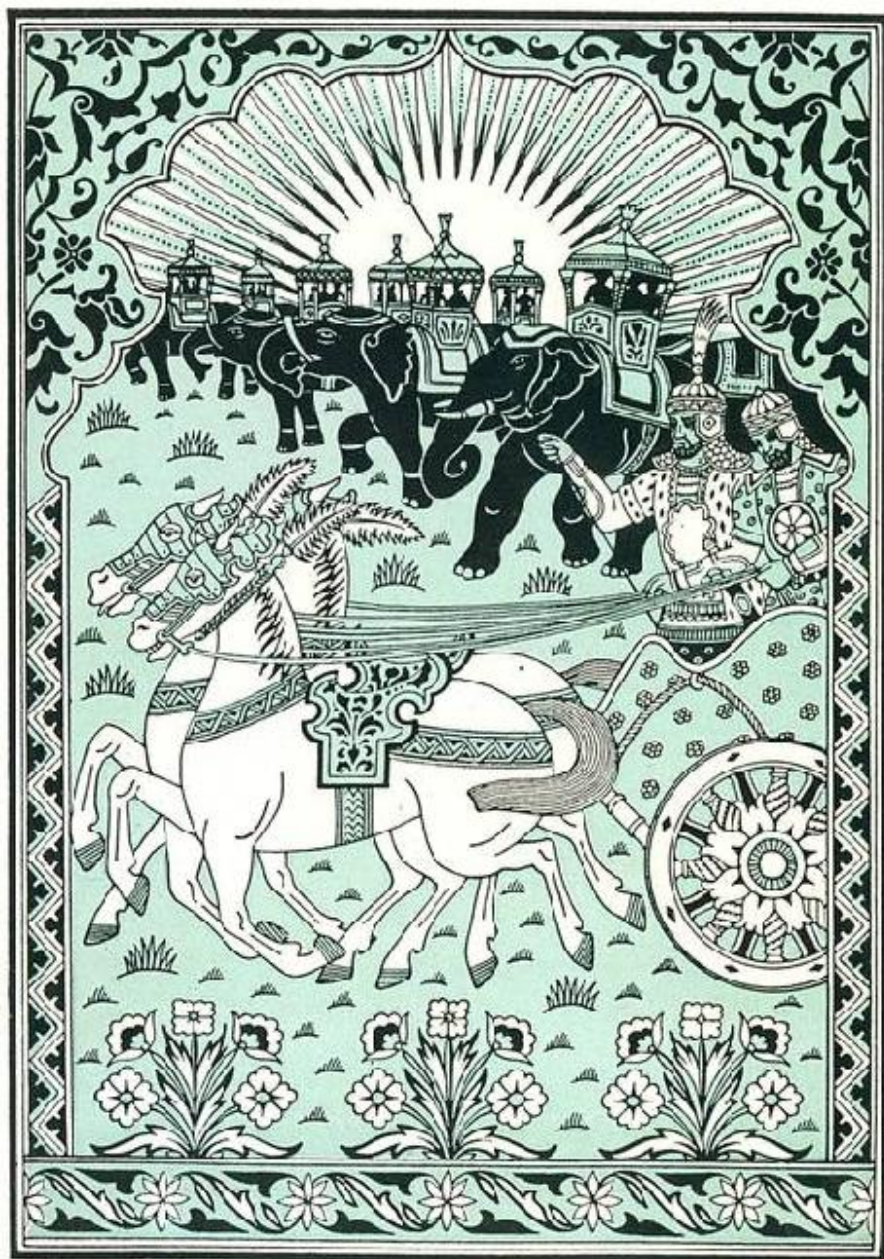
L'officier qui commande là est, d'abord, stupéfait en apprenant la raison de leur venue. Il soumet la question à ses supérieurs.

Sur leur ordre, il conduit les Pândouides en un palais improvisé, où il a fait convoquer les cinq gourous.

— Nous sommes, dit le plus âgé des précepteurs, profondément touchés de votre démarche, mon cher Youddhichthira, et vous aussi, chers disciples. Certes, quand la bataille sera engagée, nous lutterons de tout cœur pour assurer la victoire des nôtres. Mais ce n'est pas une raison pour détester ni pour mépriser nos adversaires. Nous nous rappellerons toujours que vous fûtes, auprès de nous, de nobles jeunes gens, au cœur plein de délicatesse. De cette générosité, vous venez de donner une preuve de plus. Nous nous battons contre vous ; mais nous ne cesserons point de vous estimer, ni de vous aimer.

Les gourous accompagnent les cinq Pândouides jusqu'à la limite séparant les deux camps.

L'ordre d'engager le combat est donné. Dans les deux camps, les conques font retentir des sons terribles, auxquels se mêlent les bruits des tambours, les acclamations des troupes, les hennissements des chevaux, les barrissements des éléphants.



L'ordre d'engager le combat est donné.

La bataille va durer dix-huit jours. Il n'y a jamais eu pareil combat – dit le poète hindou qui, dans une œuvre immense, le Mahâbhârata, nous a décrit cette lutte – ; il n'y aura jamais plus pareil combat.

Les flèches volent, obscurcissant le ciel. Parfois, elles forment, au-dessus de la terre, un voile si épais que l'on cesse d'apercevoir les rayons du soleil et d'en sentir la chaleur.

Les fantassins, par centaines de mille, se heurtent, entre-choquant leurs lances.

Les chars, les chevaux, les éléphants foncent dans la mêlée. Quand les chars sont brisés ou les chevaux tués, les combattants se battent à la lance ou à l'épée. Les lances brisent les cuirasses ; les épées coupent les bras ou les têtes. Partout gicle le sang.

Les éléphants, couverts d'armures de fer avec des cuirasses d'épines, semblent des montagnes en mouvement ; mais ces montagnes se heurtent l'une l'autre, écrasant tout sur leur passage, broyant les combattants et leurs chevaux. Certains de ces mastodontes, déchirés par les crocs d'un adversaire, perdent leur sang et leurs entrailles.

Les hommes mutilés et mourant de soif, les animaux blessés poussent des cris déchirants, hurlent ou gémissent.



Pendant les dix-huit jours que dure la bataille, et que la victoire reste incertaine, des combats singuliers s'engagent entre les chefs des deux armées.

Le généralissime Bhîsma fonce sur l'ennemi. Les têtes qu'il abat, par centaines, font, en tombant sur le sol, un bruit de tonnerre. On voit s'avancer son drapeau, sur lequel est brodé en argent un palmier.

On se demande si, entraînant ses hommes, il ne va pas, rapidement, écraser l'adversaire. Heureusement pour les Pândouides, il rencontre en face de lui un guerrier aussi vaillant que lui, Çouéta, véritable tigre humain.

Excellent archer, Çouéta blesse Bhîsma d'une première flèche. Blessé lui-même, mais n'en continuant pas moins la lutte, il atteint une seconde fois le chef ennemi, réussit, en dix coups de flèche, à briser son arc, puis à couper la hampe du drapeau, abattant le palmier d'argent.

Les soldats des Kourouides se précipitent pour sauver leur général. Ils abattent les quatre chevaux du char sur lequel combat Çouéta, décapitent son cocher. Il faut, désormais, combattre à pied.

À coups de massue, Çouéta écrase les chevaux conduisant le char de Bhîsma, puis, avec le cocher, le char lui-même. Bhîsma, à son tour, est

contraint de combattre à pied. Saisissant son arc, il y encoche une lourde flèche, qui transperce Çouéta et le tue.

Les compagnons du mort sont glacés d'épouvante. La terreur se répand à travers toute l'armée. Les Pândouides sont contraints de solliciter une suspension d'armes, qui ne leur est point refusée.

Découragé, Youddhichthira tient conseil avec ses frères et avec Krichna :

— À quoi bon, leur dit-il, continuer la lutte ? À quoi bon faire blesser, mutiler, massacrer tant de malheureux ? Il est impossible de vaincre Bhîsma... Si nous nous obstinons, nous ferons tuer tous les nôtres. À quoi bon ?... Je propose de renoncer aux biens et aux États que possèdent les Kourouides. Re commençons à vivre en ascètes, dans la solitude des forêts.

Krichna prend la parole :

— Tu aurais pu ne pas commencer la guerre ; mais maintenant qu'elle est commencée, il faut la poursuivre ; la poursuivre jusqu'à la victoire. Le devoir d'un guerrier est de lutter sans faiblesse... Il me serait bien facile d'anéantir Bhîsma ; mais ce n'est pas à moi de le faire. C'est votre tâche à vous, les Pândouides... Ne te désole pas, mon cher Youddhichthira ; aie confiance en tes frères, qui sont les plus habiles archers du monde, et les plus braves des combattants.

La bataille reprend. Arjouna accomplit des prodiges. Il tue des centaines d'ennemis. Mais il en est un qu'il épargne : le fils de Drona, se rappelant que le père du jeune homme a été jadis son gourou.

Ventre-de-loup, aussi, est merveilleux dans la lutte. Brandissant sa massue, il écrase un nombre incroyable d'hommes, de chevaux et d'éléphants. Il a le corps traversé par une flèche, lancée par Douryodhana, et il perd connaissance. Mais, quand il est revenu à lui, il criblé, à son tour, Douryodhana de flèches, l'atteint trois fois, puis cinq fois.

Le soir de ce jour, ce sont les Kourouides qui sollicitent une trêve, et qui l'obtiennent.

Pendant la trêve, Douryodhana réunit un conseil de guerre ; et il se plaint de Bhîsma, en présence du généralissime :

— Nos forces, dit-il, sont supérieures à celles de nos adversaires ; et cependant nous n'avons pas encore obtenu d'avantages décisifs. Nous sommes loin d'avoir conquis la victoire... Je me demande – pardonne-moi, Bhîsma, de t'exprimer brutalement toute ma pensée, dans l'intérêt de notre cause, – je me demande si Karna n'eût pas été un

meilleur généralissime. Il promettait de nous faire triompher en cinq jours. N'avons-nous pas eu tort de ne point le prendre au mot ?... Ne te sens-tu pas un peu âgé, Bhîsma, pour mener à bien la lutte ? N'épargnes-tu point, quelquefois, certains de nos ennemis ?

— Non, répond Bhîsma. Je n'épargne personne. J'ai fait couler des flots de sang. Il n'y a, dans le camp adverse, qu'un seul homme devant lequel je m'abstiendrais de combattre. Celui-là, je ne le tuerais point, même s'il s'agissait de sauver ma propre vie.

— Qui donc ?

— Cikhandî.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai solennellement juré de ne jamais tuer de femme, et que Cikhandî a été une femme, autrefois.

— Est-ce possible ?

— J'en suis certain... Les parents de Cikhandî s'affligeaient de ne pas avoir d'enfant mâle. Un jour, une petite fille leur naquit. *Si nous faisons croire que c'est un garçon ?* proposa la mère. Le père eut la faiblesse de consentir à la supercherie. On célébra la naissance par l'une de ces grandes fêtes qui sont réservées à la venue au monde d'un petit mâle. Et la fillette fut élevée en garçon. La situation se compliqua lorsqu'il s'agit de marier ce soi-disant jeune prince. Désespérée, la jeune fille sollicita des Dieux un miracle. Par sa ferveur, elle l'obtint... Cikhandî est une femme changée en homme. Mon serment me fait un devoir de respecter sa vie...

À ce moment, on annonce que les cinq Pândouides demandent l'autorisation d'utiliser la trêve à visiter le général en chef de l'armée adverse. Autrefois, quand ils vivaient à la cour de leur oncle, ils ont eu avec lui d'excellents rapports.

Sans doute Youddhichthira espère-t-il retirer de cette entrevue des arguments lui permettant de poser à nouveau la question de la fin des hostilités et de la paix à rétablir.

Accompagné de ses frères, il est conduit auprès du généralissime. Sans chercher d'inutile circonlocution, il dit :

— Depuis plusieurs jours, nous nous battons. Des hommes sont morts, par dizaines ou centaines de mille. Ni d'un côté ni de l'autre, on ne semble approcher de la victoire... Qu'en penses-tu ? ô Bhîsma ! Espères-tu bientôt nous vaincre, ou crois-tu que nous te vaincrons bientôt ?

Bhîsma sourit, amusé par la naïveté de Youddhichthira. Il lui répond, cependant, avec le plus grand sérieux, et avec une entière bonne foi :

— Moi vivant, vous n'obtiendrez pas la victoire. Je puis vous en donner l'assurance. Mais je ne suis pas immortel...

— Si notre victoire dépend de ta mort, répond Youddhichthira, elle

sera bien difficile à obtenir, car tu as jusqu'ici merveilleusement résisté à toutes les attaques des nôtres. Il semble que ta magnifique vaillance te permette toujours d'échapper à de mortels dangers.

— J'ai pourtant une faiblesse, dit Bhîsma, touché de l'hommage rendu à son caractère, et causant avec ses adversaires comme il l'eût fait avec de vieux amis.

— Une faiblesse ?

— Oui. Autant je me bats volontiers contre un guerrier disposant de toutes ses armes, autant je répugne à lutter contre un ennemi mutilé, ou blessé, ou ayant perdu sa cuirasse, ou ayant tiré toutes ses flèches.

Se rappelant la conversation qu'il vient d'avoir avec Douryodhana, il ajoute :

— Et puis, il y a dans votre camp un guerrier contre lequel je n'utiliserai jamais aucune arme.

— Vraiment ? qui cela peut-il être ?

— Cikhandî.

— Pourquoi donc ?

Bhîsma leur raconte l'étonnante histoire.

Les Pândouides le remercient de son parfait accueil, et s'inclinent longuement devant lui, avant de se retirer.

Une fois seuls, ils échangent quelques propos sur l'intéressante entrevue.

— Il faudra, dit Ventre-de-loup, profiter du secret que vient de nous livrer ce vieux bavard... Tu es, Arjouna, plus habile archer que n'importe lequel d'entre nous. Dissimulé derrière Cikhandî, tu réussiras certainement à triompher de Bhîsma.

— Je ne pourrai jamais le tuer, répond Arjouna. Quand j'étais enfant, à la cour de Dhritarâchtra, j'ai souvent joué avec lui. Il était la bienveillance même. Je le considérais comme un aïeul... Et comme il vient de se montrer confiant avec nous !... Il me semble que, si je le tuais, je commettrais un parricide. Je préférerais la mort à une telle victoire.

Rentrés au camp, ils soumettent à Krichna ce cas de conscience.

— De tels scrupules t'honorent, dit le Dieu, regardant Arjouna avec une exceptionnelle douceur. Mais ces sentiments ne conviennent point à cette période de meurtre et de sang qu'est la guerre. À la guerre, le combattant doit s'interdire toute autre considération que celle de la victoire. Si la victoire a pour condition la mort de Bhîsma, et si tu es mieux qu'aucun autre capable de le faire mourir, ton devoir de guerrier est de le tuer.

La bataille a repris.

Bhîsma, comme toujours, bondit à la tête de ses troupes. Il trouve en face de lui Cikhandî, derrière lequel se tient Arjouna, muni de l'arc le plus solide, et d'un carquois gorgé de flèches.

Cikhandî, satisfait de ne courir aucun risque, se montre arrogant. Il défie son adversaire :

— Bhîsma, regarde une dernière fois ce monde. Demain, tu ne le verras plus !

Il décoche une flèche, qui atteint son vis-à-vis.

Bhîsma n'ose faire un geste qui risquerait de tuer Cikhandî. Incapable de riposter, il est submergé des flèches que tire, sans s'arrêter, Arjouna. Beaucoup tombent tout autour du char ; plusieurs atteignent le général ; certaines le transpercent.

Bhîsma, mortellement blessé, tombe de son char. Il tombe sur un lit de flèches : c'est la couche qui convient aux héros mourants.

Jamais plus il ne reviendra à la vie. Cependant, ayant étudié jadis les Saintes Écritures, ayant percé les mystères qui y sont contenus, il a obtenu des Dieux le privilège de ne mourir que lorsqu'il le décidera. Jusqu'à cette heure choisie par lui, il sera un mort vivant.

Dans les deux camps, la chute du généralissime est considérée comme un événement assez grave pour justifier une suspension d'armes.

Aux Kourouïdes accourus auprès de lui, Bhîsma explique que, si sa mort est inévitable, l'instant où elle aura lieu dépend de sa volonté. Jusqu'à ce moment, il désire rester couché sur son lit de flèches.

D'un geste, il congédie les médecins, venus pour lui prodiguer leurs soins. Mais il consent que des gardes soient placés autour de sa couche funèbre, afin d'en éloigner les importuns.

Les Pândouïdes ont fait connaître leur intention de venir rendre à l'ennemi vaincu un suprême hommage. Il accepte de les recevoir.

— Soyez les bienvenus, nobles héros ! leur dit-il. Je suis heureux de vous revoir.

— Et nous, répond Youddhichthira, nous venons t'exprimer, une dernière fois, notre respect, notre admiration, et la tristesse que nous éprouvons à la pensée d'avoir été contraints de te faire mourir, pour mettre fin au conflit.

Bhîsma lui sourit. Puis il dit :

— Je ne me plains pas d'être couché sur ce lit de flèches. Mais ma tête ne s'y trouve pas bien ; elle n'y est pas assez haute.

Un des Kourouïdes se précipite, revient avec un coussin luxueux. Le vieux guerrier n'en veut pas.

Alors Arjouna entre-croise trois flèches et, doucement, y dépose la tête du général ennemi. Celui-ci le regarde avec douceur :

— Merci ! Tu as compris ce que je désirais. C'est l'oreiller qui me

convient.

Un peu après, il dit :

— J'ai soif.

Un des Kourouides se précipite, revient avec un verre d'eau pure et fraîche. Mais il ne réussit pas à faire accepter cette boisson.

Alors Arjouna enfonce dans le sol une flèche. Une eau mystérieuse en jaillit.

— Merci ! dit le guerrier mourant. Tu as compris que le breuvage habituel des êtres ordinaires ne me convenait point.

S'adressant alors à la fois aux Pândouides et aux Kourouides, Bhîsma leur dit :

— J'ai une prière à vous adresser, aux uns et aux autres, avant de vous quitter : mettez fin, je vous en supplie, à cette guerre cruelle et absurde. Que ma mort ait l'avantage de vous apporter la paix !

— Nous sommes tous prêts, dit Youddhichthira, à te donner cette satisfaction.

— Jamais ! s'écrie Douryodhana.

À ce moment, un messenger vient dire à Bhîsma qu'un guerrier voudrait le saluer, s'entretenir avec lui, mais seul à seul : Karna.

Les Pândouides se retirent, d'un côté, les Kourouides, de l'autre. Et l'on fait, momentanément, s'éloigner les gardes.

Karna vient s'excuser auprès du vieux guerrier des paroles blessantes qu'il lui a jadis adressées.

— Je te pardonne bien volontiers, répond Bhîsma. Je ne t'en veux point. Si nous avons été souvent opposés l'un à l'autre, c'est pour un motif que je vais, maintenant, t'expliquer. Je t'ai souvent parlé avec une sévérité excessive ; je t'ai trop durement traité. Je voulais éviter que tu ne t'attaches trop à nous autres, les Kourouides. Pourquoi ? Parce que... il faut qu'aujourd'hui je te révèle ce secret... parce que tu es un Pândouide.

Il lui fait connaître alors le mystère de sa naissance, et comment, abandonné par sa mère en une corbeille sur un fleuve, il a été trouvé par le cocher, dont il passe pour être le fils.

Est-ce une révélation pour Karna ?... Ce n'est pas certain... En tout cas, le guerrier ne manifeste aucune émotion :

— Un homme m'a élevé comme un père : le cocher. C'est à lui que vont ma reconnaissance et mon amour. C'est lui dont je suis le fils. Quant aux Pândouides, à tous les Pândouides, je serai leur ennemi, toujours...

Karna se retire.

De belles jeunes filles viennent faire pleuvoir des fleurs sur le guerrier blessé. Pour lui rendre un dernier hommage, toute l'armée défile devant lui.

Bhîsma ne se décidera à mourir que dans cinquante-huit jours, c'est-

à-dire longtemps après qu'aura pris fin la bataille de Kouroukhétra.

Douryodhana demande à Karna quel guerrier doit être nommé généralissime. Karna – est-ce le résultat d'un remords, éprouvé en face de Bhîsma ? ou bien a-t-il compris l'absurdité de ses vantardises ? – Karna ne renouvelle point l'engagement de vaincre en cinq jours. Et il propose le nom d'un homme âgé, renommé à la fois pour sa sagesse et pour sa vaillance : Drona.

Il en est ainsi décidé.

Sous cette direction, l'armée des Kourouïdes obtient de tels succès que, à nouveau, Youddhichthira propose à ses frères de renoncer à la lutte. Mais Ventre-de-loup s'y refuse :

— Je crois connaître, dit-il, un moyen de vaincre Drona. Il est passionnément attaché à son Açonatthâman... Si on lui annonçait la mort de l'être cher, peut-être serait-il tellement démoralisé qu'il cesserait de combattre... Je vais essayer ce moyen, demain.

Il crie, en effet, la fausse nouvelle dès qu'il se trouve en face du généralissime adverse. Celui-ci répond :

— Je ne te crois pas, Ventre-de-loup ! Tu cherches à me tromper par un mensonge !... Ah ! ce serait différent, si la nouvelle me venait de Youddhichthira ! Lui, je connais son absolue sincérité. Il ne mentirait pas, même s'il pouvait, en mentant, gagner tous les royaumes de la terre.

Ventre-de-loup décide de faire appeler Youddhichthira, pour que la fausse nouvelle sorte de sa bouche.

Le frère aîné, d'abord, refuse. Mais tous insistent pour le faire céder : peut-il ne pas consentir à ce moyen d'amener la victoire, c'est-à-dire non seulement le triomphe, mais la fin du grand massacre ?

Krichna, qui assiste à ce débat de conscience, introduit une idée qui pourrait amener une solution. Il rappelle que le fils de Drona et un éléphant célèbre portent le même nom d'Açonatthâman.

Youddhichthira s'approche de Drona et crie :

— Un grand éléphant vient d'être tué !

Drona se rappelle-t-il l'identité de noms signalée par Krichna ? Pense-t-il que le sincère Youddhichthira a employé une expression symbolique pour lui annoncer la triste nouvelle ? Il n'a plus de doute sur la mort de l'être cher.

Alors il jette ses armes, et s'étend sur le sol. Il prononce la sainte syllabe en laquelle, pour les Hindous, se concentre tout le mystère du monde : AOUM. Et il envoie son âme au ciel.

Un guerrier de l'armée ennemie décapite ce corps privé d'âme, avant que n'ait eu le temps d'intervenir Arjouna, qui aurait voulu faire prisonnier ce noble adversaire, mais non le tuer.

À Drona succède Karna comme généralissime des Kourouïdes.

Parmi les cent fils de Dhritarâchtra, la plupart, déjà, sont morts au combat. Ventre-de-loup avait juré de massacrer Douryodhana et de boire son sang. N'ayant pas encore réussi à vaincre cet adversaire, c'est l'un de ses frères qu'il abat, un jour, et dont il boit le sang.

Karna obtient de grands succès dans le combat qui continue. Mais, un jour, son char perd l'une de ses roues, et tombe. Le généralissime saute à terre, et il est tué par Arjouna.

Maintenant il ne reste plus que quatre guerriers de valeur au camp de Dhritarâchtra. Parmi eux, un seul de ses fils survit au massacre : Douryodhana.

Lui, qui a, plus qu'aucun autre, voulu cette guerre, commence à éprouver le désir de sauver sa petite personne. Il se rappelle qu'il possède un charme magique : qu'il peut rester indéfiniment, sans avoir besoin de respirer, sous la surface d'une eau dormante. Il s'installe dans la profondeur d'un petit lac, attendant au camp des Kourouïdes.

Mais Ventre-de-loup a vite fait de l'y découvrir :

— Tu te caches, lâche ! lui crie-t-il. Autrefois tu prétendais qu'un guerrier doit toujours répondre à un défi. Eh bien ! je te défie de venir te battre avec moi... te battre à coups de massue...

Douryodhana retrouve ses sentiments de guerrier. Il accepte le défi. Devant les survivants du grand massacre, le combat singulier s'engage. Il dure toute une matinée. Les massues, sans cesse, s'entrechoquent. On a l'impression que, sous leur poids, la terre tremble.

Les deux adversaires sont d'égale force. Il semble qu'il n'y ait pas de raison pour que l'un des deux l'emporte.

Alors, d'un geste, Krichna montre au Pândouïde la cuisse de son adversaire.

Ventre-de-loup, au lieu de continuer à opposer les deux armes, brise, d'un coup de sa massue, les jambes de Douryodhana.

Le coup est tout à fait contraire aux règles habituelles de tels

combats. Mais il amène la victoire.

Douryodhana s'écroule. Il écume de rage impuissante. Il est atteint mortellement, mais il ne mourra que le lendemain matin.

Un homme vient lui rendre hommage et tenter de le consoler : Açonatthâman, le fils de Drona. Il sait à la suite de quel ignoble mensonge a été vaincu son père, et il brûle de le venger. Il exprime ce désir à Douryodhana, qui tâche de le pousser à une action rapide :

— Ma seule consolation, dit le mourant, serait d'apprendre la mort des cinq Pândouides. Si j'étais sûr de cette mort, je mourrais content.

— Je vais essayer de vous donner cette satisfaction, dit Açonatthâman.

Il est résolu à sacrifier sa vie, s'il le faut, pour accomplir le devoir de vengeance. Et deux amis, qui l'accompagnent, y sont aussi décidés. Mais comment faire ?

La nuit est tombée sans qu'il ait trouvé la solution du problème dont son esprit est tourmenté. Il erre à la lisière de la forêt.

Machinalement, il regarde des corbeaux, endormis sur les branches de grands arbres. Puis son attention est attirée par un hibou au corps tacheté de jaune et de brun, aux yeux gris, au long bec et aux longues serres. L'oiseau nocturne s'approche sans bruit des corbeaux endormis. Il les attaque les uns après les autres, sans qu'ils aient le temps de s'éveiller, et les abat tour à tour, en leur arrachant la tête.

Açonatthâman se dit que ce hibou vient de lui donner un excellent exemple, et il se décide à l'imiter.

Avec ses deux camarades, il escalade la porte et pénètre dans le camp ennemi, sans attirer l'attention des sentinelles, toutes plus ou moins endormies. L'armée des Pândouides est, désormais, tellement sûre de la victoire que l'on y néglige les précautions d'usage. Les armures sont détachées, les chars dételés. Tout le camp s'abandonne au sommeil.

Les jeunes gens savent où se trouvent les tentes des cinq Pândouides. Ils y arrivent sans rencontrer d'obstacles.

Horrible déception : les tentes sont vides. Les vengeurs ne peuvent accomplir leur meurtrier projet. Ils constatent le fait sans pouvoir l'expliquer. Ils ne savent pas que Krichna a, cette nuit même, emmené ses cinq amis à l'arrière du camp, pour tenir, loin du champ de bataille, une réunion secrète, et discuter la question de savoir comment l'on utilisera la victoire.

Tant pis ! Il y aura d'autres victimes. Açonatthâman pénètre sous la tente de Cikhandî, et tue le guerrier endormi. Il tue dans les mêmes conditions le généralissime Dhristadyoumna. Celui-ci a juste le temps de pousser un grand cri, qui attire les gardes, mais trop tard.

Son glaive déjà ruisselant de sang, Açonatthâman se glisse dans la vaste tente où dorment les cinq fils des Pândouides. Chacun d'eux est

né de Draûpadi et de l'un des cinq frères ; et ils ressemblent à leur père, étonnamment... Leur ennemi décide de les décapiter, et de porter leurs têtes à Douryodhana, en essayant de faire croire au mourant que les Pândouides viennent d'être tués. Il jette les têtes sanglantes dans un char qui va lui permettre de vite regagner son camp.

Cependant les gardes du généralissime, ayant constaté son assassinat, ont donné l'alarme. La nouvelle répand la terreur. Les hommes se précipitent sur leurs armes, sortent de leur tente, convaincus qu'il s'agit d'une attaque nocturne. Se trouvant, dans l'obscurité, en face d'autres hommes armés, ils se précipitent sur eux, et les massacrent. Ainsi s'entretuent les soldats des Pândouides. Ils ne s'aperçoivent de leur erreur qu'au moment où les flammes de deux incendies projettent une lumière sinistre. Ce sont les deux compagnons d'Açonatthâman qui viennent de mettre le feu aux deux extrémités du camp.

Le fils de Drona arrive auprès de Douryodhana au petit jour.

— J'ai tué les cinq Pândouides, s'écrie-t-il. Je t'apporte leurs têtes coupées.

— Est-ce possible ? répond d'un ton ravi le mourant, qui se redresse sur sa couche. Passe-moi la tête de Ventre-de-loup.

Il la reçoit, croit la reconnaître, la serre entre ses mains dans un accès de rage folle, la fait éclater.

Mais il s'étonne que le crâne de ce formidable adversaire n'ait pas mieux résisté. Il demande à voir les autres têtes, constate qu'il s'agit de jeunes hommes.

— C'est dans une bonne intention que tu cherches à me tromper, dit-il à Açonatthâman. Mais tu cherches à me tromper. Tu n'as pas tué les Pândouides. Tu ne m'as pas vengé... Je meurs désespéré.



III. – APRÈS LA BATAILLE.



LES Pândouides ont gagné la bataille de Kouroukhétra. Mais à quel prix ! Des centaines de milliers d'hommes sont morts. Parmi ces victimes, leurs cinq fils chéris.

C'est sans joie que les cinq frères, accompagnés de Krichna, parcourent le champ de bataille.

Quel spectacle !

La terre est jonchée de flèches, d'arcs, de lances, de boucliers, d'armures, de cadavres, de têtes coupées, de membres arrachés. Dans le creux des vallées coule un fleuve de sang, avec de la chair pour vase, des chars brisés pour barques, et, pour lotus, des têtes d'hommes.

Sur les cadavres se jettent des loups, des hyènes, des chacals, des vautours, des corbeaux. Même, des singes sont venus, et ils arrachent la peau des morts, leur crèvent les yeux, boivent leur sang, broient leurs os afin d'en sucer la moelle.

Quelques guerriers tombés dans la lutte, mais encore couverts d'armures étincelantes, sont respectés des bêtes sauvages, qui les croient vivants et n'osent s'en approcher...

À l'autre extrémité du champ de bataille, un autre groupe, lentement, s'avance. Le roi aveugle a demandé que son frère Vidoura l'accompagne, sur le sol où sont tombés ses enfants. Il exhale sa douleur :

— Comment le cœur d'un père qui a perdu ses cent fils ne serait-il pas brisé en cent morceaux ! Mes pauvres petits !... Et que va-t-il advenir de moi ? Je serai désormais l'esclave du vainqueur sur le sol où j'ai régné en maître !... Je suis bien coupable d'avoir laissé faire cette guerre... C'est toi qui avais raison, Vidoura... Ta prophétie s'est accomplie.

Aux plaintes de Dhritarâchtra répondent les lamentations de son épouse Gândhârî :

— Y a-t-il eu jamais une douleur comparable à la mienne ?... Perdre

cent fils. ! Perdre ses cent fils ! Ces héros pleins de vaillance étaient la vie même ; et maintenant ils sont morts. Ils reposaient sur de précieux divans leurs corps parfumés de santal ; et maintenant ils sont couchés sur la terre nue, dévorés par les bêtes de proie. Ils ne se relèveront jamais plus. Jamais plus il n'y aura dans leur tête la moindre pensée, le moindre rêve.

Les épouses des Kourouïdes ont accompagné leurs beaux-parents. Toutes cherchent leurs époux, et plusieurs leurs fils. Elles courent ici et là, en gémissant, parfois tombent inanimées. Celles qui trouvent le cadavre cherché le disputent aux bêtes fauves, le nettoient, le prennent en leurs bras, le baisent au visage. Certaines, trouvant un corps sans tête, ou une tête sans corps, éclatent de rire, devenues folles.

Le groupe des vainqueurs et celui des vaincus se sont peu à peu rapprochés. Ils se rencontrent.

Gândhârî aperçoit Draûpadi, qui vient de perdre ses cinq fils. Elle oublie sa propre souffrance pour ne plus sentir que la peine de l'autre mère. Elle bondit vers elle, la serre dans ses bras.

— Ma pauvre Draûpadi, comme je te plains !

— Je te plains aussi, et de tout mon cœur... Nous souffrons de la même douleur ; de la pire douleur qui puisse briser une âme de femme.

Le spectacle émeut Youddhichthira, qui s'avance vers le roi aveugle, lui baise la main, et lui dit :

— Pardonnons-nous, les uns aux autres, le mal que nous nous sommes fait. Soyons amis, comme autrefois... Il est bien entendu que tu resteras roi, dans ta capitale, et que nous gouvernerons en qualité de lieutenants. Dans l'entrée triomphale que la tradition nous oblige à faire en la cité vaincue, c'est toi qui prendras la tête du cortège ; nous nous bornerons à te suivre.

— Merci, mon cher Youddhichthira, répond le roi aveugle. Je reconnais bien là ta générosité habituelle... Mais jamais, jamais je ne pourrai cesser de pleurer sur tous nos morts. Je serai toujours comme un vieil oiseau dont on a coupé les ailes.

Alors Vidoura intervient. Le sage dit, d'une voix très douce :

— Les êtres commencent par ne pas être, puis ils arrivent à l'être, puis ils cessent d'être. Sortis de l'invisible, ils retournent à l'invisible. C'est la loi suprême... Regretter un être mort, c'est ajouter au mal qu'est leur perte le mal d'une inutile douleur. Le remède à la douleur, c'est de renoncer à y penser... La sagesse guérit les souffrances de l'âme comme le médecin celles du corps. Or, la sagesse ordonne de se résigner à l'inévitable. C'est à ta propre sagesse que tu dois faire appel. C'est sur toi-même que tu dois t'appuyer.

Mais de tels conseils sont prématurés. Le vieux roi est encore trop

près de la catastrophe pour pouvoir en tirer parti. Il est hanté par la pensée de sa responsabilité personnelle, et répète :

— Tout ce qui est arrivé est arrivé par ma faute. J'aurais dû empêcher cette mortelle rivalité entre cousins. J'aurais dû empêcher cette guerre... Je suis bien puni...

Alors Krichna reprend, sous une autre forme, l'appel à la sagesse de Vidoura :

— Le passé est irrévocable. Cessons de nous affliger en l'évoquant. Tournons-nous vers l'avenir. L'avenir dépend de nous. Que la catastrophe de cette guerre, en nous enseignant la nécessité de la sagesse et le prix de la concorde, contribue au bonheur futur de nos peuples !

Le soir du même jour, Youddhichthira s'entretient avec ses frères et avec Krichna :

— Je n'éprouve, dit-il, aucune joie de notre victoire. J'en ressens même un profond dégoût... La pensée des morts – et quels morts ! – n'est pas la seule qui justifie mon sentiment. J'ai honte, aussi, des moyens que nous avons employés pour vaincre. Contre le noble Bhîsma, nous avons abusé de la confiance faite par lui à propos de Cikhandî. Contre Drona, nous avons utilisé un abominable mensonge, dont vous m'avez fait complice. De Douryodhana, Ventre-de-loup n'a pu triompher que par le procédé le plus déloyal... Quand j'évoque ces souvenirs, je rougis de notre victoire... J'hésite à occuper un trône conquis par de tels moyens...

— Tu n'as pas tort d'avoir honte, répond Krichna. Mais c'est la guerre, dans son ensemble, qui est une infamie. Les moyens de toute guerre sont le mensonge et l'assassinat. Certes, il est déshonorant de tromper l'ennemi. Mais est-il plus honorable de le mutiler, de le massacrer ?... Je répète ce que j'ai dit déjà. Oublions l'irrévocable passé. Tournons-nous vers l'avenir... Ne renonce point, mon cher Youddhichthira, à un pouvoir qui va te permettre de faire le bonheur du peuple.

Youddhichthira n'est pas encore convaincu :

— J'ai appris, dit-il, que Bhîsma n'est pas mort encore. Je vais demander conseil à ce grand sage.

Dès le lendemain, il se rend auprès du guerrier étendu sur son lit de flèches.

— Je t'attendais, lui dit Bhîsma. J'étais sûr que la victoire te laisserait désarmé, et que tu viendrais chercher un refuge en mon

affection pour toi. C'est même l'une des raisons qui m'ont retenu sur la terre... Eh bien ! je te le déclare solennellement : ton devoir est, maintenant, de consacrer toutes tes pensées et toutes tes forces au bonheur de ton peuple.

— Mais, ce bonheur, comment y travailler ? comment l'obtenir ?

— D'abord, et avant tout, répond l'héroïque guerrier, il faut éviter la guerre, les cruelles souffrances et les stupides destructions de la guerre. N'hésite point à rendre visite aux chefs d'États voisins, afin de régler avec eux, en tête à tête, et sans aucune considération de vanité individuelle ou collective, les différends séparant vos peuples.

« La paix une fois assurée, il faut éliminer la misère. Les matières premières ne manquent point. Les travailleurs ne manquent point. Il suffit d'appliquer à ces matières premières le travail de ces travailleurs pour produire tous les objets permettant de satisfaire tous les besoins de tous.

« Que tous tes sujets aient des vêtements convenables et une maison salubre, munie des meubles nécessaires à une vie décente ! Que tous aient les moyens de se procurer des aliments variés, une nourriture saine et agréable, qui entretienne les forces et la gaieté de tous !

« Fais édifier des hôpitaux ; des hôpitaux pour les hommes et des hôpitaux pour les animaux, nos frères. Fais édifier des temples et des écoles.

« Fais graver sur le marbre, en caractères compréhensibles à tous, des textes rappelant, à tous, les obligations morales essentielles, et fais dresser ces stèles en divers points du pays. Rappelle à tous le devoir d'être juste, d'être indulgent, d'être bon, d'aimer les Dieux.

— Je promets, répond Youddhichthira, d'appliquer à la lettre ce programme. Mais je me demande si la noble tâche s'imposant à moi réussira à me faire oublier les innombrables morts de cette guerre, et à calmer ma peine d'avoir perdu tant d'êtres chers ?

— Tu aurais plus de courage pour accomplir ton devoir royal, répond Bhîsma, si tu étais convaincu, vraiment persuadé, que ces morts continuent à vivre et que, loin de tes yeux, ils sont heureux. Eh bien ! voici, sur ce point, un conseil : Tu connais le sage Vyasa ? Sais-tu qu'il a le pouvoir de faire, pour quelques instants, apparaître les morts ? Demande-lui de te conduire aux bords du Gange, et d'accomplir pour toi ce miracle. Emmène avec toi, bien entendu, Draûpadi et tes frères. Emmène aussi Gândhârî et toutes les épouses des Kourouïdes. Vous tirerez tous, de ce spectacle, une merveilleuse consolation... C'est le dernier conseil que je puisse te donner. Adieu, mon cher Youddhichthira !

— Comment assez te remercier, mon cher Bhîsma ! Je n'oublierai jamais ce dernier entretien, ce dernier contact avec ton âme magnifique. Adieu ! »



Le sage Vyasa a conduit au bord du Gange les Pândouides et les Kourouïdes. Il accomplit les gestes et prononce les paroles d'incantation.

Et voici ! Tous les guerriers tombés au cours de la bataille sortent des flots sacrés. Chacun d'eux apparaît à l'âge où il était le plus beau, avec l'expression la plus noble qu'il ait jamais eue au cours de son existence.

Ils forment des groupes de deux, trois ou quatre personnes. Dans chacun de ces groupes ont pris place des guerriers ayant appartenu à l'un et à l'autre camp, et s'étant combattus naguère. Maintenant, ils ont abjuré toute haine : ils sont fraternellement appuyés les uns sur les autres, et ils se sourient tendrement.

Un chœur se fait entendre, venant de chanteuses célestes :

« On les croyait morts ; ils sont vivants. Ils étaient ennemis ; ils sont amis. Ô triomphe de la Vie ! Douceur de la Réconciliation ! Bonheur ! Bonheur ! Bonheur ! »

Tout d'un coup on entend le bruit d'un corps tombant dans le fleuve : c'est la femme de Douryodhana qui a cru pouvoir plus vite retrouver son époux en allant le chercher dans les eaux sacrées.

Mais les autres assistants ne suivent pas cet exemple. Ils laissent un délicieux apaisement pénétrer leur cœur.



Pendant trente-six ans, le peuple a été heureux, sous la direction de Youddhichthira, aidé de ses quatre frères et des fils de ses fils (car les victimes d'Açonaththâman avaient, heureusement, des enfants).

Alors les Pândouïdes décident de laisser le pouvoir à leurs descendants.

— Le temps mûrit tous les êtres, dit Youddhichthira ; les fils de nos fils sont aptes à nous remplacer... Nous pouvons, nous, accomplir maintenant le grand voyage.

Les cinq frères et Draûpadi se dirigent vers le pays de la paix infinie. Seul, un chien fidèle les accompagne. Ils gravissent les pentes du Mont Mérou, que couronnent des glaces éternelles. L'un derrière l'autre, ils montent en silence, dans une pieuse extase.

La route est longue, longue. La fatigue ajoute sa puissance destructrice à l'influence de l'âge et des douleurs anciennes. Draûpadi meurt en chemin ; puis meurent les jumeaux, puis Arjouna, puis

Ventre-de-loup.

Seul des cinq Pândouides, Youddhichthira, accompagné de son chien, arrive aux portes du Paradis.

Le Dieu Indra le reçoit, l'invite à entrer, mais sans l'animal.

— Je ne puis, dit Youddhichthira, abandonner mon compagnon. À aucun prix.

— As-tu perdu la raison ? répond Indra. Préférerais-tu aux joies paradisiaques la compagnie de cette bête ?

— Cette bête s'est montrée le plus dévoué des serviteurs, le plus fidèle des amis. Mon chien s'est affaibli, il s'est amaigri au cours du long et pénible voyage. Le quitter dans de telles conditions, ce serait commettre une trahison. Je me sens incapable d'une telle lâcheté.

Il se tourne vers l'animal, mais il ne l'aperçoit plus. À la place se dresse un être divin, en qui Youddhichthira reconnaît l'un de ses ancêtres, Dharma. L'ancêtre avait pris la forme d'un chien pour assister son descendant.

Le Pândouide n'a plus aucune raison pour différer son entrée au Paradis. Mais, dès les premiers pas, et sans même qu'il ait jeté les yeux sur le cadre dans lequel doit être désormais située sa vie, il se tourne vers Indra et lui dit :

— Conduisez-moi vite, je vous en prie, vers la belle Draûpadi et vers mes frères. C'est leur compagnie qui sera, ici, ma plus grande joie.

— Ton épouse et tes frères ne sont pas ici, répond le Dieu. Ils n'étaient pas assez parfaits pour pénétrer déjà en ce lieu de délices.

— Pas assez parfaits ? Que peut-on donc leur reprocher ?

— Draûpadi aurait dû partager également son affection entre ses cinq époux. Or elle a été injuste en préférant l'un d'entre eux : Arjouna. Arjouna a toujours été trop certain de sa supériorité sur tous les autres hommes. Ventre-de-loup a toujours été exagérément violent et brutal. Quant aux jumeaux, l'un était trop fier de sa beauté, l'autre de son esprit.

— Où sont-ils ?

— Dans un Enfer, où ils se purifient par la souffrance. Quand ils seront devenus moins imparfaits, ils viendront te rejoindre au Paradis.

[Les Hindous d'alors croient à des Enfers, – que nous nommerions plutôt des Purgatoires, – où les êtres font des séjours momentanés, afin de s'y perfectionner sous l'influence de la douleur. À la suite de ce passage, ils obtiennent de meilleures conditions d'existence.]

Youddhichthira décide d'aller, avant tout, revoir les siens. Il se dirige vers les Enfers.

À mesure qu'il descend, les ténèbres deviennent plus épaisses. Une odeur de sang et de chair corrompue prend à la gorge. Des cadavres aux cheveux grouillant d'insectes immondes barrent la route. Sur un lac de sang flottent des crânes. Çà et là voltigent des feux follets. Des

diabiles passent, tenant en leurs mâchoires des morceaux de viande humaine. On entend parfois des cris déchirants, qui semblent arrachés par d'indicibles tortures.

L'épouse et les frères de Youddhichthira le supplient de ne plus les quitter.

— Reste ! disent-ils. Reste ! Autour de toi flotte un air pur et comme embaumé, qu'il est, pour nous, délicieux de respirer. Reste ! Nous souffrons moins depuis que tu es près de nous.

D'autres damnés, inconnus de lui, murmurent la même supplication.

Youddhichthira cède à ces prière ? Il n'abandonne plus les siens.

Un long temps s'écoule, après lequel Indra vient les chercher tous, pour les introduire au Paradis.

Là, ils goûtent ensemble un spectacle que Youddhichthira était trop préoccupé pour apprécier quand il a pénétré, tout seul, au lieu de délices.

Une forêt toujours verte enveloppe de vertes prairies. Des fleurs merveilleuses y poussent, et dégagent des parfums plus doux que les plus doux des parfums terrestres. L'air en est embaumé, délicieusement.

Au ciel, ni soleil ni lune ; d'autres astres, d'où rayonne une lumière éblouissante, qui ne blesse pas les yeux, mais les apaise et les ravit.

D'invisibles instruments de musique, des chœurs de chanteuses invisibles, font entendre les harmonies les plus suaves.

On voit passer des sages, ceux qui ont vécu avec le plus de vertu ; des rois, ceux qui ont régné avec le plus de noblesse ; des héros, ceux qui ont perdu la vie en combattant avec le plus de courage. On voit passer des nymphes, belles et souriantes, qui se tiennent par la taille, tendrement...

C'est dans ce lieu de paix infinie, d'harmonie suprême, que les Pândouides vont, désormais, vivre éternellement.



Les mésaventures d'un sourd : tout est bien qui finit bien



A rencontre d'un serpent, ainsi que celle d'un chat, d'une veuve ou d'un borgne, était considérée dans l'Inde ancienne, comme de mauvais augure, alors qu'était un bon signe la rencontre d'une vache, d'un éléphant, d'un lézard, d'une jeune fille. Ayant croisé, ce matin-là, un serpent, un berger sourd, chargé de garder un troupeau de cinquante moutons, redoutait que la journée ne fût mauvaise.

Sa crainte, dès midi, se justifia : sa femme ne lui avait pas apporté son déjeuner, comme elle avait coutume de le faire. Justement, il avait grand'faim.

Pendant une heure, il prit patience. Puis il se décida à rentrer chez lui. Quelle correction il allait infliger à son épouse, pour lui apprendre l'exactitude !

Mais, en son absence, qui garderait le troupeau ?

Dans la prairie voisine, un bouvier, d'aspect misérable, coupait de l'herbe pour sa vache. Le berger n'avait pas grande confiance en des gens de cette sorte. Mais, faute de mieux, il se résigna à lui confier son troupeau :

— Garde-le-moi, pendant que j'irai déjeuner à la maison. À mon retour, je te récompenserai généreusement.

Le berger ne savait pas que le bouvier était sourd. Sourd lui-même, il ne put constater combien la réponse du pauvre homme s'adaptait mal à ses propres paroles. Le bouvier lui dit, en effet :

— Tu viens me reprocher de couper l'herbe de ce pré. Mais quel droit as-tu sur cette herbe ? Ce pré t'appartient-il ? Faut-il que ma

vache meure pour que vivent tes moutons ? Non, tu n'auras pas mon herbe. Laisse-moi tranquille ; va te promener !

D'un geste, il lui montra la route voisine.

Le berger se dit que son interlocuteur acceptait sa proposition, puisqu'il l'encourageait à s'en aller. Rassuré sur le sort de ses moutons, il courut au village.

Il trouva sa femme étendue sur le plancher, agitée de convulsions, et paraissant gravement malade : sans doute, elle qui adorait les pois crus, en avait-elle mangé une trop grande quantité la veille, et souffrait-elle d'indigestion ?

Le berger dut la soigner, au lieu de la gronder pour sa négligence ; il dut préparer lui-même son repas. Le début de l'après-midi y passa.

Dès qu'il le put, il retourna à son troupeau en toute hâte. Qui sait si ce bouvier de malheur n'avait pas profité de son absence pour dérober un animal ?

Il eut la satisfaction de trouver ses moutons paissant près de l'endroit où il les avait laissés. Il en fit le compte : toutes les bêtes étaient là.

— J'ai eu tort, se dit-il, de mettre en doute l'honnêteté de ce pauvre homme. Il s'est très bien acquitté de sa tâche. Je vais, comme je le lui ai promis, le récompenser généreusement. Je vais lui donner une brebis boiteuse : elle gêne la marche de mon troupeau ; mais, pour lui, ce ne peut être un inconvénient : il pourra en tirer bon parti.

Il mit la brebis sur ses épaules, la porta auprès du bouvier, la déposa devant lui, et, la lui montrant d'un geste, lui dit :

— Tu as été bien gentil de garder fidèlement mon troupeau. Je te suis très reconnaissant de la peine que tu as prise. Pour te récompenser, je te donne cette brebis.

— Comment ? répondit le bouvier, tu m'accuses d'avoir cassé la patte de cette brebis ? Je te jure que, depuis ton départ, je n'ai pas bougé de la place où tu me vois. Je ne me suis même pas approché de ton troupeau.

Il haussait les épaules et regardait son interlocuteur avec des yeux furieux.

Le berger lui dit :

— C'est vrai : cette brebis est boiteuse. Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? La bête est jeune et grasse. Quand tu l'auras tuée, tu pourras t'en régaler, avec ta famille et avec tes amis.

— Tu t'obstines à m'accuser ? reprit le bouvier, dont la colère

montait de plus en plus. Faut-il te répéter que je ne me suis pas approché de tes moutons ? Comment aurais-je pu estropier cette brebis ?... Va-t-en avec elle ! Ou je ne pourrai pas m'empêcher de te frapper !

Le berger ne s'en allant pas, le bouvier leva la main sur lui. L'autre serra les poings, prêt à se défendre. Tous deux allaient se colleter...

* * *

Heureusement, sur la route proche, un cavalier vint à passer.

Dans l'Inde, deux hommes qui ont un différend le font volontiers arbitrer par un tiers, même inconnu d'eux, qu'ils supposent désintéressé et capable de rendre un jugement équitable.

Le berger et le bouvier coururent ensemble jusqu'au cavalier. Ensemble ils saisirent la bride du cheval. Ensemble ils crièrent :

— Arrêtez-vous, je vous en prie. Écoutez-nous, et dites-nous qui a tort et qui a raison.

Mais ensuite les propos des deux hommes divergèrent. L'un disait :

— À cet homme, qui m'a rendu service, je veux faire présent d'une brebis, et il a l'air de vouloir me frapper.

L'autre disait :

— Ce stupide berger m'accuse d'avoir cassé la jambe à une de ses brebis ; or, je peux jurer que je n'ai pas approché de son troupeau.

Le cavalier étendit la main pour les faire taire et dit :

— Oui ! oui ! je l'avoue ! ce cheval n'est pas à moi ! Mais je ne l'ai pas volé. Je l'ai trouvé abandonné, sur la route. Comme j'étais pressé, je suis monté dessus, pour gagner du temps. C'est là ma seule faute !... Est-ce à vous qu'appartient ce cheval ? S'il en est ainsi, je vais vous le rendre. Mais ne me retardez pas davantage ; laissez-moi vite continuer mon chemin, à pied s'il le faut.

En vérité, le cavalier était aussi sourd que ses deux interlocuteurs. Descendu de sa monture, il gesticulait afin d'être mieux compris, et souhaitait leur échapper.

Mais chacun d'eux s'imaginait que le cavalier donnait raison à son adversaire. Furieux d'une telle injustice, il lui montrait le poing, puis le saisissait par une manche de son costume, et le secouait pour le ramener à une plus saine compréhension de son devoir.

Tous les trois hurlaient ensemble : c'était un horrible vacarme !

* * *

Heureusement, un brahmane à la longue barbe blanche apparut sur la route. Quelle chance que la venue d'un si saint personnage !

Les trois individus coururent au-devant de lui ; ils le saluèrent, s'excusèrent de l'arrêter, et parlèrent tous ensemble : il était question, en leurs propos confus, de troupeau, de brebis, de cheval volé ou perdu.

— Je vous entends, dit le brahmane ; je vous entends.

Mais, dès cette première phrase, le saint homme eût pu être convaincu de mensonge : car, lui aussi, il était sourd... Il continua :

— Je comprends bien tout ce qui se passe. C'est ma femme qui vous a envoyés sur la route pour m'arrêter et pour me décider à regagner ma maison. Mais vous n'y réussirez point. Ma femme ! vous ne la connaissez pas, puisque vous prenez son parti ! C'est une véritable mégère. Il n'est pas de diable aussi pervers qu'elle. À ses méchancetés, je ne puis répondre que par d'autres méchancetés. Si bien que, « depuis notre mariage, j'ai commis, par sa faute, un très grand nombre de péchés. C'est pour expier ces péchés et en obtenir la rémission que je me rends à Bénarès. Je me baignerai dans les eaux sacrées du Gange, et, une fois purifié, je passerai le reste de mon existence à errer d'un temple à l'autre, vivant d'aumônes... Ainsi mon parti est pris. Il est inutile que vous continuiez à me parler de ma femme... Je ne veux plus entendre un mot de ce que vous me direz encore...

Pendant le discours du brahmane, le cavalier se dit que sans doute le vieux sage l'avait convaincu de vol. Ne se sentant pas la conscience aussi tranquille qu'il avait affecté de l'avoir, il abandonna le cheval sur la route, où il était censé l'avoir trouvé, et il partit, d'un pas rapide, vers son urgent rendez-vous.

Le berger n'eut pas le sentiment que l'arbitre lui avait donné raison. Il pensa qu'en tout cas, il avait laissé depuis longtemps son troupeau sans surveillance. Il partit le retrouver, maudissant la partialité des individus qu'il avait eu le tort de prendre pour juges :

— Peut-être, se dit-il, n'y a-t-il plus de justice sur la terre ?... Ou bien la journée a-t-elle été mauvaise, parce que j'ai, ce matin, rencontré ce serpent ?...

Le bouvier retourna au tas d'herbe qu'il avait préparé afin de nourrir sa vache. La brebis boiteuse était encore là.

— Ma foi, se dit-il, je vais l'emporter pour punir ce maudit berger de l'absurde querelle qu'il a suscitée.

Quant au brahmane, il continua sa route jusqu'au village voisin, où il avait d'excellents amis. Il fut admirablement reçu par eux. Il se soulagea en leur disant longuement tout le mal qu'il pensait de sa femme. Il se vit offrir un bon repas, et passa la nuit chez eux, dormant d'un sommeil sans troubles.

Le lendemain matin, apaisé par ces confidences, par l'excellente nourriture et par la bonne nuit, il cessa d'éprouver la colère, qui l'avait, la veille, animé contre sa femme ; et il rentra en sa maison, au lieu de partir pour Bénarès.

Tout est bien qui finit bien.

L'homme au gros bâton



CAPITALE d'une province méridionale de l'Inde, la ville de Mahdapoura était la résidence du roi Indraraya.

Ce souverain était équitable et bienveillant. Il souhaitait le bonheur de tous. Il était persuadé que ses sujets jouissaient d'un régime parfaitement juste, et qu'ils appréciaient la joie de vivre sous un prince animé des plus généreuses intentions.

La réalité était bien différente de ce qu'imaginait Indraraya.

Le bon souverain était entouré de ministres d'une extraordinaire avidité et d'une monstrueuse perversité. Ces hommes étaient, au plein sens de ce mot, des bandits. Ils étaient à la tête de bandes, qui persécutaient, exploitaient, pressuraient le peuple afin de s'enrichir à ses dépens. Au bas de cette singulière hiérarchie se trouvaient des fonctionnaires de tout ordre, qui servaient d'instruments entre les mains de leurs chefs. En haut étaient des courtisans et des dames de la cour, ayant leur part dans les rapines des dirigeants. Ils avaient pour rôle de convaincre le roi que son peuple se sentait merveilleusement heureux ; ils veillaient à ce qu'aucune voix discordante ne pût être entendue par le souverain.

Il arriva qu'un matin de printemps, un jardinier, habitant dans la banlieue de Mahdapoura, partit vendre quelques légumes au marché de la capitale. Il portait sur la tête une corbeille contenant sept concombres. Il se réjouissait à la pensée d'en obtenir un bon prix. Il

appréciait la beauté de la journée commençante, la douceur de l'air, l'éclat du soleil levé depuis peu.

À la porte de la ville, il fut arrêté par un employé de l'octroi :

— Tu sais, dit cet homme, que tous les produits pénétrant dans la capitale doivent payer un droit. Donne-moi l'un de tes sept concombres.

— En voici un, répondit le jardinier. Je sais bien que tel est l'usage.

À côté du bureau occupé par l'octroi se trouvait un poste de garde. Une sentinelle faisait les cents pas, sous les yeux d'un sous-officier. Celui-ci arrêta le jardinier :

— Tu n'ignores pas que tu dois payer un droit au service de garde. Donne-moi l'un de tes concombres.

Le jardinier ignorait cette obligation. Il l'exécuta cependant.

Il avait à parcourir une longue avenue pour atteindre le marché. Il y fut arrêté cinq fois de suite.

D'abord, ce fut par un militaire, porteur d'une impressionnante épée :

— Donne-moi l'un de tes concombres, dit-il d'un ton rude. C'est pour l'armée...

— Mais je viens déjà d'en donner un au poste de garde !

— Cette fois-ci, ce n'est pas pour le poste de garde ; c'est pour le ministre de la Guerre lui-même... Tu tiens bien à ce que le ministre organise la défense nationale, et qu'il te protège, toi et ton jardin, contre l'ennemi ? De quoi vivrait-il, ce pauvre ministre, sans les contributions versées par les citoyens ?

Le jardinier donna un troisième concombre.

Il avait à peine fait quelques pas qu'un policier en uniforme, de son bras tendu, lui barra le chemin :

— Donne-moi l'un des fruits, dit-il. C'est pour le ministre de l'intérieur. Tu es assez intelligent, j'espère, pour comprendre les services que te rend ce ministre. C'est lui qui maintient l'ordre dans tout le pays. Sans lui, ton jardin serait pillé par des maraudeurs. Un concombre, c'est, pour une telle tâche, une bien modeste rétribution.

Le jardinier s'inclina.

Puis, à des fonctionnaires vêtus de magnifiques uniformes, il dut céder son cinquième concombre pour le ministre de la Justice, sous prétexte que celui-ci le protégeait contre les exigences de malhonnêtes gens, et son sixième concombre pour le premier ministre, qui coordonnait l'action de services publics utiles à tous.

Le jardinier n'avait plus que quelques pas à faire pour atteindre le marché. Mais un individu tout chamarré d'or et d'argent lui fit signe de s'approcher :

— Tu es un sujet loyal, dévoué, j'en suis sûr, à notre excellent roi. C'est sur sa table qu'aura l'honneur de paraître le magnifique

concombre dont s'orne ta corbeille.

— Mais, sur les sept fruits apportés par moi, c'est le dernier qui me reste à vendre ; le seul qui puisse me rapporter un peu d'argent avant que je ne rentre chez moi...

— Comment ? Tu refuserais au roi le produit d'une plante poussant sur le sol du royaume... Te rends-tu compte de ton ingratitude ?... Désires-tu faire connaissance avec la prison, où l'on enferme les révoltés ?

Il fallut lui donner le dernier concombre.

La corbeille vide, et le cœur gros, le jardinier retourna chez lui. Passant devant l'employé de l'octroi, il ne put s'empêcher de lui conter sa mésaventure.

— Tu es stupide, lui dit l'humble fonctionnaire. À moi, oui, tu devais donner l'un de tes concombres. Dans toutes les cités du monde il y a un octroi ; il y a toujours eu un octroi. Mais aux autres, tu n'avais rien du tout à verser. Tu t'es fait voler, tout simplement.

— Vraiment ? répondit naïvement le jardinier. Mais alors, je peux protester auprès des ministres dont on a invoqué sans raison l'autorité ? Je peux me faire rendre la valeur de mes concombres ?

— Tu peux toujours essayer, dit l'employé, sur un ton quelque peu sceptique.

— J'irai protester, dès demain.

Le lendemain matin, le jardinier commença ses démarches. Puisque, deux fois, les militaires s'étaient, sans raison, fait remettre des concombres, c'est auprès du ministre de la Guerre qu'il se rendit d'abord.

Le militaire de service à la porte ne parut pas fort désireux de faciliter la tâche à ce protestataire. Il lui dit :

— Je vais, dans ton intérêt, te donner un bon conseil. Attends que le ministre s'aperçoive lui-même de ta présence, et t'adresse le premier la parole. Sinon, si tu as l'audace d'élever la voix devant lui, il te fera arrêter, pour te punir de ton impertinence, bâtonner, torturer peut-être.

— Je vous remercie de ce bon conseil, répondit le jardinier.

Il se tint devant le corps de garde, vit plusieurs fois entrer et sortir le ministre, qui ne fit aucune attention à lui.

Il attendit ainsi un jour... deux jours... trois jours. Le soir du troisième jour, le ministre finit par le remarquer. Il lui dit d'un ton furieux :

— Il me semble que je t'ai déjà vu ici, depuis quelque temps. Que fais-tu là ?

Le jardinier fit savoir ce qu'il attendait depuis trois jours. Et il conta sa mésaventure.

— Le fait n'a rien à voir, répondit le ministre, avec la préparation de la guerre, qui accapare tous mes instants. Ces prétendus vols se sont passés sur la voie publique. Cela regarde le ministre de l'intérieur. Va le trouver.

Le jardinier se rendit au ministère de l'intérieur dès le lendemain. La même scène se reproduisit. Le ministre de l'intérieur l'interrogea le soir du troisième jour ; après avoir entendu sa requête, il lui dit :

— Cela ne me regarde pas. Tu te plains d'une iniquité ? Adresse-toi au ministre de la Justice !

Le jardinier alla au ministère de la Justice. Mais il modifia sa tactique. Au lieu d'attendre devant la porte, il suivit le ministre dans tous ses déplacements. Aussi eut-il l'avantage d'être remarqué dès la première après-midi. Cependant, il ne réussit pas mieux que lors des jours précédents. Il s'entendit répondre :

— Puisque ce sont des fonctionnaires dépendant de ministères différents qui, selon toi, t'ont fait du tort, tu dois t'adresser à celui qui coordonne et domine tous les services publics : va te plaindre au premier ministre.

Le lendemain, le premier ministre constata la présence du jardinier plus vite que ne l'avaient fait ses divers collaborateurs. C'était un homme jeune, à l'expression joviale, mettant toute son affectation à paraître la simplicité même. Au jardinier, qui le suivait depuis une heure, il demanda la raison de cette obstination. Puis, après l'avoir entendu, et sans pouvoir s'empêcher de regarder malicieusement quelques amis de sa suite, il répondit :

— L'affaire est trop grave pour pouvoir être soumise seulement à la décision d'un simple premier ministre. C'est le roi lui-même qui doit résoudre un problème de cette importance. Adresse-toi à lui. Tu sais où est le palais royal, n'est-ce pas ?

Le jardinier, depuis sa toute petite enfance, connaissait ce palais, et les grands jardins qui l'entouraient. Il s'y rendit. Mais, à la porte même, il fut arrêté par des gardes, qui lui demandèrent s'il avait en main une convocation ou un laissez-passer. N'en ayant point, il dut rester en deçà des grilles.

Il était là depuis deux heures quand, justement, sortit le roi.

Le monarque était assis sur un char tout doré, entouré de ministres et de courtisans. Des cavaliers précédaient la voiture, écartant la foule. D'autres l'isolaient, des deux côtés, et par derrière. Impossible de rompre ce cercle mobile.

Le jardinier comprit que jamais il ne réussirait à obtenir un regard

du monarque. Cette fois, il ne s'obstina point. Il se décida à vite rentrer chez lui, pour s'occuper de ses légumes et de ses fruits, qu'il avait trop négligés, depuis une huitaine de jours.

Il s'arrêta, cependant, à l'octroi, pour conter à l'employé la suite de ses mésaventures. Son confident écouta ce récit avec une aimable sympathie :

— Tu as bien fait, dit-il, de ne pas perdre ton temps en cherchant à te plaindre au roi lui-même. Le souverain ne peut écouter tous ceux qui désireraient faire appel à lui. Il faudrait un gros scandale pour attirer son attention, un gros, un énorme scandale.

Un énorme scandale... Ces mots résonnaient dans la tête du malheureux jardinier... Un énorme scandale... Toute une journée, le pauvre diable y réfléchit, incapable de reprendre son travail accoutumé.

Un énorme scandale... Après tout, pourquoi n'essaierait-il point d'en provoquer un, afin de s'imposer à l'attention du roi ?

Un énorme scandale... Pour en susciter un, il suffirait d'aller un peu plus loin sur la route que déjà suivaient les ministres du souverain. Il suffirait d'opprimer un peu plus, d'exploiter un peu plus la masse du peuple... Que de fois le jardinier avait entendu se plaindre ses voisins, ses camarades, ou même de simples passants ! Plusieurs allaient jusqu'à conseiller la révolte : mieux vaudrait se soulever que de continuer à se laisser priver de tous les biens de ce monde par une poignée de canailles. Vivre en travaillant ou mourir en combattant !... Mais les discoureurs se bornaient à discourir. Il faudrait les décider à l'action.

Le jardinier résolut de devenir l'un des individus exploitant le peuple, et de pousser à l'extrême cette exploitation.

Il possédait un gros bâton. Par un bijoutier de ses amis, il y fit mettre un pommeau d'argent sur lequel était gravé le sceau du roi. Muni de cet insigne, il s'installa sur la principale avenue de la ville. Et il annonça qu'au nom de l'État, il prélèverait un impôt sur tous les transports de menus objets. (Les transports d'objets importants étaient déjà soumis à des droits.) Tout individu transportant un concombre, un poulet, une botte de paille, une casserole, un jouet, devrait verser une certaine somme.

Les gens grognèrent, mais s'inclinèrent, et payèrent.

Très vite, celui qu'on appelait *l'homme au gros bâton* devint célèbre. Il fut tout de suite particulièrement détesté des masses.

Quant aux ministres, ils admirèrent l'ingéniosité de ce nouvel exploitateur. Ils l'invitèrent à se mettre à leur service. Eux, ils le protégeraient auprès de toutes les autorités, si celles-ci s'avisait de lui chercher noise. Lui, il partagerait avec la bande, selon une proportion fixe, les bénéfices obtenus par ses impôts.

L'ex-jardinier accepta. Malgré l'obligation du partage, il fit vite une grosse fortune. Il se procura une maison luxueuse, qu'il fit garnir de meubles magnifiques ; et il y mena l'existence d'un gros riche.

Cependant, le but visé n'était pas atteint. Le scandale n'éclatait pas.

L'homme au gros bâton doubla, tripla, quadrupla les droits sur les transports de menus objets.

Les gens grognèrent, mais s'inclinèrent, et payèrent.

Il fallait trouver autre chose.

L'homme au gros bâton soumit à un nouvel impôt le fait d'aller chercher de l'eau à une fontaine publique et le fait d'allumer du feu, dans un four, dans un foyer, même en une lampe.

Les gens grognèrent, mais s'inclinèrent, et payèrent.

L'homme au gros bâton annonça qu'il prélèverait un impôt de plus sur toute personne qui passerait dans la rue autrement que les yeux baissés et les bras croisés sur la poitrine.

L'impôt parut plus injuste et plus stupide que toutes les contributions antérieures.

Cependant les gens grognèrent, s'inclinèrent, payèrent.

Qu'imaginer pour faire éclater le scandale ?

Les Hindous attachent une extrême importance aux funérailles. Ils croient que chaque mort ressuscitera pour revivre un très grand nombre d'existences, et que des obsèques correctes améliorent les prochaines réincarnations.

L'homme au gros bâton eut l'intuition qu'il heurterait profondément la conscience publique en imposant les funérailles. Il décida que les parents d'un mort, avant de procéder aux obsèques, devraient verser la grosse somme de cinq écus d'or.

Les gens s'inclinèrent, payèrent, mais avec une indignation, une rage qu'ils n'avaient pas encore éprouvées. Cette fois, on était tout près de la franche révolte, de l'énorme scandale.

À une réunion de la cour, une grande dame, qui venait de recevoir des ministres une très grosse somme, dit au roi Indraraya :

— Comme Votre Majesté doit être heureuse à la pensée du bonheur de ses sujets ! Quelle satisfaction ce doit être, de savoir qu'en des

milliers de foyers, des hommes, des femmes, des enfants, bénissent votre nom, et demandent aux Dieux, pour vous, une longue existence !

— Oui, répondit le roi. Je suis vraiment heureux de savoir mes sujets heureux. Je regrette, seulement, de ne pouvoir, de mes yeux, contempler leur bonheur !

Le roi réfléchit quelques instants ; puis il reprit la parole :

— Quand je sors en plein jour, je suis toujours entouré de gardes et de cavaliers. Je suis obligé de ne me montrer qu'en grande pompe. Même s'il m'arrivait de sortir seul, je serais sans doute immédiatement reconnu. Et ma présence empêcherait la vie de se dérouler selon son rythme habituel, les sentiments de s'exprimer avec une entière sincérité... J'ai envie de sortir une nuit, cette nuit même, en donnant l'ordre à mes gardes de ne me suivre qu'à distance... Même dans la nuit, j'espère constater le bonheur de mon peuple, s'exprimant en fêtes et autres manifestations joyeuses ; j'espère pouvoir entendre, sortant des maisons, ou provenant de causeurs attardés, des expressions de reconnaissance à l'égard du souverain.

Les ministres n'éprouvèrent aucun enthousiasme pour le projet du roi ; mais ils durent s'incliner devant la volonté formelle du monarque, décidé à satisfaire, coûte que coûte, sa fantaisie.



La nuit est tout étoilée, mais sans lune. Dans une demi-obscurité silencieuse, Mahdapoura est endormie. Suivi à quelque distance par des policiers, Indraraya s'avance.

Le début de la promenade est sans incident. Mais, quand le roi arrive au quartier le moins riche de la capitale, il entend, d'une chaumière, sortir des cris déchirants.

Il s'approche. De la rue, il aperçoit un intérieur misérable, où une pauvre veuve, entourée de quelques voisins et voisines, veille un mort.

Tout près de la porte, et sans être vu, il entend se lamenter la malheureuse :

— J'adorais ce fils ; et il vient de mourir. Il était mon unique soutien ; me voilà seule. Qu'ai-je fait aux Dieux pour être punie ainsi ? Suis-je punie pour quelque crime commis en une existence antérieure ?

Les Hindous expliquent leurs plus grands malheurs par les fautes dont ils se sont rendus coupables en l'une des vies qui ont précédé la vie présente.

Après quelques instants de méditation, la mère du mort reprend la parole :

— Si, au moins, mon pauvre fils, je pouvais te rendre les derniers devoirs ! Si je pouvais t'offrir des obsèques convenables ! Certes, je déchirerais bien la toile qui me sert de vêtement pour, avec la moitié de l'étoffe, te faire un linceul. Je démolirais la charpente de cette chaumière, je briserais cette table et ce coffre pour fournir le bois du bûcher. Les deux seuls écus qui me restent, je les donnerais aux hommes qui transporteraient ton corps. Mais je n'ai pas les cinq écus d'or que *l'homme au gros bâton* réclame pour autoriser les funérailles. Je ne puis les emprunter à personne : qui prêterait à une veuve sans aucune ressource ? Je sais bien moi-même que je ne pourrais jamais les rendre... Je vais, mon pauvre fils, être obligée de laisser pourrir ton cadavre en cette chaumière.

À cette évocation, elle se met à sangloter. Puis elle reprend son monologue :

— Un impôt sur les funérailles ! Qui pourrait imaginer une telle injustice ? Y a-t-il jamais eu des ministres coupables de pareilles iniquités, un roi aussi méchant, aussi cruel ?

Indraraya tressaille. Il fait un effort pour mieux apercevoir ce qui se passe dans la chaumière, espérant que les voisins de la veuve feront un geste de protestation, qu'ils excuseront peut-être des propos insensés suggérés par la douleur, mais refuseront de s'y associer. Il les voit, au contraire, approuver d'un geste cette condamnation des ministres et du souverain.

La veuve reprend :

— J'ai demandé à l'instituteur, qui connaît le passé de notre pays. Il m'a dit que jamais n'avait pesé sur notre peuple un tel régime d'oppression et de corruption. Jamais encore on n'avait empêché une pauvre veuve de rendre les derniers honneurs à son fils chéri... Comme je maudis ces misérables ! cet *homme au gros bâton*, ces ministres dont il est l'instrument ! Comme je le maudis, ce méchant roi !

Indraraya ne peut en entendre davantage. Il renonce à continuer sa promenade. Il ne comprend rien, d'ailleurs, à la plainte qu'il vient d'entendre. Qu'est-ce que cet impôt sur les funérailles ? qu'est-ce que cet *homme au gros bâton* ?... D'un geste, il appelle ses gardes du corps. Il ordonne à deux d'entre eux de venir, le lendemain matin, en cette chaumière, d'y chercher la veuve et de la conduire auprès de lui. Il rentre en son palais, bouleversé d'étonnement, écrasé de tristesse.

Quand la pauvre veuve voit les policiers pénétrer dans sa

chaumière, et quand elle apprend d'eux qu'elle doit être conduite auprès du roi, elle éclate en sanglots :

— Mon malheur n'était-il pas suffisant ? Faut-il qu'un autre s'y joigne ?... Le moment est bien choisi pour ajouter à mon deuil je ne sais quel châtiment !... Ce doit être un coup de l'*homme au gros bâton* ! Il pense que je ne suis pas assez accablée !

Pendant tout le trajet, elle arrose le chemin de ses larmes et fait retentir l'air de ses lamentations.

On la laisse seule dans la pièce où doit avoir lieu l'entrevue. Elle tremble et ne cesse de pleurer.

Le roi paraît. La malheureuse se jette à ses pieds.

Indraraya la relève, lui parle sur un ton qui, immédiatement, la rassérène :

— N'ayez pas peur. Séchez vos larmes... Il ne vous sera fait aucun mal... Un roi, c'est un père pour tous ses sujets. Sa principale préoccupation, c'est de venir en aide à tous ses enfants... J'ai appris votre grand malheur. Je veux, dans la mesure du possible, atténuer votre souffrance. Il faut que vous fassiez à votre fils de belles funérailles. Voici une somme qui vous permettra d'accomplir ce triste devoir. Je suis sûr que vous en éprouverez quelque consolation.

Quelle délicieuse surprise, pour la pauvre veuve qui avait redouté le pire, d'être ainsi traitée ! Elle essuie ses larmes. Elle ose lever les yeux sur son interlocuteur. Elle voit un beau visage tout pénétré de bienveillance.

Le roi reprend la parole :

— Je vois que, maintenant, vous n'avez plus peur de moi. À l'avenir, je m'occuperai de vous ; n'ayez plus aucune inquiétude. Ayez confiance en moi... La seule chose que je vous demande, c'est de me parler à cœur ouvert... Un roi peut avoir certaines informations sur ce qui se passe dans sa capitale. Je sais que, hier soir, vous vous plaigniez de certains abus, de certains hommes. Qu'est-ce que cet impôt de cinq écus d'or sur les funérailles, dont je n'ai jamais entendu parler ? Qu'est-ce que cet *homme au gros bâton* ?

Encouragée par les paroles et par toute l'attitude du roi, la veuve répond sans réticence. Le souverain l'écoute avec une extrême attention, et une évidente surprise.

Quand elle a fini, Indraraya lui demande :

— Le peuple a-t-il encore d'autres sujets de plaintes ?

Elle énumère toutes les injustices, toutes les spoliations dont elle sait que les pauvres gens sont victimes.

— Je vous remercie, dit le roi, en prenant congé d'elle. Je vous promets que tous ces abus prendront fin, bientôt.

L'énorme déception de la nuit, le bouleversant entretien de la matinée stimulent l'énergie d'Indraraya. Celle-ci se manifeste par d'importantes décisions.

Il fait répandre, dans tous les milieux du palais et dans tous les services publics, une ordonnance annonçant que le souverain va prendre en main, personnellement, la direction du pays ; qu'il va donner, pour en réformer le régime, des ordres précis ; que toute personne manifestant, dans l'exécution de ces ordres, la moindre négligence, perdra immédiatement sa situation, aussi bien à la cour que dans n'importe quelle fonction publique ; que toute désobéissance, toute rébellion seront punies de châtiments pouvant aller jusqu'à la détention perpétuelle et jusqu'à la mort.

Sans savoir d'où vient le coup à eux porté, tous les exploiters du peuple se sentent visés. La terreur se répand parmi eux. Tous les agents de l'autorité comprennent qu'ils doivent être, désormais, de dociles instruments entre les mains du roi.

Le souverain envoie à chacun de ses ministres l'ordre de se considérer provisoirement comme prisonnier en sa demeure. Obligation peu gênante : ces demeures sont de véritables palais, grâce aux rapines de leurs possesseurs. Quand même, ces misérables ne comprennent rien à ce qui leur arrive, et sont tourmentés d'inquiétude.

Le roi charge son propre, secrétaire, accompagné de nombreux policiers, d'aller chercher *l'homme au gros bâton*.

Celui-ci se réjouit en son cœur d'avoir enfin réussi à diriger sur la modeste personnalité d'un ancien jardinier l'attention du souverain. Il demande à s'entretenir seul à seul avec le secrétaire du roi.

Il lui explique qu'il serait profondément honoré d'être reçu par le monarque ; qu'une telle entrevue est le but même de sa vie ; qu'il a d'importantes révélations à faire. Mais il redoute, au palais royal, d'être dérangé au cours de cette audience ; de ne pouvoir s'exprimer en toute franchise. Le souverain ne pourrait-il pas lui faire le grand honneur de venir, ici même, s'entretenir avec son humble sujet ? La demeure est assez luxueuse pour pouvoir accueillir un monarque... Et la conversation pourrait se dérouler dans une entière intimité...

Séduit par cette proposition, Indraraya se rend chez *l'homme au gros bâton*.

Celui-ci lui conte, en détail, tous les événements de sa vie : l'aventure des sept concombres, l'impossibilité de se faire rendre justice, la nécessité de provoquer un gros scandale attirant l'attention royale.

Il conseille au souverain d'ouvrir une immédiate enquête sur la situation du pays ; d'accueillir lui-même tous ceux qui auraient à formuler des plaintes ; de punir alors les coupables et surtout de réparer les torts causés à des innocents.

Indraraya suit ce conseil.

Les premiers qui vont se plaindre au roi, ce sont les voisins de la veuve, convaincus par elle de la bienveillance avec laquelle ils seront accueillis. Les amis de ces voisins, et les voisins de ces amis, viennent à leur tour exprimer leurs doléances. Le bruit se répand que l'on peut dire la vérité au roi sans encourir ni châtement ni blâme. Alors c'est une véritable foule qui envahit le palais royal.

Quand l'enquête est terminée, et qu'a été vérifiée l'exactitude des plaintes, Indraraya tire de ces constatations toutes les conséquences.

Il condamne à la prison et à la confiscation de tous leurs biens les ministres, les courtisans, les hauts fonctionnaires prévaricateurs.

Il supprime les impôts injustes.

Il se demande qui mettre, comme premier ministre, à la tête du pays.

Pourquoi pas *l'homme au gros bâton* ? N'a-t-il pas fait preuve d'intelligence et d'énergie, d'ingéniosité et de persévérance, surtout d'une foi émouvante en la bonne volonté du roi et en le triomphe final de la justice ?

L'homme au gros bâton accepte la situation proposée. Décidé à reprendre la vie du modeste travailleur qu'il était jadis, il renonce volontairement à ses richesses mal acquises. Ne pouvant les restituer directement aux individus ses victimes, il consacre toutes ses ressources à faire édifier des temples, des écoles, des hôpitaux, des fontaines, des bains publics, des hôtels et restaurants populaires.

Le peuple a été merveilleusement heureux, tant qu'a régné sur lui l'excellent Indraraya, secondé par son fidèle premier ministre, *l'homme au gros bâton*.



LÉGENDES DE L'INDE BRAHMANIQUE

L'un des plus anciens Dieu de l'Inde : Agni, le Dieu du feu



L'UN des plus anciens Dieux de l'Inde, c'est Agni, le Dieu du feu(2).

Comment se le représente-t-on ? Comme un homme très grand, et tout rouge. Il a trois jambes et sept bras. Ses yeux et ses cheveux sont noirs. Dans sa bouche, à la langue agile, brillent des dents d'or. De cette bouche jaillissent des flammes. Du corps sortent sept rayons de lumière.

Certains objets lui sont consacrés : le bois, qui alimente le feu ; la hache, qui permet de couper le bois ; le soufflet, avec lequel on peut attiser la flamme ; le flambeau, dont la lumière nous éclaire ; la cuillère, avec laquelle, dans l'Inde ancienne, on verse sur le feu le beurre du sacrifice, pour plaire aux Dieux.

Quand Agni se déplace, c'est sur un bélier. Et il peut se parer d'une guirlande de fruits.

Quels services Agni rend aux hommes !

C'est lui qui a fait apparaître dans le ciel cette boule de feu, le soleil. Que serions-nous sans ce soleil, qui nous éclaire et nous réchauffe ?

C'est lui qui, dans le ciel nocturne, allume ces innombrables petites boules de feu, les étoiles. Sans elles, que nos nuits seraient tristes !

Parfois de lourds nuages apparaissent. Ils sont gonflés d'eau, gonflés d'une eau dont la terre a grand besoin. Mais cette eau y reste enfermée jusqu'à ce qu'Agni fasse jaillir un éclair qui déchire l'enveloppe du nuage. Alors la pluie bienfaisante tombe : elle rafraîchit l'atmosphère, et elle fait pousser les récoltes.

Mieux encore. Agni est présent dans chacune de nos demeures, sous la forme du feu, sur lequel cuisent nos aliments, et du foyer, auprès duquel nous nous réchauffons. Oui, aucune demeure humaine sans feu ni foyer ! Agni ne méprise personne ; à tous il prodigue ses bienfaits.

Les vieux Hindous invoquaient Agni pour obtenir une nourriture abondante, et, plus généralement, tous les biens de ce monde.

Ils lui étaient reconnaissants de permettre les sacrifices par lesquels, versant sur le feu le beurre ou les liquides sacrés, l'homme peut plaire aux Dieux.

Certains même lui demandaient de réchauffer les morts, afin que ceux-ci, devenus immortels, pussent entrer au Paradis des Justes.

Agni n'est pas seulement le bienfaiteur des hommes ; il est bon même pour les animaux.

Une anecdote nous le montre : on la trouve dans un vieux poème épique qui correspond pour l'Inde à ce qu'est l'Iliade pour la Grèce antique, le *Mahâbhârata* (les thèmes de plusieurs récits contenus en ce livre lui ont été ou lui seront empruntés).

Un jour, un incendie, œuvre d'Agni, dévorait une forêt. Il n'épargnait aucun arbre, aucun buisson, aucune feuille sèche. Il ne laissait sur son passage que cendre et désolation.

Un oiseau caractérisé par une curieuse touffe de plumes sur la tête, une huppe, était bouleversée d'inquiétude en voyant le fléau s'approcher de son nid. Elle exprimait à haute voix sa crainte. (Rappelons qu'à cette antique période les Dieux, les hommes et les animaux se comprenaient ; car ils employaient tous le même langage.)

La huppe disait :

— S'il ne s'agissait que de moi, je n'aurais pas peur. Il me suffirait de m'enfuir pour avoir la vie sauve. Mais mes quatre petits sont encore sans plumes, sans ailes ni queue, incapables de voler, incapables d'échapper au fléau. Que faire ? oui, que faire ?...

« Je pourrais évidemment en emporter un avec moi. Mais pourquoi lui, plutôt que ses frères ? Je trahirais ceux que j'abandonnerais ! »

La huppe crut trouver une solution. Elle dit à ses petits :

— Mes chéris, j'aperçois un trou de rat abandonné par son hôte.

Entrez-y ! Je vous recouvrirai de poussière et reviendrai vous chercher quand le fléau aura passé.

— Mais, Maman, dit l'un des oisillons, le gros rat nous mangera.

— Non, mon tout-petit ! J'ai vu moi-même le rat qui habitait ce trou, enlevé par un faucon.

— Mais il peut s'y trouver d'autres rats, dit un second enfant. Dans ce trou, nous serons certainement mangés... Notre mort sera ignominieuse. Mieux vaudrait être victime de l'incendie...

— Eh bien ! dit la huppe, il ne me reste qu'à m'étendre sur vous et vous couvrir de mon corps. Moi brûlée, peut-être survivrez-vous...

— Non, non, chère Maman ! dit un troisième oisillon, approuvé par ses frères. Si tu pérís ici, nous périrons avec toi, et toutes les générations d'oiseaux qui pourraient descendre de toi et de nous seront anéanties. Au contraire, si tu échappes au fléau, tu pourras, ailleurs, avoir d'autres enfants. Tu es encore toute jeune et charmante. Sauve-toi ! nous t'en supplions !

— Dois-je vraiment me mettre à l'abri, moi seule ? demanda la huppe, ébranlée par cet argument.

— Oui, oui ! crièrent les enfants. Adieu, Maman chérie !

La huppe s'envola.

Alors les oiselets firent une prière au Dieu du Feu :

— Agni, tout-puissant Agni, tu vois que nous venons de perdre notre mère ; que nous sommes de pauvres orphelins. Toi seul peux nous sauver. Mais tu peux nous sauver, si tu le veux. À toi rien n'est impossible.

Une voix se fit entendre, celle d'Agni, qui avait assisté à toute la scène :

— N'ayez pas peur, petits oiselets ! Aucun danger ne vous menace plus.

L'incendie de forêt s'arrêta brusquement, avant d'atteindre le nid.

La huppe, constatant la fin du sinistre, revint en hâte. Comme elle fut heureuse de retrouver ses petits vivants, de les entendre joyeusement gazouiller !

Tous les cinq, ils bénirent Agni.



Les trois grands Dieux de l'Inde



CRÉATION ; conservation ; destruction : tels sont aux yeux des Hindous, les trois aspects fondamentaux de l'existence.

Pour que n'importe quel objet, par exemple ce livre, existe, il faut qu'il ait été fabriqué, qu'il ait été conservé, qu'il n'ait pas été détruit.

Pour que n'importe quel vivant, par exemple ce petit chat, existe, il faut qu'il soit né, qu'il se soit maintenu en vie, qu'il ait échappé à la mort.

Ces deux exemples suffisent à établir que création, conservation et destruction sont bien les trois aspects fondamentaux de l'existence.

Cherchant à comprendre l'existence, les Hindous l'ont expliquée par trois grands Dieux : un Dieu de la création, Brahma ; un Dieu de la conservation : Vichnou ; un Dieu de la destruction, Shiva.

Brahma



COMMENT les Hindous se représentent-ils le Dieu de la création, Brahma ?

Brahma a quatre visages, tous identiques, tous surmontés d'une haute tiare. Il a quatre mains, dont l'une porte le livre sacré, la Bible de l'Inde, les *Vedas* ; une autre, la cuillère qui sert à sacrifier aux Dieux, une autre, le vase à aumônes. La quatrième porte tantôt un objet, tantôt un autre.

Il est vêtu d'une étoffe blanche. Il est assis sur un lotus (cette belle fleur épanouie, qui ressemble à nos nénuphars, est particulièrement aimée dans l'Inde). Ou bien il chevauche un paon ou un cygne.

À ses côtés, son épouse, Sarasvati. C'est une femme d'une merveilleuse beauté. Parfois elle a deux bras, et joue du luth hindou, la vina. Généralement elle a quatre bras : dans l'une de ses mains droites elle tient une fleur, dans l'autre un livre fait de feuilles de palmier ; dans l'une de ses mains gauches, elle tient un tambourin, dans l'autre un chapelet. Elle est la Déesse de la musique, de la science, de la sagesse. Et c'est elle qui, un jour, inventa l'alphabet.



Brahma à quatre visages.

C'est peu après la création de Sarasvati qu'apparurent, sur le corps de Brahma quatre et même cinq têtes, au lieu d'une seule.

Brahma avait tiré de son propre corps la merveilleuse Déesse. Il contemplait son œuvre avec des yeux brillant d'admiration.

Sarasvati, intimidée, veut éviter ce regard. Elle tourne autour du Dieu. Mais, quand elle arrive à sa droite, une seconde tête apparaît ; puis une troisième, quand elle est derrière lui, et une quatrième, quand elle se trouve à sa gauche.

Elle s'envole au ciel. Alors surgit une cinquième tête... Celle-ci disparaîtra plus tard, grâce à l'intervention du Dieu Shiva. Selon une légende, le troisième œil de Shiva est si puissant que sa flamme anéantit cet inutile prolongement d'un corps divin. Selon une autre légende, Shiva, condamnant une idée née en cette tête supplémentaire, l'a fait sauter, d'un revers de sabre.

Brahma a tout créé. D'abord, les eaux : une mer d'eaux sombres, s'étendant à l'infini.

Puis il s'enferme dans un immense œuf d'or, étincelant comme le soleil.

L'œuf vogue sur les flots, pendant mille années. Alors il se divise en deux moitiés : en haut apparaissent le ciel, le soleil, les planètes ; en bas, la terre avec ses mers et ses montagnes, et avec l'homme.

Le premier homme est Manou. Il est notre ancêtre à tous. Il enseigne à ses descendants la distinction du bien et du mal, et donne à l'humanité ses premières lois.

On verra plus loin comment s'est comporté Manou, lors du déluge, et comment il a, en cette tragique circonstance, sauvé toute l'espèce humaine.



Vichnou



côté de Brahma, créateur de l'Univers, père des Dieux et des hommes, il faut placer Vichnou, le conservateur du monde, Dieu d'infinie bonté.

C'est un Dieu bleu foncé, aux quatre bras : l'une de ses mains tient une massue, l'autre une conque, c'est-à-dire une coquille d'où sortent des sons, l'autre un disque, l'autre un lotus. Il est vêtu de jaune, assis sur des lotus blancs, sous un ciel d'or, ou dans un palais de pierres précieuses.

À sa droite, son épouse, revêtue d'une robe blanche, la délicieuse Lakchmi, brillante, souriante et parfumée. Parfois on la représente entre deux éléphants, qui versent sur elle une eau sortant d'aiguières en or.

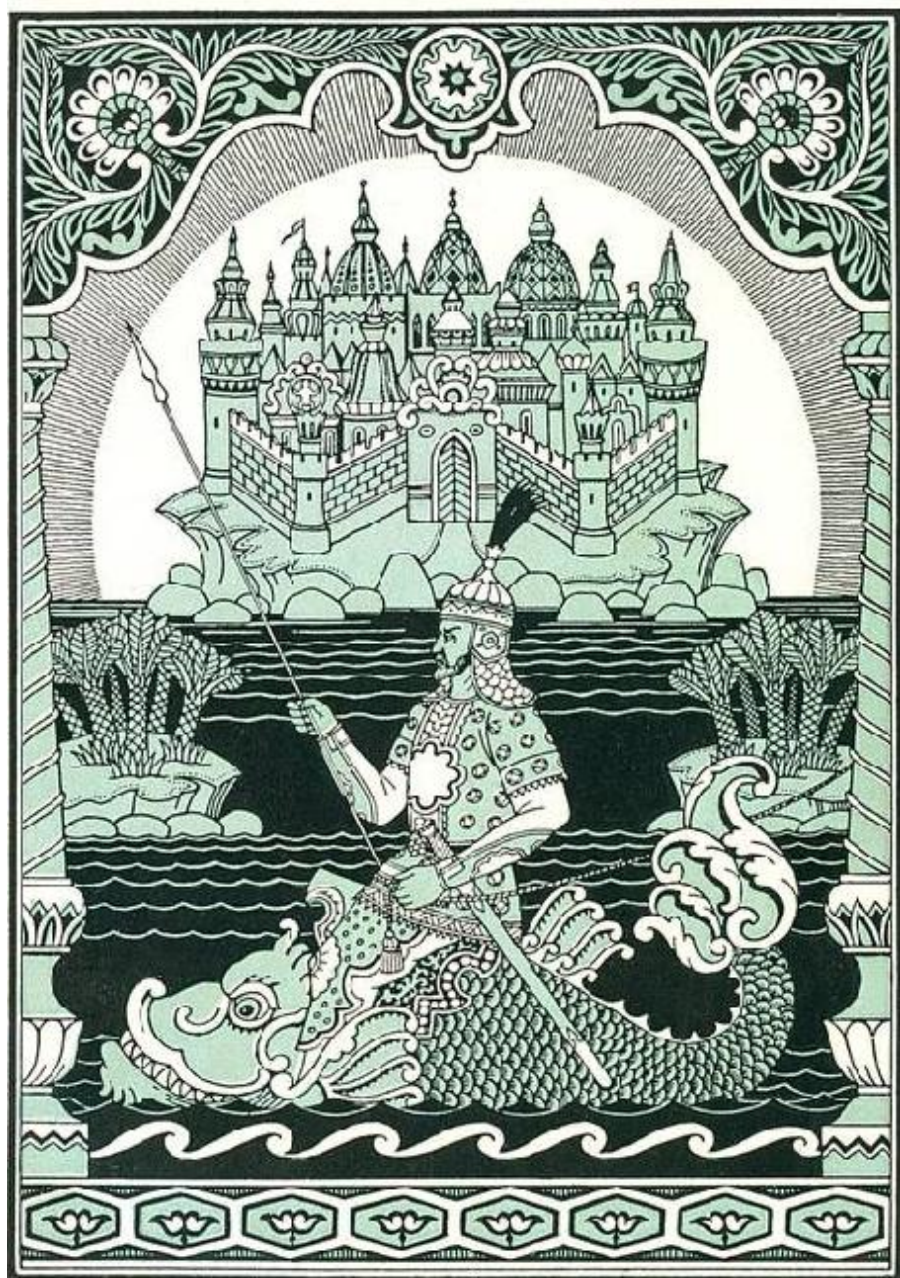
À gauche de Vichnou, un aigle, Garouda : c'est lui qui sert au Dieu de monture, quand il en a besoin.

Vichnou, à diverses reprises, s'est incarné pour sauver le monde. C'est ce que l'on nomme ses *avatars*. À chaque nouvel avatar apparaît un monde nouveau. Des milliards de siècles séparent ces apparitions. Au cours de ces longs intervalles, le Dieu sommeille sur les eaux dont est sorti l'univers, couché sur un immense serpent, qui lui fait un dais de ses sept têtes relevées en éventail.

Lors de ses avatars, Vichnou a été tour à tour un poisson, un sanglier, une tortue, un lion, un nain, enfin un homme merveilleux, Krichna, et un noble héros, Rama.

Vichnou a été, d'abord, un poisson. C'est en cette qualité qu'il a aidé Manou à sauver l'humanité du déluge.

Manou, ayant pris de l'eau dans le creux de sa main pour laver son visage, fut surpris d'y trouver un minuscule poisson, qui le supplia de lui laisser la vie. Il le plaça dans une jarre.



Il vit apparaître un gros poisson.

Le lendemain matin, le poisson avait tellement grandi et grossi qu'il occupait toute la jarre. L'homme le porta jusqu'à un lac.

Le jour suivant, le lac débordait : car le poisson emplissait toute sa nouvelle demeure. Manou le transporta jusqu'à la mer.

Alors l'animal le remercia, et il le récompensa en lui confiant un grand secret : l'annonce du futur déluge. Il l'engagea à monter dans un grand vaisseau, et à y placer avec lui un couple de chaque espèce animale, des semences de toutes les plantes.

Manou suivit ce conseil, fut sauvé au moment où les eaux recouvrirent toute la terre.

Pourtant il gardait quelque inquiétude, en son arche. Il vit alors apparaître un grand poisson, aux écailles d'or, à la tête surmontée d'une corne. S'il disposait d'une corde, il pouvait y amarrer son bateau. Hélas ! l'objet manquait à bord ! Mais le roi des serpents, Vaçouki, monta de la cale, et s'offrit à lui : Manou attacha le serpent à la corne. Le poisson Vichnou put ainsi conduire l'arche à bon port.

Cependant un monstrueux démon occupait la terre sur laquelle devait s'installer Manou.

Mais un géant à tête de sanglier, muni d'énormes défenses, vint en aide au premier homme. Il plongea au fond des eaux, suivit notre globe à la trace, grâce à son merveilleux odorat, rejoignit le monstre, le tua d'un coup de boutoir. Alors, de l'abîme il souleva la terre, la plaça sur sa tête, l'y soutint, puis l'éleva dans ses bras, jusqu'à ce que fussent écoulées les eaux du déluge.

Le bon géant à tête de sanglier, c'était encore Vichnou.

Le Dieu bienfaisant a été, ensuite, une tortue, lors du barattement de la mer de lait.

La baratte hindoue est un bâton autour duquel une corde est enroulée ; on tire la corde tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour produire le barattement.

Vichnou s'afflige de voir dépérir certains des Dieux. Il comprend qu'ils ont besoin d'ambrosie, la liqueur d'immortalité.

Pour la produire, il conseille de prendre une mer de lait ; d'y placer comme bâton le mont Mandara ; d'utiliser comme corde le serpent

Vaçouki, tiré d'un côté par les Dieux, de l'autre par les démons. Au cas où ceux-ci réclameraient leur part d'ambrosie, il promet d'intervenir pour la leur enlever.

Le conseil est appliqué. La montagne commence à tourner. Mais en son mouvement, elle s'enfonce au sein de la terre, qu'elle risque de crever. Alors Vichnou accepte de se transformer en une gigantesque tortue, qui servira de pivot à la baratte.

Au cours de l'opération, le serpent laisse échapper un torrent de venin, qui menace de détruire les plantes, les animaux, les hommes, même les démons et les Dieux. À la demande de Vichnou, le Dieu Shiva accepte d'avalier le poison qui lui brûle la gorge.

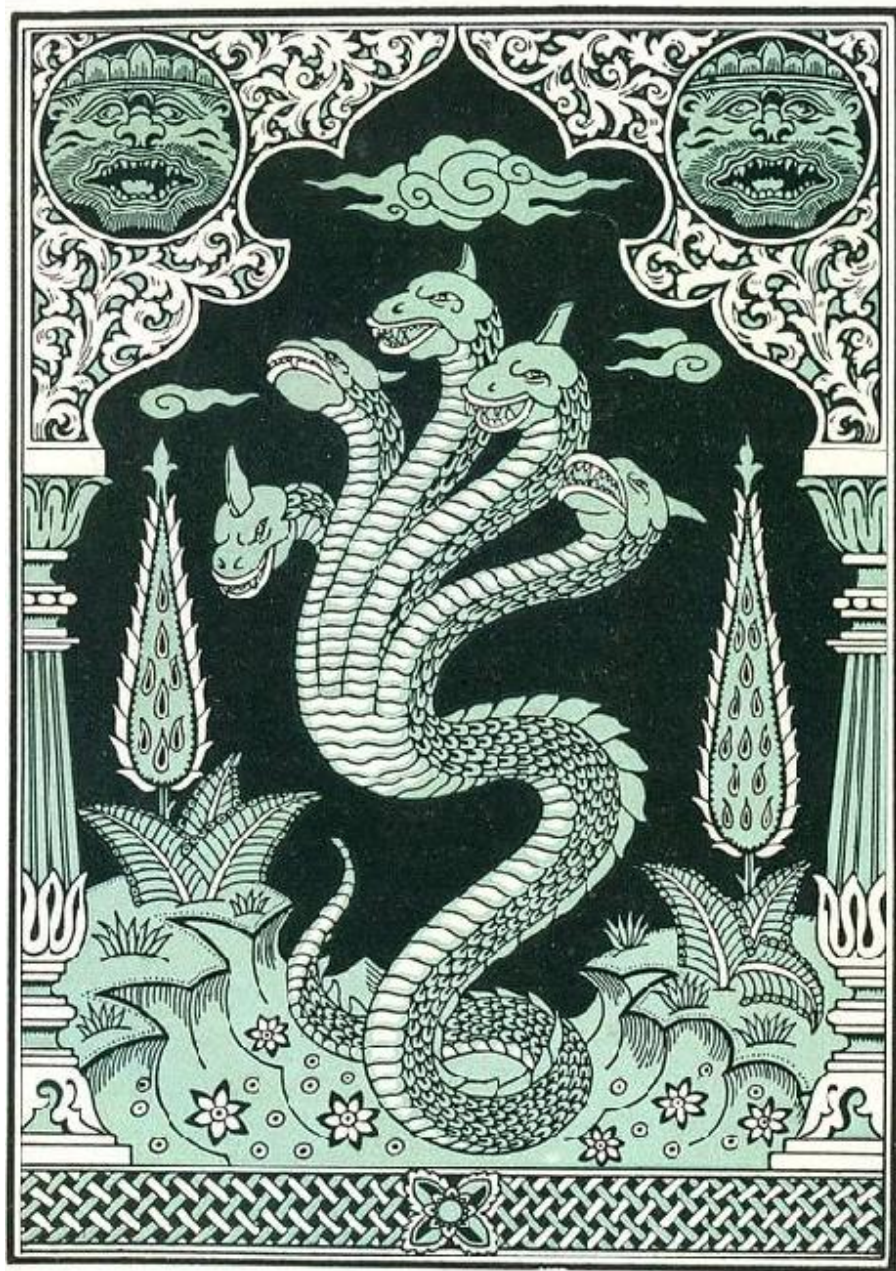
Agitée, la mer de lait produit successivement une vache merveilleuse, mère nourricière de tout ce qui vit ; la Déesse du vin ; l'arbre de Paradis, dont le parfum embaume le monde entier ; de délicieuses danseuses célestes, les Apsaras ; la Lune, que Shiva place sur son front ; enfin l'exquise Lakchmi, dont Vichnou fait son épouse.

On entend monter des rivières sacrées une voix suppliant Lakchmi de venir s'y baigner ; et la mer de lait lui apporte une couronne de fleurs immortelles.

De la mer surgit alors le médecin des Dieux. Il tient en ses mains la coupe en laquelle se trouve la liqueur d'immortalité.

Les démons veulent s'en emparer. Vichnou se transforme en une femme ravissante, dont l'apparition les fascine, et à qui aucun d'eux n'ose refuser le précieux vase. Vichnou peut ainsi porter aux Dieux la liqueur qui leur rend leur force surhumaine, et qui leur assure une éternelle jeunesse.

Les Nâgas, serpents divins à plusieurs têtes, sortent des eaux, afin de boire les gouttes d'ambrosie tombées sur le sol. Leur langue se fend sur les herbes coupantes. Quand même, une extraordinaire vigueur pénètre en leurs corps.



Les Nagas, serpents divins à plusieurs têtes.

Mais l'oiseau de Vichnou, Garouda, bondit sur eux. Il fait d'eux un grand massacre. Les survivants se retirent en foule sur la terre et sous la terre.

Le barattement de la mer de lait est représenté en un vaste bas-relief sculpté au temple d'Angkor-Vat, parure du Cambodge et de l'Indochine française.

Un nouvel avatar fit, un jour, de Vichnou un lion.

Les démons avaient momentanément réussi à dominer l'Univers, dont ils avaient exilé les Dieux. Cependant le fils d'un roi-démon sentit un jour naître et croître en son cœur l'adoration de Vichnou. Il avoua sa foi.

Son père le menaça, puis essaya de le faire tuer ; mais ni l'épée, ni le poison, ni le feu, ni le choc d'éléphants furieux, ni les incantations magiques ne réussirent à faire mourir le jeune homme.

Celui-ci continua à soutenir que Vichnou était un Dieu partout présent.

— Même en ce pilier ? hurla son père.

— Oui, il s'y trouve comme en toute chose et en tout être.

Furieux, le roi-démon frappa du pied le pilier, qui roula sur le sol.

Mais de la colonne brisée sortit un homme à tête de lion, qui se jeta sur le mauvais souverain et le mit en pièces.

L'homme-lion, c'était Vichnou.

Des milliards de siècles s'écoulèrent. Les démons, revenus à la charge, avaient recommencé à régner sur le monde.

C'est pour les combattre d'une autre manière que Vichnou s'incarna sous la forme d'un nain, d'un brahmane nain. – Les brahmanes étaient les prêtres de l'Inde ; ils formaient une caste héréditaire, ayant le monopole de la vie religieuse ; et les hommes de toutes les autres castes leur rendaient les plus grands honneurs.

Vichnou savait que le roi d'alors, Bali, en dépit de sa nature démoniaque, accomplissait scrupuleusement ses devoirs envers les brahmanes. Déguisé en un brahmane nain, il se présenta au palais.

Après lui avoir fait offrir l'eau destinée à rafraîchir ses pieds, le roi promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait.

— Je suis si petit, répondit le brahmane ; peu de chose me satisfera. Donnez-moi un minuscule terrain, trois pieds, que je mesurerai pas à pas.

Jugeant bien modeste ce désir, le souverain s'engagea à le satisfaire : promesse de roi !

À ce moment, Vichnou reprit sa stature divine. En deux enjambées, il parcourut tout l'Univers. Ne pouvant plus faire le troisième pas à lui permis, il exigea que le démon rendît aux Dieux la direction du monde.

Alors un autre Dieu, le Dieu Indra, se jeta sur le souverain, le tua, vit couler de la bouche royale un flot de pierres précieuses. Surpris, il coupa en morceaux le cadavre. Les dents se changèrent en perles ; la langue en corail ; les yeux, en saphirs ; le sang, en rubis ; la moelle, en émeraudes ; la chair, en cristal ; les os, en diamants.



Après quelques milliards de siècles, Vichnou est revenu sur la terre sous la forme d'un homme merveilleux, Krichna.

C'est un Dieu noir, ou bleu foncé, aux longs yeux d'émail. Parfois il tient une petite massue, une conque, un disque, une fleur de lotus. Généralement on le représente jouant de la flûte, parmi des bergères.

Le lieu de sa naissance, c'est Mathoura, entre Delhi et Agra. Sa date (s'il fallait en fixer une), ce serait au moins dix siècles avant notre ère.

Il naît dans une étable, miraculeusement. Il est persécuté par un mauvais roi, le frère de sa mère, auquel on a prédit qu'il serait tué par un de ses neveux, et qui fait périr tous les autres enfants de sa sœur.

Heureusement, ses parents ont eu la prudence d'échanger le bébé contre la fille d'un modeste bouvier. Aussi passe-t-il son enfance et sa jeunesse parmi des bergers et des bergères.

Il émerveille ses petits camarades par son adresse et par sa force.

Tout petit, s'aidant d'un siège, il grimpe sur les tables, s'empare de mottes de beurre, et les mange, ou bien, par plaisanterie, renverse des cruches de lait, ou réveille des nouveau-nés endormis en leurs berceaux.

Plus grand, apercevant des jeunes filles au bain, il suspend leurs vêtements aux branches d'un arbre, et s'y cache lui-même, pour jouir de la surprise des baigneuses (j'ai vu la scène représentée sur l'un des portiques du temple de Tanjore, dans le sud de l'Inde). Il exige que chacune des jeunes filles vienne, à tour de rôle, lui demander son costume, et le lui rend, gaîment.

Un jour, ayant cueilli un roseau, il y creuse sept trous ; sur cette

flûte il joue des airs ravissants. Les femmes et les hommes, les vaches et tous les animaux, même les arbres et les rochers l'écoutent avec délice. Les planètes elles-mêmes dansent de joie en l'entendant.

Les plus ravies, ce sont les bergères avec lesquelles vit le Dieu, les Gopis. Elles se précipitent dès qu'on perçoit les sons de la flûte divine. Et elles dansent au bruit des tambourins, avec le jeune Dieu, toute la nuit, sous la lune.

À tous ceux qui s'approchent de lui, Krichna prêche la résignation, le désintéressement, la bonté, la piété. Il multiplie les actes de gentillesse. Une bossue, laide mais affectueuse, lui offre une guirlande de fleurs, et propose de venir, chaque matin, parfumer son corps. Il la touche du doigt. Elle se redresse, guérie de son infirmité, belle comme une reine.

Les bergers adorent surtout l'un des plus anciens Dieux de l'Inde, Indra, divinité de l'orage, du tonnerre et de la pluie. Un jour, Krichna les persuade de célébrer un culte en l'honneur non plus d'Indra, mais de la Montagne, qui nourrit leurs troupeaux. Au moment de la cérémonie, lui-même se montre au sommet de cette montagne. Indra, furieux, déchaîne un effroyable orage, fait tomber une pluie diluvienne. Krichna soulève la montagne, pour que, sous elle, soient à l'abri les bergers et leurs troupeaux. Il la maintient, à l'extrémité du petit doigt de sa main gauche, pendant sept jours et sept nuits. S'inclinant devant cet exploit, le vieux Dieu vient rendre hommage à la jeune Divinité.

Krichna triomphe ainsi dans toutes ses entreprises, par exemple dans les guerres auxquelles il participe. Chaque fois il l'emporte sur ses ennemis, dont certains tentent en vain de le faire mourir.

Il enlève sur un char d'or et il épouse une princesse d'une merveilleuse beauté, Roukmini. Celle-ci devient et reste la première des huit épouses du Dieu. Chacune de ces huit épouses lui donne un fils et une fille, tous d'un charme incomparable.

Au terme d'une vie qui a été un perpétuel printemps, le Dieu, un jour, est assis dans la forêt, plongé en une profonde méditation. Il laisse à découvert la plante de ses pieds : or, par suite d'une malédiction ancienne, le seul point vulnérable de son corps, c'est le talon gauche.

Un chasseur, l'ayant pris de loin pour un daim, tire sur lui une flèche, qui justement l'atteint au seul point sensible. Quand le maladroît constate son erreur, il est bouleversé d'émotion, et se perd en excuses. Krichna lui pardonne, le rassure, lui demande de ne pas s'affliger d'un événement qui ne cause à sa victime aucun tort.

Le visage rayonnant, il monte au Ciel, ayant accompli sa tâche, qui était d'arracher la terre à la douleur.

(Nous avons déjà vu apparaître Krichna au cours de deux récits

antérieurs, *L'enfant aux trois yeux et aux quatre bras et La lutte des Pândouides et des Kourouïdes.*)

Dernier avatar de Vichnou : le héros Râma.

Râma, au visage et au corps foncés, aux grands yeux noirs, aux lèvres souriantes, élancé et souple, est le fils aîné d'un roi, régnant à Ayodhyâ, capitale du pays des Kosalas, au nord-ouest de l'Inde.

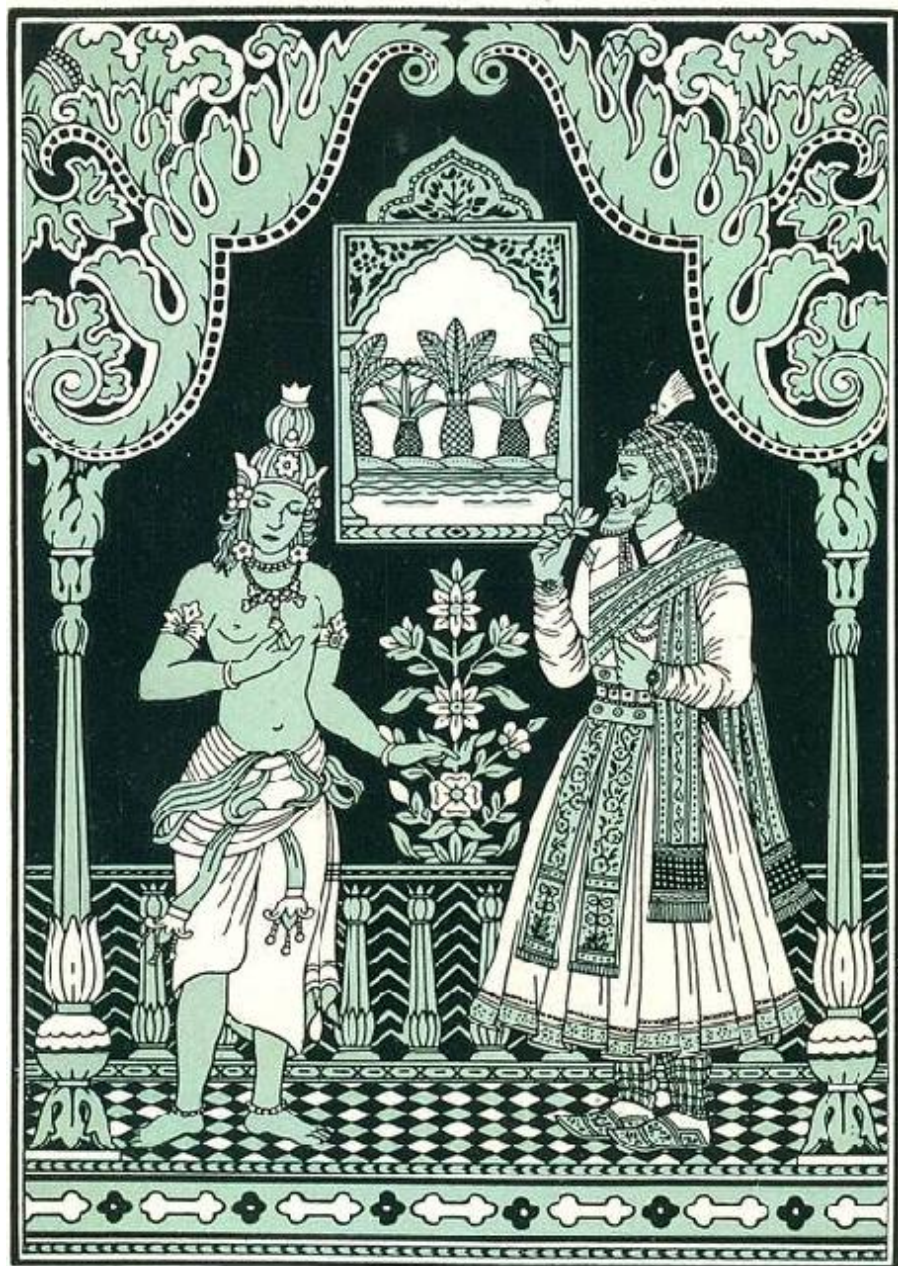
Son rôle humain sera surtout de lutter contre des ogres monstrueux, les Râkchaças, et de monstrueuses ogresses, les Râkchacis, qui se dressent contre les Dieux et tourmentent leurs fidèles, ou cherchent à les détourner de leurs devoirs.

Son premier exploit est de délivrer un pieux ermitage d'une Râkchaci dont les violences rendent impossible la vie religieuse en ce saint lieu.

Il se rend ensuite à Mithilâ, capitale du Vidélia, un État de l'Inde antique situé entre l'un des plus grands fleuves du monde, le Gange, et la plus haute des chaînes de montagnes terrestres, l'Himâlaya. Le souverain a une fille d'une extraordinaire beauté, Sîtâ : visage ovale, au reflet d'or pur ; cheveux noirs à l'éclat bleuté ; longs yeux marrons ; taille élancée, semblable à la tige d'un jeune palmier.

Le père de Sîtâ avait décidé que nul ne pourrait aspirer à la main de sa fille s'il ne réussissait pas à bander un arc donné à l'un de ses ancêtres par le Dieu Shiva. Jusqu'ici nul n'en avait eu la force. Râma non seulement soulève et bande l'arc, mais il le brise.

Il épouse Sîtâ. Un merveilleux amour unira toute la vie les époux(3).



Un merveilleux amour unira toute la vie les deux époux.

Fils aîné du roi d'Âyodhyâ, Râma aurait dû lui succéder sur le trône. Mais l'une des femmes de son père veut y installer son propre fils, Bharata. Elle obtient du vieux roi qu'il exile Râma pendant quatorze ans, dans une lointaine forêt.

Le héros se déclare heureux d'obéir à la volonté paternelle. Il demande à Sîtâ de rester à la Cour, pendant tout le temps que durera son absence : il ne veut pas qu'elle vienne dans la forêt, « domaine de la solitude, de la faim, de la maladie, des ténèbres, de tous les épouvantelements ». Mais l'exquise Sîtâ refuse de laisser son mari partir sans elle ; elle réclame le droit de l'accompagner partout où il se rendra. Elle affrontera facilement, joyeusement tous les dangers, pourvue qu'elle soit auprès de son époux.

Râma s'incline devant ce désir. Il part avec elle et avec son demi-frère Lakchmana, pour la lointaine forêt.

Il y reçoit la visite d'un autre demi-frère, celui qui a été, à sa place, désigné comme prince héritier. Bharata vient lui annoncer la mort de leur père, et lui propose le titre de roi. Râma refuse, la piété filiale lui commandant de respecter la volonté d'un père même après sa mort. Il accepte seulement de donner à son frère ses sandales de paille, qu'on placera sur le trône, et qui l'y remplaceront pendant la durée de son exil.

Râma et les siens, dans la forêt, mènent une vie d'ascète. Ils habitent des huttes de branchage, couchent sur une litière d'herbes et de feuilles sèches, vivent de fruits et de racines crues ou cuites.

Les circonstances amènent le héros à lutter de nouveau contre les Râkchaças. Attaqué par eux, et avec la seule aide de son frère, il massacre douze mille d'entre eux.

Le roi des Râkchaças, Râvana, règne sur Lankâ (l'île que nous appelons Ceylan) : c'est un être monstrueux, aux dix visages et aux vingt bras, doué d'une force prodigieuse, expert en magie, capable de se donner à lui-même et de donner aux autres hommes les apparences les plus diverses.

Il décide de se venger de Râma. Transformé en un moine mendiant, de caste brahmanique, il pénètre dans la hutte de Sîtâ. Puis, dépouillant sa pieuse apparence, reprenant sa forme monstrueuse, il se jette sur la jeune femme, l'enlève dans un char magique, l'emporte en son palais de Lanka.

Afin de la reconquérir, Râma s'allie au roi des Singes. Une armée de singes, conduite par le vaillant général Hanouman, se dirige vers l'île lointaine, jette un pont sur l'Océan, pénètre dans Lanka. Le combat s'engage, et se prolonge sept jours. Le dernier jour, Râma attaque et tue Râvana, et il reconquiert Sîtâ.

Plusieurs scènes de la vie de Râma, notamment la bataille de Lankâ, sont sculptées sur les parois du temple d'Angkor-Vat, où l'auteur de ce

livre les a admirées en parcourant les longs couloirs du monument.

Pour certains disciples de Vichnou, le Bouddha (dont la vie sera contée plus loin) serait un plus récent avatar de ce Dieu. D'autres Hindous, même, considèrent comme un dernier avatar Jésus-Christ.

D'autres, enfin, croient que Vichnou reparaitra, à une date encore indéterminée, cette fois, sous la forme d'un géant à tête de cheval. Il anéantira les méchants, et mettra fin à un âge que sa dureté permet d'appeler un âge de pierre. Alors commencera, pour le monde, une ère nouvelle et plus heureuse...

Shiva



Le troisième des grands Dieux de l'Inde, c'est le Dieu de la destruction, Shiva.

Son rôle est d'anéantir les formes d'existence qui, n'ayant plus de raison d'être, doivent être remplacées par d'autres. En ce sens, cette destruction contribue à la conservation du monde. D'ailleurs, les êtres ne se conservent qu'en détruisant d'autres êtres. Nous ne vivons qu'en faisant périr des animaux ou des végétaux, des légumes et des fruits.

Le front de Shiva porte, entre les deux yeux normaux, un troisième œil (dont sera plus loin expliquée l'apparition). Les cheveux se dressent en un chignon orné d'un croissant de lune (depuis le barattement de la mer de lait). Ses bras sont généralement au nombre de quatre. Ses mains brandissent des haches, des javelots, ou un tambourin. Tantôt il est tout nu, ou simplement vêtu, d'écorces ; tantôt son vêtement est une peau de tigre. Un chapelet de têtes de morts est suspendu à son cou ; des serpents sont ses colliers et ses bracelets.

Parfois on l'imagine visitant les cimetières, en compagnie de revenants.

Souvent il est représenté dansant. Ses bras font alors autour de son corps une sorte d'étincelante auréole.

Une anecdote, célèbre dans l'Inde, se rapporte à cette danse. Un jour, Shiva se trouva en face de dix mille hérétiques. Ces ennemis cherchèrent à détruire le Dieu de la destruction. Ils lancèrent contre le visiteur un tigre énorme. Le Dieu, avec l'ongle de son petit doigt, enleva la peau du monstre, et s'en enveloppa, comme d'un châle. Puis ce fut un terrible serpent qui se dressa : Shiva le prit, le suspendit à son cou, comme une parure. Alors les ennemis évoquèrent un nain

démoniaque, armé d'une massue. D'une chiquenaude le Dieu le renversa, et, le pied posé sur le dos de l'adversaire, se mit à danser. La merveilleuse danse réussit à vaincre l'hostilité des hérétiques : ils se jetèrent aux pieds de Shiva, lui demandèrent pardon, et l'adorèrent.

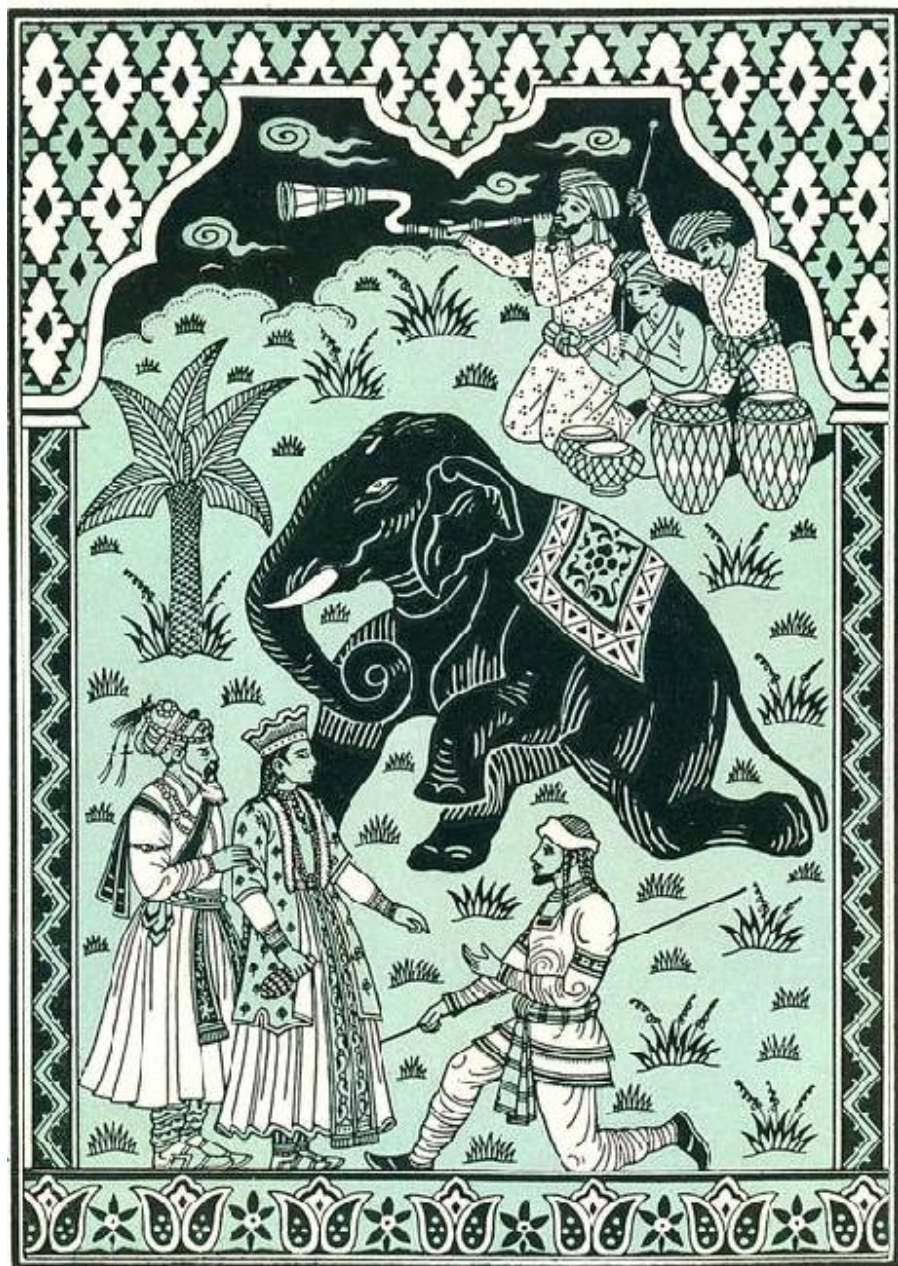
Le Dieu de la destruction se montre souvent bienfaisant.

On a vu déjà que, pendant le barattement de la mer de lait, un flot de venin, jailli de la bouche du serpent Vaçouki, menaça de détruire les plantes, les animaux, les hommes, les Démons, les Dieux, et que Shiva, à la demande de Vichnou, accepta d'avalier le poison. Il en eut la gorge brûlée, et conserva la trace de cette mésaventure : il fut désormais *le Dieu au cou bleu*.

Plus tard, les Dieux firent aux hommes le présent magnifique du plus beau des fleuves célestes, le Gange. Tombant sur notre globe, la prodigieuse masse d'eau eût tout englouti. Shiva consentit à ce que le fleuve tombât d'abord sur les boucles de son abondante chevelure, s'y attarda, s'y divisa, avant de se reformer sur la terre, sans inconvénient pour les hommes, et même pour leur plus grand bien.

L'épouse de Shiva, c'est Parvati, belle jeune femme aux yeux de gazelle.

Avant même le mariage, elle aimait le Dieu danseur. Mais son père ne comprenait pas sa préférence... Un jour vint, où la jeune fille devait choisir son époux, en suspendant au cou d'un jeune homme une guirlande de fleurs. Les parents convoquèrent tous les prétendants possibles, mais omirent Shiva. La jeune fille, étonnée de ne pas apercevoir celui qu'elle préférait, lança la guirlande dans les airs en criant : « Reçois l'offrande de Parvati, ô Shiva ! » Shiva apparut, la guirlande au cou, et emmena sa jeune femme.



Chiva emmena sa jeune femme.

Les deux époux furent profondément attachés l'un à l'autre. Cependant, leur vie conjugale fut traversée d'incidents divers.

Un jour, Shiva méditait, au sommet de l'Himâlaya. Parvati, se croyant oubliée, voulut se rappeler à son attention par une aimable plaisanterie. Se glissant derrière le Dieu, de ses deux jolies mains elle lui ferma les deux yeux. Elle n'avait pas pensé que ce geste allait priver le monde de lumière, faire brusquement succéder la nuit au jour, répandre parmi tous les vivants l'inquiétude et la terreur.

Mais, brusquement, sur le front de Shiva, un troisième œil apparut ; un œil à l'éclat si vif qu'autour de lui sa flamme consuma tous les animaux, toutes les plantes. Parvati n'avait pas prévu cette autre conséquence de son geste : elle supplia son mari de ressusciter, miraculeusement, tous ces vivants. Il y consentit ; mais il garda, sur son front, ce troisième œil.

Un autre jour, Parvati s'était fait accompagner par un aimable petit Dieu au carquois fleuri, l'Amour. Celui-ci, par plaisanterie, voulut lancer à Shiva une de ses flèches, qui ne causent aucun mal. Mais, avant d'avoir accompli le geste, il fut consumé par un regard du troisième œil.

Désolée d'avoir causé cette catastrophe, Parvati se retira du monde. Un jeune brahmane tenta de l'y ramener, sans succès. Alors il murmura : *Je suis Shiva*. Parvati consentit à revenir auprès de son époux divin, qui accepta, en échange, de ressusciter le Dieu de l'Amour.

On reviendra plus loin sur le fils de Parvati et de Shiva, Ganêcha, le Dieu à tête d'éléphant.

Parvati, quand elle devient une Déesse de combat et de destruction, peut prendre deux autres aspects : Dourga et Kali.

Dourga a dix bras, qui brandissent des armes multiples. Quand les démons, sous des formes diverses, monstres, buffles ou éléphants, attaquent les Dieux, elle leur perce le cœur, ou les écrase.

Kali est une déesse bleu-noir, avec quatre bras, au visage et à la poitrine souillés de sang, avec deux cadavres pour boucles d'oreille, un collier de crânes humains pour parure, et, pour seul vêtement, une ceinture faite d'un double rang de mains coupées.

Un jour, se battant contre les démons, elle blesse leur chef. Mais elle se rend compte que chaque goutte du sang de l'ennemi donne naissance à mille géants. Alors elle se jette sur l'adversaire, le mord, et boit tout son sang.

Folle de joie en constatant sa victoire, elle danse avec une telle ardeur que la terre tremble. Les Dieux s'inquiètent. Sur leur demande, Shiva intervient. Mais Kali ne le reconnaît pas, le renverse parmi les morts, continue à danser sur son corps.

Comme elle est troublée en constatant, un peu plus tard, son erreur !

Avec quelle humilité elle sollicite son pardon ! Shiva le lui accorde en souriant...

Les dévots de Shiva soutiennent que le grand mérite de ce Dieu, c'est de nous apprendre qu'il faut aller au-devant de la vie avec une joyeuse ardeur, avec gaîté, en dansant.

Le culte des grands Dieux de l'Inde



ROIS grands Dieux : Brahma ; Vichnou ; Shiva.

Les récits précédents nous ont montré qu'ils diffèrent à la fois par leur fonction et par leur nature.

Une anecdote célèbre nous découvre aussi l'opposition de leur caractère.

Un jour, l'un des dix premiers hommes, fils de Manou, voulut apprécier la façon dont chacun des grands Dieux réagirait en face d'une offense humaine.

Il se rendit auprès de Brahma, omit intentionnellement une des marques de respect qui s'imposent aux fidèles en face du Créateur. Brahma, d'un ton sévère, lui rappela son devoir, le blâma de ne pas avoir fait ce qu'il aurait dû ; puis il accepta ses excuses et lui pardonna.

L'homme alla ensuite trouver Shiva. Il omit de lui donner l'un des titres auquel a droit cette grande Divinité. Irrité, le Dieu de la destruction lui fit savoir qu'il allait le réduire en cendres : il lui fallut bien vite prononcer les plus humbles paroles de repentir.

Le fils de Manou se rendit enfin auprès de Vichnou, qu'il trouva dormant. Il eut la singulière idée d'éveiller le Dieu par un grossier coup de pied donné en pleine poitrine... Fallait-il qu'il fût sûr de l'immense bonté caractérisant la généreuse Divinité ?... Mais cette bonté dépassa encore tout ce que le mortel avait pu en attendre. Le Dieu lui demanda, d'une voix exprimant une douceur infinie, s'il ne s'était point fait mal ; et il massa le pied de celui qui l'avait volontairement offensé.

De ce que ces Dieux sont différents, il ne résulte pas qu'ils soient opposés l'un à l'autre. Ils représentent plutôt les différents aspects de l'Être Infini.

Une anecdote saisissante illustre cette pensée.

Elle met en scène Brahma et Vichnou, se demandant lequel est le premier des Dieux. Ils discutent sans pouvoir résoudre ce grand problème.

Tout d'un coup se dresse à leur côté un pilier, flamboyant de mille feux, dont un seul eût été capable de consumer tout l'univers.

Les deux Divinités décident de découvrir les limites de cette étincelante colonne ; l'un en haut, l'autre en bas. Celui qui en aura trouvé le terme sera proclamé le plus grand des Dieux.

Vichnou prend la forme d'un sanglier bleu, avec pieds courts et solides, au groin allongé, aux défenses aiguës. Poussant des grognements sonores, il plonge, pendant mille ans, le long de la colonne, mais il n'arrive pas à en découvrir la base ; il remonte sans l'avoir trouvée.

Brahma est devenu un cygne blanc aux larges ailes. Il s'élève, pendant mille ans, le long de la colonne ; mais il n'arrive pas à en découvrir le sommet ; sans l'avoir trouvé, il redescend.

Ils reviennent au même instant à leur point de départ. Et ils voient apparaître Shiva qui, après les avoir salués, leur dit :

— C'est moi qui, pour apaiser votre différend, ai fait apparaître cette colonne sans aucune limite ni en bas ni en haut. J'ai voulu vous persuader qu'il n'y a pas à se demander lequel de nous est supérieur aux deux autres. En vérité, nous sommes le même Être. L'Être Infini crée, maintient et détruit.

Un jour, aux ruines d'Angkor-Vat, j'ai aperçu, sur le mur d'un long couloir intérieur, un petit bas-relief représentant, face à face, Shiva et Krichna, incarnation de Vichnou. L'un des Dieux demande à l'autre la grâce d'un homme que celui-ci protège ; et l'autre répond :

— Qu'il vive, puisque tu lui a promis la vie sauve ! Car nous ne sommes pas distincts l'un de l'autre : ce que tu es, je le suis aussi.

Cependant, la piété populaire établit d'importantes différences entre les trois grands Dieux.

Brahma est l'objet de spéculations philosophiques plutôt que d'une

véritable dévotion. Les Dieux que l'on voit constamment représentés dans l'Inde, c'est Shiva, ainsi que ses épouses, notamment Kali ; et c'est Vichnou, surtout sous l'aspect de son incarnation Krichna, le Dieu bleu foncé, jouant de la flûte parmi des bergères.

Les fidèles de Shiva se peignent sur le front, chaque matin, trois lignes blanches horizontales ; les fidèles de Vichnou, trois lignes blanches formant un triangle.

L'endroit de l'Inde où l'on voit le plus grand nombre de fidèles portant ces signes distinctifs, et le plus grand nombre d'images représentant les Dieux suprêmes, c'est Bénarès, la ville sainte de la religion brahmanique et la plus vieille cité du monde. – De la visite que j'y ai faite, je conserve le plus vif souvenir. Nulle part, sur notre terre, je n'ai trouvé de spectacle aussi étrange, aussi déconcertant pour un Européen.

Des ruelles descendent vers le Gange, grouillant d'une foule venue de tous les points de l'Inde : c'est qu'un pèlerinage en la ville sainte, – considérée comme le centre de la terre, le nombril du monde, – purifie de bien des péchés. Les Brahmanes du Nord, presque blancs, coudoient les Hindous du Sud, à la peau de nègre. Des fakirs passent, la barbe et les cheveux en désordre, le corps presque nu et couvert de cendre ; ou bien, aux carrefours, immobiles sur des bornes, plongés dans la méditation, ils paraissent ne rien voir, ne rien entendre, ne participer en rien à l'énorme agitation qui les environne. La foule s'écarte, respectueuse, pour laisser passer des vaches sacrées, minces et blanches. Des pigeons, des corbeaux, des paons, des perruches couvrent les toits des maisons.

Aux murs sont peints les Dieux et des scènes mythologiques. Partout des boutiques d'objets religieux : on y vend des chapelets, des guirlandes de giroflée et de jasmin, des statuettes, des images de Dieux.

Il y a deux mille temples, une infinité de chapelles, cinq cent mille statues de Dieux. Je me rappelle particulièrement le temple des vaches, où j'ai vu des fidèles caresser les animaux sacrés, leur porter des herbes et des fleurs ; et le temple des singes, où des centaines de ces petites bêtes vivent en liberté : c'est surtout le mardi qu'il convient de leur adresser des offrandes.

Le matin, au bord du Gange, des milliers d'hommes et de femmes se baignent, accomplissant les rites : les uns lavent, dans l'ordre prescrit, tous les membres de leur corps, sans oublier la partie la plus sacrée, l'oreille droite ; d'autres font de leurs mains jaillir l'eau devant eux le plus loin possible : plus l'eau aura été loin, meilleure sera la journée. D'autres battent les flots en cadence, avec des branches d'arbre ; d'autres y jettent des œillets d'Inde ou des pétales de rose qui, sur certains points, couvrent entièrement le fleuve. D'autres se pincent le

nez, se frappent la poitrine, tournent plusieurs fois sur eux-mêmes ; d'autres, immobiles, regardent monter le soleil rouge dans le bleu du ciel. Des pèlerins remplissent leur gourde de cette eau sacrée qui purifiera plus tard leurs demeures lointaines.

Au bord du fleuve, des cadavres brûlent sur des bûchers. Les parents des morts, en blancs vêtements de deuil, vont tout à l'heure confier les chères cendres des disparus aux eaux sacrées du divin Gange. C'est le meilleur moyen d'assurer, à ceux qui viennent de quitter la terre, d'excellentes réincarnations.

Un jour, me promenant en bateau un peu en dehors de la ville, j'entends pousser, sur la rive, des cris déchirants ; je m'approche : je vois un Hindou soulever le cadavre raidi d'un enfant mort. Il explique qu'il voudrait le jeter dans le Gange ; mais il est trop pauvre pour payer les frais d'un bûcher ; et le fleuve refuse de prendre le petit corps ; au bord de la rive le courant n'est pas assez puissant.

Le malheureux me demande en gémissant quelques sous pour louer un bateau, afin de jeter le cadavre au milieu du fleuve sacré. Jamais je n'oublierai la joie illuminant le visage de cet homme, quand il eut, conformément aux rites, accompli sa funèbre mission.



Le Dieu à tête d'éléphant



UN des Dieux que j'ai vu le plus souvent représenté dans l'Inde, c'est un Dieu à tête d'éléphant, Ganêcha.

Quelle est son histoire ?

Un jour Parvati, la divine épouse du Dieu Shiva, prit un peu de la cendre que son mari avait mise sur sa poitrine nue, comme le font dans l'Inde les hommes se vouant à la vie ascétique. Elle y ajouta quelques gouttes d'eau recueillies sur son propre corps après le bain. Elle pétrit le tout, et en fit un beau bébé, qui devint très vite un beau jeune homme à la face humaine : Ganêcha.

Parvati appréciait en son fils un grand dévouement filial et une obéissance absolue aux ordres de ses supérieurs. Il arrivait qu'elle désirât être seule en son palais. Alors elle plaçait à la porte le bon Ganêcha, en lui demandant de ne laisser passer personne sans une autorisation donnée par elle. Elle était bien sûre qu'ainsi nul n'entrerait sans son consentement préalable.

Mais, un jour, Shiva eut le désir de rencontrer immédiatement son épouse. Il voulut pénétrer dans le palais de la Déesse. En bon militaire qui ne connaît que la consigne, Ganêcha exigea l'autorisation donnée par sa mère ; il refusa l'entrée à son père, qui ne pouvait pas montrer le document réclamé.

Furieux d'être ainsi traité, Shiva tira son épée et fit sauter la tête de son fils, qui roula sur une pente et disparut. Seul resta, devant le palais, le cadavre décapité du malheureux jeune homme.

Attirée par le bruit de la discussion, Parvati était venue au-devant de son époux. Elle vit avec horreur, étendu, tout sanglant, le corps de son enfant chéri, coupable seulement d'avoir obéi à ses ordres.

Elle supplia son mari de rappeler à la vie le fils né de la cendre

paternelle et des gouttes d'eau maternelles.

Shiva était violent et coléreux, mais, au fond du cœur, bienveillant. Il appela un serviteur :

— Apporte-moi, dit-il, la première tête que tu rencontreras.

Ce fut un éléphant que rencontra le serviteur. C'est la tête de cet éléphant qu'il apporta. C'est cette tête que Shiva plaça sur le corps de son fils pour opérer sa résurrection.

Désormais, sur le corps d'un homme court et trapu, au gros ventre et aux quatre bras, Ganêcha eut une tête d'éléphant, à la longue trompe et aux vastes oreilles.

L'éléphant est considéré dans l'Inde comme un animal remarquablement intelligent. Le Dieu à tête d'éléphant est jugé le plus intelligent des Dieux.

Il faut quelque intelligence pour écrire un livre, Ganêcha est le Dieu de ceux qui écrivent des livres, le Dieu des lettrés. On le prie avant de composer un poème ou un roman.

Il faut de l'intelligence pour réussir dans les affaires. Ganêcha est le Dieu des commerçants. Il apporte la richesse à ceux qui désirent l'obtenir par leur travail. On le prie avant d'inaugurer quelque entreprise.

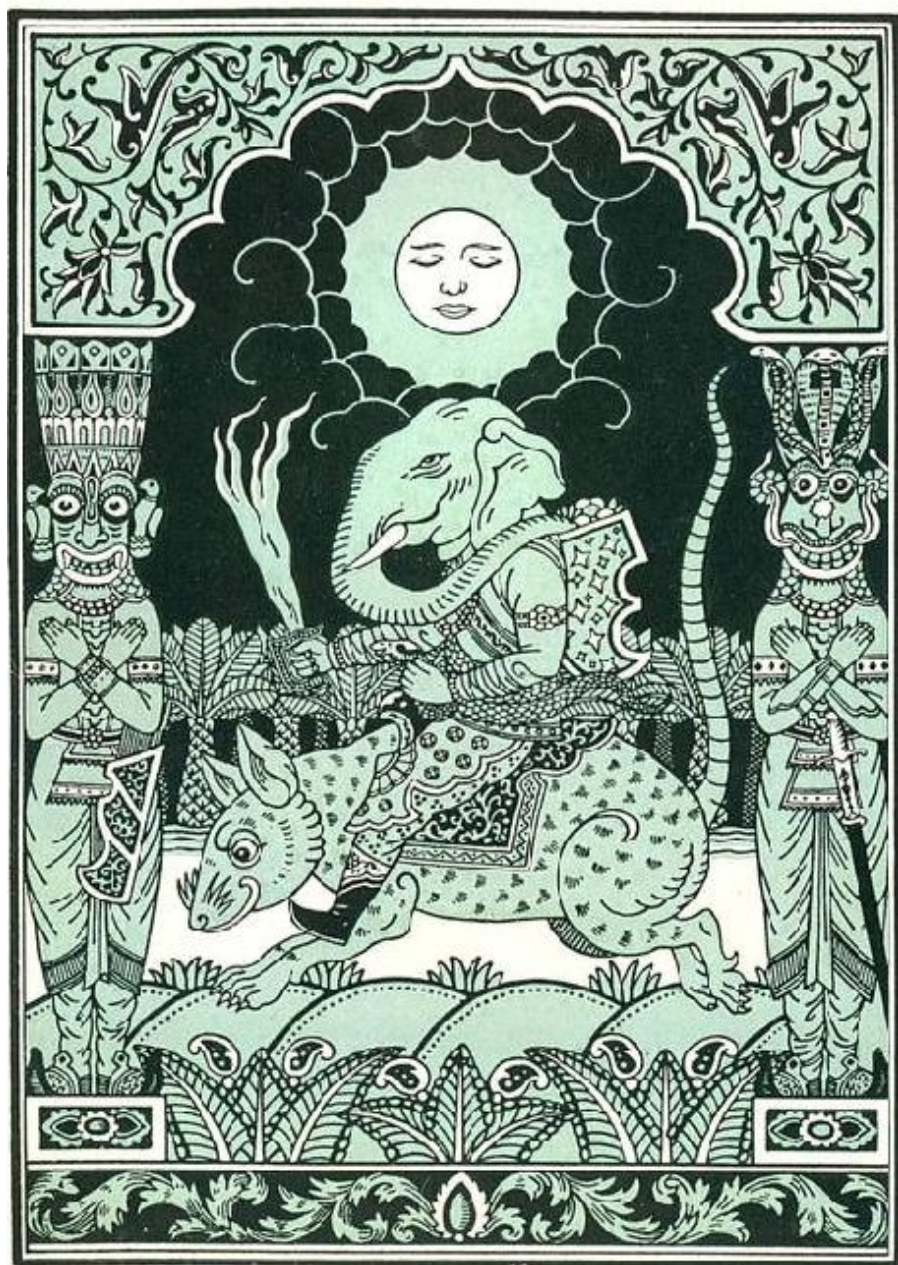
L'intelligence s'accompagne de cette vertu, la sagesse. La sagesse conduit l'homme à aimer l'existence : si elle ordonne de se résigner aux douleurs inévitables, elle n'interdit pas, elle conseille même de goûter tous les innocents plaisirs. Parmi eux, les plaisirs de la nourriture, les mets agréables, les gâteaux, les sucreries. Ganêcha, Dieu de la sagesse, est aussi un Dieu gourmand ; gourmand surtout de bonbons.



Il est arrivé parfois à Ganêcha d'être victime de sa gourmandise. Et sa sagesse ne l'empêcha pas toujours de s'abandonner à la colère. La preuve en est l'histoire suivante.

Un jour, il avait reçu un grand nombre d'adorateurs lui apportant des mets exquis ; il s'était gorgé de bonne nourriture. Le soir venu, il n'avait pas digéré tout ce qu'il avait absorbé, se sentait légèrement incommodé. Il décida de faire, pour faciliter la digestion, une petite promenade.

Sa monture habituelle était un gros rat. Ganêcha le fit venir, s'installa sur la bête, et partit au petit trot. Il faisait justement ce soir-là un merveilleux clair de lune. L'air était d'une exquise douceur.



Il faisait ce soir-là un merveilleux clair de lune.

Mais voici que, sur le chemin, se dressa un grand serpent. Sur son cou raidi brillait une petite tête, argentée par un rayon de lune. L'animal n'avait sans doute aucune intention hostile ; peut-être voulait-il seulement se faire admirer... En tout cas, le gros rat eut terriblement peur.

Il sursauta, fit un écart, désarçonna son cavalier.

Ganêcha fut précipité à terre ; il sentit son ventre, trop plein, éclater. Il vit rouler sur le sol les chers bonbons, dont il avait, dans la journée, mangé une quantité excessive.

Mais il était assez intelligent pour ne pas s'affliger exagérément d'une telle mésaventure ; il ne perdit pas de temps en plaintes inutiles ; il se préoccupa seulement de sortir de difficulté.

Il pansa la plaie de son abdomen, en réunit les deux parois, les maintint l'une contre l'autre à l'aide d'une ceinture improvisée : le serpent, qui avait causé l'accident et qui, maintenant, fournissait le moyen d'en réparer les conséquences.

Satisfait de s'en être tiré à si bon compte, Ganêcha remonta sur son petit coursier.

Mais alors il entendit, au-dessus de lui, un immense éclat de rire. Il leva la tête. Il aperçut la lune, dont la large face était toute secouée d'une ironique gaîté.

— Qu'as-tu donc à rire ainsi ? cria Ganêcha.

— Pourquoi ne rirais-je point ! répondit la Lune. Te rends-tu compte de l'amusant spectacle que je viens d'avoir sous les yeux ? Tu es tellement ridicule, mon pauvre ami, avec ton gros ventre fendu, ton rat, ton serpent, tes bonbons roulant sur le sol !

— Méchante ! cruelle Lune ! Tu assistes à un terrible accident et tu oses en rire !

Soudain, le Dieu à tête d'éléphant brisa l'une de ses défenses d'ivoire, la jeta à la tête de la Lune, réussit à casser une partie du lumineux visage. En même temps, il prononça des paroles de malédiction :

— Je te maudis, astre cruel ! Désormais, à certains moments de l'année, s'anéantira ton éclat. Puis tu recommenceras à paraître, mais seulement avec un morceau de visage. Ta face ne s'arrondira que peu de temps ; ensuite elle sera de nouveau brisée, et de nouveau disparaîtra... C'est de toi que les hommes se moqueront, tant qu'il y aura des hommes !

... La preuve que cette histoire est vraie, c'est que la Lune passe bien par les phases décrites en la malédiction de Ganêcha !

CONTES DE L'INDE BOUDDHIQUE

Le trop avide souverain



ROYONS-EN une antique légende : depuis mille ans, le roi Mourdaja régnait sur le Pays d'Occident. Il n'avait, tout le long de sa longue existence, connu que des succès. Il possédait sept bijoux, infiniment précieux, infiniment rares : un magnifique cheval brun, un éléphant blanc, une perle à l'éclat de lune, une roue tout en or et pouvant s'envoler d'elle-même, une épouse d'une merveilleuse beauté, et fidèlement attachée à lui, un sage premier ministre, un habile général.

Il avait, en outre, mille fils, élégants, intelligents, cultivés, et aussi braves que des lions. Ses sujets étaient tous riches et satisfaits. Un jour, voulant constater si le destin lui était toujours favorable, il demanda au Seigneur du Ciel de faire pleuvoir sur le royaume des pièces d'or et d'argent. Les pièces tombèrent pendant sept jours et sept nuits, et recouvrirent tout le pays.

Mille ans s'étant écoulés depuis son arrivée sur le trône, le roi se dit que, maître du Pays d'Occident, il serait heureux de posséder aussi le prospère Pays du Sud. Dès qu'il eut formulé ce vœu, la roue d'or s'envola vers le Sud ; l'armée suivit dans les airs. Les sujets du pays convoité accueillirent avec joie les troupes, et se soumirent volontiers à leur nouveau souverain.

Mille ans s'étant écoulés, le roi se dit que, maître des Pays d'Occident et du Pays du Sud, il serait heureux de posséder aussi le prospère pays d'Orient. Dès qu'il eut formulé ce vœu, la roue d'or s'envola vers l'Est ; l'armée la suivit dans les airs. Les sujets du pays convoité accueillirent avec joie les troupes, et se soumirent volontiers à leur nouveau souverain.

Mille ans s'étant écoulés, le roi se dit que, maître du Pays d'Occident, du Pays du Sud et du Pays d'Orient, il serait heureux de posséder aussi le prospère pays du Nord. Dès qu'il eut formulé ce vœu, la roue d'or s'envola vers le Nord ; l'armée la suivit dans les airs. Les sujets du pays convoité accueillirent avec joie les troupes, et se soumirent volontiers à leur nouveau souverain.

Mille ans s'étant écoulés, le roi se dit que, maître du Pays d'Occident, du Pays du Sud, du Pays d'Orient et du Pays du Nord, il serait heureux de monter au ciel rendre visite au Souverain qui y régnait. Dès qu'il eut formulé ce vœu, la roue d'or s'envola vers le ciel ; l'armée la suivit dans les airs.

Le Seigneur du Ciel fit au Seigneur de la Terre le meilleur accueil, l'invita à s'asseoir auprès de lui sur son trône. Mourdaja admira les palais célestes : l'un était en or jaune, un autre en argent blanc, un autre en cristal de roche, un autre en corail, un autre en ambre, un autre en perles.

Alors le souverain des quatre Pays terrestres se dit :

— Je possède quatre royaumes. Mais, si le Seigneur du Ciel venait à mourir, je pourrais prendre sa place : rien ne manquerait à mon bonheur.

Or, le Seigneur du Ciel avait le pouvoir de connaître les pensées de tous ceux qui venaient lui rendre visite. Il remercia Mourdaja de sa venue, mais lui fit savoir qu'il n'insistait pas pour le garder auprès de lui. Il le renvoya sur la terre.

Revenu sur la terre, le souverain des quatre Pays, pour la première fois de sa si longue existence, tomba malade. Il comprit qu'il allait mourir.

Il fit venir auprès de lui son sage premier ministre, et lui dit :

— Si quelqu'un demande de quelle manière le roi est mort, dites-lui que la seule cause est son avidité. Une folle avidité, voilà le pire ennemi de la vie et du bonheur.

... Un jour, le roi de Khoten se proposait d'attaquer le roi de Cachemire, pour accroître son propre domaine et ses propres richesses

en volant le bien de son voisin. Un religieux, en lui faisant connaître ce conte bouddhique, le détourna de la guerre.

Si de tels conseils avaient été entendus par tous les chefs d'État, et suivis par eux, la paix régnerait sur notre terre.



Le Petit imbécile et son grand dîner



ETIT IMBÉCILE : telle est la traduction du mot hindou dont on l'avait surnommé depuis sa plus tendre enfance. A vingt-cinq ans, il était encore désigné par ce surnom, et il le méritait bien.

Son grand corps, aux trop longs bras terminés par de vastes mains, aux trop longues jambes terminées par de vastes pieds, était surmonté d'une tête minuscule aux cheveux crépus. Au-dessous d'un front exceptionnellement bas s'entr'ouvraient deux tout petits yeux au regard terne. Quelques poils raides poussaient au-dessus et au-dessous d'une trop large bouche.

Il avait acquis, dans sa petite ville, une sorte de célébrité par quelques actes et quelques paroles d'une éclatante stupidité. Il se réjouissait, d'ailleurs, de sa notoriété. Ainsi que tous les imbéciles, il était vaniteux, et se considérait comme nettement au-dessus de la moyenne.

Un jour, il avait avalé, bouche largement ouverte, un lavement prescrit par le docteur pour une autre partie de son corps. À ce même médecin, qui, une autre fois, lui avait ordonné un cataplasme, il dit, le lendemain :

— Le remède que vous m'avez fait avaler, m'a guéri ; mais il était bien gluant et bien piquant : la prochaine fois, trouvez-m'en un plus savoureux, plus agréable à déguster.

Ayant prêté une demi-roupie (c'est-à-dire la moitié d'un écu) à un camarade qui habitait de l'autre côté de la rivière, il croyait avoir fait une bonne affaire en payant deux roupies pour se faire transporter dans une barque, afin d'aller sur place récupérer son dû.

On conta qu'un jour il ouvrit un grand coffre renfermant un miroir,

et s'excusa en y apercevant quelqu'un ; qu'une autre fois, ayant mangé pour son goûter six galettes, il attribua à la seule dernière le mérite d'avoir apaisé sa faim, et déclara :

— J'aurais dû me borner à manger la sixième galette, puisque c'est elle qui a satisfait mon appétit.

De ses deux voisins les plus proches, l'un, le Voisin Grincheux, s'irritait, s'indignait contre sa sottise ; l'autre, le Voisin Jovial, s'en amusait gentiment.

Le Petit Imbécile avait un frère aîné, d'intelligence normale, et un père, assez fortuné.

Il avait vingt-cinq ans lorsque mourut ce père. Il craignit d'être désavantagé lors du règlement de l'héritage, et alla demander conseil au Voisin Grincheux.

— Il faut, dit celui-ci, partager exactement par moitié ce que possédait ton père.

Désireux d'appliquer cette recommandation, Petit Imbécile se précipita en la maison paternelle.

Il y trouva beaucoup de vêtements, de robes, de manteaux. Mère en main, consciencieusement, il les découpa tous en deux morceaux, dont il fit un tas pour son frère, un autre pour lui-même.

Il brisa toute la vaisselle, assiettes, bols, plats, écuelles, et en fit deux tas parfaitement égaux.

Il scia en deux parties strictement égales tous les meubles, les lits, les chaises, les tables.

Au moment où il s'attaquait à la dernière table, son frère survint.

— Pauvre idiot ! dit-il. De quoi nous serviront toutes ces moitiés d'objets ? Si je n'étais pas arrivé, tu aurais coupé de même, en deux morceaux, le cheval et le chameau de notre père !

Petit Imbécile accepta de céder le cheval à son frère et de conserver le chameau. Mais la vie de la pauvre bête ne fut pas longtemps prolongée. Un jour, l'animal eut la tête prise dans sa mangeoire. Son maître essaya de procédés divers pour l'en tirer. Ne découvrant aucun autre moyen d'arriver à son but, il se décida à lui couper le cou. Tout fier d'avoir réussi à libérer la tête, il la remplaça sur le corps, et s'étonna de ne pas ramener ainsi à la vie la malheureuse monture.

Le plus jeune des deux héritiers n'avait malheureusement pas eu le temps de découper, à supposer que c'eût été possible, les nombreuses pièces d'or et d'argent que possédait le père. Elles avaient pu être réparties entre les deux frères, qui se trouvaient ainsi chacun à la tête d'une certaine fortune.

Petit Imbécile rêva, dès lors, de manifester le changement de sa situation comme il l'avait vu quelquefois faire par d'autres : en donnant un grand dîner.

Il avait, un jour, assisté à un repas offert au premier étage d'une maison neuve, et en avait gardé un grand souvenir. Il décida d'employer, avant tout, une partie de sa richesse à se faire construire la vaste pièce où il recevrait ses amis.

Il passa la commande à un architecte, et vint, quelques jours après, constater où en étaient les travaux.

— Que faites-vous ? demanda-t-il au constructeur, en voyant s'entasser moellons, poutres, briques et planches.

— Je prépare le rez-de-chaussée.

— Mais je ne vous ai pas commandé de rez-de-chaussée ; je vous ai commandé un luxueux premier étage.

— C'est entendu ! Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? qu'avant de construire ce premier étage, il faut édifier le rez-de-chaussée ?

— Je vous répète que je n'en ai aucun besoin.

— Vous êtes tout à fait stupide, conclut l'architecte. Je renonce, décidément, à travailler pour vous.

Petit Imbécile se résigna à donner son grand dîner dans le jardin situé devant la maison paternelle.

Huit jours à l'avance, il procéda aux invitations.

Il convia ses deux voisins et huit autres camarades. Il eût été très fier d'avoir aussi à sa table le maire de la localité. Il alla lui rendre visite, et lui dit :

— Si vous étiez un homme pauvre et obscur, je ne vous ferais certes pas l'honneur de vous inviter. Mais vous êtes riche et influent. Si j'avais besoin d'argent, vous m'en prêteriez ; et si j'étais un jour dans une situation difficile, vous m'en tireriez, en souvenir du repas que je vais vous offrir.

Petit Imbécile fut tout surpris de s'entendre répondre, d'un ton furieux :

— Gardez ce dîner pour vous : je n'ai aucun désir de m'y rendre !

Sacrifiant le désir d'inviter un personnage aussi susceptible, il concentra, désormais, toute son attention sur les préparatifs du fameux repas.

Il se rendit à la grande ville voisine pour voir comment le principal restaurateur satisfaisait ses clients, et prendre exemple sur lui.

Il prépara un bon sirop. On lui avait dit de faire bouillir de l'eau, en

y dissolvant du sucre candi, et d'éventer le mélange pour le refroidir.

Passant devant la maison, le Voisin Jovial aperçut Petit Imbécile, un éventail à la main, écrasé de fatigue et le visage ruisselant de sueur.

— Depuis trois heures, dit le pauvre diable, j'évente le sirop, et pourtant, je n'arrive pas à le refroidir.

— Mais, cher ami, le sirop ne refroidira pas tant que tu le laisseras sur le feu...

Deux jours avant la cérémonie, Petit Imbécile se rendit dans le jardin qu'il avait hérité de son père. Pour en tirer des fèves qu'il n'aurait pas eu à faire griller ensuite, il y avait semé des fèves toutes grillées, et il s'étonnait de n'y voir rien pousser.

Il se proposait d'offrir à ses invités de belles mangues. La mangue, quand elle est mûre à point, est le meilleur des fruits de l'Inde : on dirait une poire succulente, avec une très légère saveur de térébenthine.

Il y avait justement, dans le jardin, un magnifique manguier, mais si haut qu'il paraissait impossible d'en atteindre les fruits.

Heureusement, Petit Imbécile avait une scie, – celle dont il s'était servi pour répartir équitablement entre son frère et lui les meubles de leur père – : il put, cette fois, l'utiliser à couper le tronc du manguier. Joyeux, il récolta les mangues. Mais, ensuite, il essaya en vain de réunir à nouveau les deux parties du tronc : l'arbre coupé s'obstinait à lui retomber sur la tête.

Il savait que la mangue est savoureuse quand elle est à point. Aussi prit-il la peine de goûter lui-même tous les fruits destinés à ses hôtes. Il éviterait ainsi de leur présenter ceux qui ne seraient pas assez mûrs et ceux qui le seraient trop.

Le grand jour est arrivé. Les hôtes sont là, dans l'état de jubilation que fait toujours naître l'attente d'un bon repas.

On apporte le premier plat : un merveilleux carry aux crevettes.

Mais qu'ont donc les invités ? Tous, à la première bouchée, font une épouvantable grimace, crachent ce qu'ils s'apprêtaient à manger.

— C'est un peu trop salé, murmure le Voisin Jovial.

— C'est horriblement salé ; c'est immangeable, crie le Voisin Grincheux : j'en ai la bouche toute brûlée !

— Je n'y comprends rien, répond Petit Imbécile. L'autre jour, j'étais dans le plus grand restaurant de la ville voisine. On allait servir un pilaff aux fonds d'artichauts, qui paraissait fort savoureux (vous allez manger le même tout à l'heure). Le cuisinier le goûta, le jugea trop

fade, y ajouta du sel, le goûta de nouveau, le déclara alors excellent... J'ai compris que c'est le sel qui rend excellents les plats. J'en ai ajouté par poignées à tous ceux – et ils sont nombreux ! – que j'ai l'intention de vous offrir, justement pour les rendre excellents.

— S'ils sont tous aussi salés, reprit le Voisin Grincheux, aucun de nous ne goûtera à aucun d'eux... Tu peux les garder pour toi. Les restes vont te permettre de manger toute une semaine !

Les invités s'amuseant plus qu'ils n'osent le montrer. Ils se regardent les uns les autres, avec une petite flamme dans les yeux, se pincent les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Je suis désolé, vraiment désolé, dit Petit Imbécile. Heureusement que j'ai de beaux fruits à vous offrir.

Il donne l'ordre d'apporter les mangues. Ô stupeur ! toutes sont entamées, mordillées.

— Crois-tu donc que nous allons manger tes restes ? s'exclame le Voisin Grincheux. Je m'y refuse, pour ma part.

Les autres convives se croient tenus de suivre cet exemple.

— Je suis désolé, vraiment désolé, répète Petit Imbécile. J'avais cru bien faire en vérifiant moi-même si les fruits étaient à point... Je n'ai plus à vous offrir que du lait. Mais vous allez en avoir d'excellent, et en abondance. On va le tirer devant vous... Après avoir décidé d'offrir un grand dîner, je me suis dit que, si je faisais traire ma vache tous les jours, le lait s'aigrirait et serait indigne de vous être présenté. Alors, il y a un mois, j'ai donné l'ordre de séparer la vache de son veau, et de ne plus la traire, pour que le lait s'accumule dans son ventre, et qu'ainsi vous n'en manquiez point.

On amène la vache. Mais, comme on a depuis si longtemps cessé de la traire, on ne peut en tirer une goutte de lait.

— C'est dégoûtant, d'inviter les gens et de les laisser mourir de faim, grogne le Voisin Grincheux.

— Il est vrai, dit en souriant le Voisin Jovial, que nous n'avons pas beaucoup mangé... Mais nous nous sommes bien amusés, tous... On dit parfois : *Qui dort dîne*. Ne pourrait-on assimiler un moment de franche gaîté à quelques instants de sommeil réparateur ? Je vous propose de déclarer : *Qui rit dîne*.

La grue perfide



ETTE grue, quel délicieux oiseau ! Un corps élégant, dressé sur de hautes pattes ; d'amples ailes, du gris-cendré le plus doux, avec, à leur extrémité, comme pour mieux faire ressortir, par contraste, leur teinte exquise, la brutale couleur de quelques taches noires. Un long cou, portant une toute petite tête avec joues blanches, au bec fort et pointu, surmontée d'une couronne de fines plumes tremblotantes. Ses moindres gestes donnaient l'impression d'une parfaite aisance. Vraiment on ne pouvait rêver de créature plus gracieuse.

Elle avait fait son nid dans un endroit marécageux, voisin d'un étang peuplé d'une centaine de carpes.

Parfois elle condescendait à visiter ses voisines et à causer avec elles. Les carpes, alors, heureuses de voir et d'écouter le bel oiseau, se pressaient pour être le plus près possible de la visiteuse, les grosses bousculant, écartant les petites. Toutes levaient au-dessus de l'eau leur tête au museau arrondi ; toutes restaient ; bouche bée.

Elles pensaient :

« Quel honneur c'est, pour nous, d'être en rapports cordiaux avec cet être magnifique ! Quelle chance nous avons d'avoir attiré son attention, obtenu sa sympathie ! Si jamais nous avons besoin d'elle, quels services elle pourrait nous rendre, elle qui peut si aisément parcourir la terre et le ciel, – cette terre et ce ciel qui, à nous, sont interdits ! »

Après de tels entretiens, chacune des carpes, sans le dire à ses camarades, était persuadée d'avoir obtenu, pour elle-même, un regard particulier de l'être admirable ; et elle en éprouvait, dans son petit cœur, une secrète fierté.

Quant à la grue, contemplant les carpes serrées à ses pieds, elle pensait :

« Quels imbéciles que ces poissons ! Quelle foule stupide que cette masse d'êtres tous semblables les uns aux autres, sauf par l'âge et par la taille ! Qu'elles sont laides, ces carpes gluantes, aux yeux immobiles et vitreux, au museau vaguement entr'ouvert !... Leur seule qualité doit être d'offrir à qui peut les consommer une chair savoureuse cachée sous leurs larges écailles !... Je mangerais volontiers l'une d'entre elles. Je les mangerais volontiers toutes, successivement, l'une après l'autre, si je pouvais !... Mais, si je satisfaisais mon désir en savourant une seule d'entre elles, je ferais, à l'avenir, fuir toutes les autres. Toutes les autres seraient perdues pour moi, désormais. Comment faire pour arriver à les consommer toutes ? Grave problème ! Cruelle énigme ! »

Ainsi pensait la grue, tout en faisant à ses voisines et admiratrices de gracieux gestes d'amitié.

Car le délicieux oiseau avait l'âme aussi laide que son corps était beau !

La grue ne s'intéressait qu'à elle-même, à son corps charmant, à la nourriture permettant d'entretenir et de satisfaire ce corps charmant.

Parfois assistait à l'entretien de l'oiseau et des poissons une écrevisse ; une vieille écrevisse, si grosse qu'on aurait dit un petit homard, et dont les pattes avaient gardé une force surprenante. Elle s'abstenait généralement de participer à la conversation, mais observait avec une extrême attention ce qui se passait autour d'elle. Et ensuite, elle réfléchissait longuement à tout ce qu'elle avait ainsi remarqué.

Il arriva que cet été-là fut particulièrement chaud.

L'été, en certaines régions de l'Inde, est terrible. Un soleil de feu transforme les plaines en une fournaise, en un brasier.

L'eau s'évapore. Dans les rivières et les marais, le niveau du liquide s'abaisse. La sécheresse menace, puis sévit.

Les carpes virent avec inquiétude diminuer la quantité d'eau dont, jusqu'alors, elles disposaient. Elles ne pouvaient plus nager sans se heurter l'une l'autre. Elles se sentaient de plus en plus étroitement serrées les unes contre les autres. Qu'allait-il arriver si le niveau de l'eau baissait encore ? Si l'élément qui leur est indispensable venait à manquer, qu'allait-il arriver d'elles ? N'étaient-elles point, toutes, condamnées à mourir ; à mourir d'une mort horrible !

Elles confièrent leur inquiétude à leur grande amie, qui prit une large part à leur chagrin. Mais que faire ? Pouvait-elle quelque chose contre ce brûlant soleil, dont les flammes absorbaient les eaux ?

Les paroles des carpes, cependant, ne furent pas perdues pour la grue. Celle-ci, dans sa petite tête, élaborait un grand projet...

Maintenant, chaque soir, elle revenait s'entretenir avec les poissons, et leur apprendre ce qu'elle avait vu, en voletant au-dessus des terres voisines.

— C'est terrible, de plus en plus terrible, leur disait-elle. Partout les plantes meurent, sauf quelques maigres dattiers, quelques rares aloès. Les moindres feuilles sont grillées. Les mousses elles-mêmes sont calcinées sur les rochers nus.

Un autre soir, traitant un sujet qui touchait de plus près ses auditrices, elle leur décrivit la sécheresse croissante du pays :

— L'eau disparaît de plus en plus... J'avais l'habitude d'aller boire à une rivière. Je m'y suis rendue tout à l'heure. Quelle triste surprise ! Le cours d'eau qui passait par là est tari : il n'y a plus qu'une vase craquelée, gardant l'empreinte des bêtes qui y ont passé naguère... Mais, ici aussi, le niveau de l'eau n'a-t-il pas beaucoup baissé ?

— Bien sûr, s'écrient les carpes. Le niveau de l'eau baisse tous les jours... Hélas ! qu'allons-nous devenir ?

Le lendemain, la grue revint :

— Je ne sais pas, mes pauvres amies, si je dois vous décrire le triste spectacle auquel je viens d'assister... Mieux vaut peut-être me taire, puisque après tout, il n'y a rien à faire.

— Non ! Non ! supplient les carpes. Parlez, nous vous en prions. Après tout, il vaut toujours mieux savoir...

— Et bien, voilà ! J'ai passé cet après-midi auprès d'un étang tout pareil à celui que vous occupez, mais un peu moins profond... Il était complètement desséché... Et des centaines de poissons restaient sur le sol privé d'eau, les uns s'agitant, sautant, paraissant faire de vains efforts pour respirer, et semblant au comble de la souffrance ; les autres, apaisés, parce qu'ils étaient morts, déjà... J'ai peut-être tort de vous parler aussi sincèrement ; mais j'ai été si émue que je ne peux m'empêcher de vous communiquer mon sentiment.

— Hélas ! hélas ! gémissent les carpes. Ce que vous avez vu aujourd'hui, c'est ce que vous verrez ici demain... Plaignez vos pauvres amies, qui sont destinées à mourir ; à mourir en de si cruelles souffrances.

Le lendemain du jour où elle avait réussi à exaspérer encore la légitime inquiétude des carpes, la grue revint auprès d'elles. Un frémissement de tout son beau corps suggérait la pensée qu'elle avait à leur communiquer une surprenante et joyeuse nouvelle.

— Victoire ! cria-t-elle. Victoire ! J'ai longtemps cherché. J'ai fini par trouver. J'ai trouvé le moyen de vous sauver, de vous sauver toutes...

— Est-ce possible ? s'écrièrent les carpes. Oh ! parlez ! parlez ! dites-nous vite quel est ce moyen de salut.

— Eh bien, voilà ! J'ai découvert, au delà d'un petit bois qui, d'ordinaire, bornait mes promenades, un autre étang... non, mieux qu'un étang : un petit lac ; un petit lac si profond que la chaleur n'y exerce pas de ravage, ou que son action y est insignifiante. J'ai longuement observé ce petit lac ; il ne s'y trouve pas de poissons ; ou bien, s'il s'en trouve, ils n'encombrent pas ses eaux abondantes. Vous seriez bien au large, si vous habitiez ce petit lac. Vous pourriez y nager à l'aise. Et même s'il arrivait que ses eaux baissent, jamais, jamais vous ne manqueriez du liquide dont vous avez besoin.

Les carpes ont écouté avec une extrême attention la communication du bel oiseau ; mais, maintenant, elles sont déçues. Ce moyen de salut n'est pas pour elles. L'une d'elles dit :

— Certainement nous serions parfaitement heureuses dans le lac que vous nous décrivez ; mais, hélas ! il ne sera pas notre demeure. Vous, qui avez la chance d'avoir des ailes, vous avez oublié que nous n'en avons pas... Il paraît qu'il y a, en certaines mers, des poissons ailés. Nous, nous ne sommes pas des poissons ailés. Nous sommes condamnées à rester, jusqu'à la fin de nos jours, dans cet étang ; condamnées à y mourir, bientôt sans doute...

— Je sais bien, répond la grue, que vous ne pourrez pas, de vous-même, vous transporter jusqu'à ce lac. Mais vous oubliez votre grande amie, et son dévouement à votre égard. Vous n'avez pas d'ailes : j'en ai pour vous... Voici ce que je vous propose. C'est moi qui vous transporterai jusqu'au lac : les plus grosses d'entre vous, sur mon dos, entre mes ailes ; les plus petites, dans mon bec. J'aurais certainement la force de transporter ainsi, chaque jour, trois d'entre vous. Celles qui iraient vivre là-bas seraient sauvées. Et plus j'en transporterais, plus celles qui resteraient ici auraient de place pour se mouvoir et de liquide à utiliser, en attendant que je les emmène à leur tour. Ainsi la catastrophe qu'est la sécheresse n'aurait plus pour vous de fâcheuses conséquences. N'ai-je pas eu raison de vous crier victoire ? Toutes, vous pouvez toutes être sauvées !

— Oh ! merci ! merci ! crient les carpes.

— Vous acceptez ma proposition ?

— Oui, oui !

- Voulez-vous que nous commençons dès demain matin ?
— Oui, oui ! merci, merci !

Le lendemain matin, la grue choisit une énorme carpe, la fait monter sur son dos, l'emporte là-bas. Puis c'est le tour d'une carpe plus petite ; enfin d'une carpe de moyenne dimension.

Le soir de ce jour mémorable, la grue, quand elle s'approche de l'étang, voit venir à elle tous les poissons qui y habitent encore. Tous voudraient savoir ce qui est advenu des camarades déjà parties.

— Nos sœurs, demandent les carpes, ne sont-elles pas dépayssées, en ce milieu nouveau pour elles ? Ne se sentent-elles pas bien seules, là-bas, loin de nous, si peu nombreuses encore ?

— Mais non ! elles sont enchantées. Elles sont ravies de nager sans encombre, dans ces eaux claires !...

En vérité, les trois carpes qui avaient quitté l'étang n'étaient ni dépayssées ni enchantées. Car elles avaient cessé d'être.

Dès que la grue avait atteint le petit bois dont elle avait dit qu'il bornait ses promenades, elle déposait le poisson au pied d'un arbre, et en savourait la chair. Elle laissait sur place têtes et arêtes.

Elle continua cette besogne pendant plus de trente jours, retournant toujours au même arbre, par habitude. Jamais encore, elle n'avait fait, si régulièrement, de si bons repas. Maintenant, au pied de l'arbre, s'élevait un véritable tas de têtes et d'arêtes.

Toutes les carpes avaient quitté l'étang. Seule y restait l'écrevisse.

Après tout, pensa la grue, pourquoi ne pas goûter la chair de cet animal ?

Un jour, elle l'aborda, et lui dit, courtoisement :

— N'auriez-vous pas plaisir à retrouver, vous aussi, les carpes dont vous faisiez votre compagnie habituelle ? Ne seriez-vous pas satisfaite que je vous y emmène à votre tour ?

L'écrevisse avait dû deviner que la grue lui ferait un jour cette proposition, et préparer sa réponse. Car elle dit, sans hésiter :

— Certainement, je serais contente de retrouver, l'un de ces jours, nos amies communes. Je vous remercie de votre offre aimable. Mais je ne pourrais l'accepter qu'à une condition.

— Laquelle ? demanda la grue.

— Je dois vous avouer, dit l'écrevisse, que je suis extrêmement peureuse. La pensée de voyager dans les airs me remplit d'effroi. Je redoute tellement de tomber... Je n'accepterais de partir que si vous me placiez sur votre dos en m'autorisant à mettre mes vilaines pattes

autour de votre cou charmant.

Jamais encore la grue ne s'était entendu ainsi flatter par l'écrevisse. Elle accepta tout de suite :

— Rien de plus facile... Voulez-vous que nous partions immédiatement ?

— Bien volontiers !

Portant sa future proie sur son dos, la grue se dirige, machinalement, vers l'arbre au pied duquel subsistent les traces de ses crimes.

Mais l'attentive écrevisse aperçoit le tas de têtes et d'arêtes. Elle comprend le drame de ces derniers jours, sans en être fort surprise ; car elle avait des doutes sur le désintéressement de celle qui se dévouait chaque jour aux carpes, leurs amies communes.

Les vilaines pattes de l'écrevisse serrent le cou charmant de la grue perfide, qui s'abat, morte, sur le sol.

Les méchants ne savent pas s'arrêter dans la voie du crime : c'est ainsi qu'ils courent à leur perte.



LÉGENDES DE L'INDE BOUDDHIQUE

La vie du Bouddha



LE jour où naquit Siddhartha, – le prince destiné à devenir plus tard le Bouddha, – toute la nature célébra la joie de voir paraître celui qui allait sauver l'humanité et lui révéler la meilleure façon d'être bon.

De purs rayons illuminèrent le ciel, d'où l'on entendit venir des chants joyeux et de doux airs de danse. Les arbres se couvrirent à la fois de fleurs et de fruits. Les oiseaux vinrent voler autour des hommes, et manger dans leurs mains. Les malades cessèrent de souffrir. Les aveugles recouvrèrent la vue, et les sourds, l'ouïe. Les portes des prisons, mystérieusement, s'ouvrirent. Les méchants n'eurent plus aucune mauvaise pensée.

Le père de Siddhartha, Çouddhodana, de la famille des Çakyas, régnait sur la ville magnifique de Kapilavastou, dans une région de l'Inde du Nord proche de la plus haute montagne du monde, l'Himâlaya. Ce roi était bienveillant et juste.

La mère du Bouddha, Mâyâ, était d'une grande beauté et d'une bonté parfaite. On la comparait à l'épouse du Dieu Vichnou, Lakchmi. Ses cheveux avaient, disait-on, la couleur de l'abeille noire ; ses yeux, la douceur d'un lotus bleu. Jamais ne se fronçaient ses élégants sourcils. De sa bouche ne sortaient que des paroles agréables.

La reine Mâyâ ne put supporter longtemps la joie merveilleuse d'avoir un fils dont un prophète avait annoncé la magnifique destinée. L'enfant avait sept jours quand sa mère, quittant la terre, monta au ciel, parmi les Dieux.

Siddhartha fut élevé par la sœur de sa mère, presque aussi belle, presque aussi bonne, Mahâprajâpati.

Un jour vint où le jeune prince fut, pour la première fois, conduit au temple des Dieux. Quand il entra dans la salle où se dressaient les statues divines, celles-ci s'animèrent et se prosternèrent devant lui : Brahma, Vichnou, Shiva rendirent hommage au futur Bouddha.



Le jeune prince était d'un naturel calme, porté à la réflexion. Sa joie était de s'asseoir sous un arbre, et d'y méditer longuement.

Son père redoutait que, si le jeune homme arrivait à connaître les maux de la vie, – la maladie, la vieillesse, la mort, il ne se décidât à mener une vie d'ascète, au lieu de se préparer et de se vouer à sa tâche de futur roi.

Alors Çouddhodana ordonna que l'on cachât à Siddhârtha tous les tristes aspects de l'existence. Il se préoccupa de rendre la vie aussi agréable que possible au jeune prince. Il fit construire pour lui trois palais splendides, un pour l'hiver, un pour l'été et un pour la saison des pluies. Il résolut enfin de marier son fils.

Pour découvrir celle qui mériterait l'honneur d'être la future reine, on prépara des bijoux magnifiques, et on annonça que Siddhârtha les partagerait entre les jeunes filles nobles de la ville. Toutes défilèrent, reçurent leur présent ; mais, intimidées, elles baissaient les yeux, ou détournaient la tête, parfois même laissaient tomber sur le sol leur cadeau.

Celle qui venait la dernière, Gopâ, était particulièrement belle et gracieuse. Elle s'avança sans crainte ; elle regarda en souriant le prince. Mais tous les bijoux avaient été distribués. Alors Siddhârtha se rappela qu'il avait au doigt un anneau de grand prix, et le tendit à la jeune fille. Ce présent exceptionnel, suivant l'échange de regards, désignait cette vierge comme la future épouse.

Cependant le père de Gopâ hésitait à consentir au mariage. Les Çakyas, à la race desquels il appartenait, ne donnaient leurs filles qu'à des hommes adroits et forts, braves et savants. Siddhârtha possédait-il ces qualités, lui qui, jusqu'alors, avait toujours paru vivre dans l'indolence ?

Il fallut organiser un concours et un tournoi. Le prince l'emporta

pour l'écriture et pour la science des nombres, puis pour le saut, pour la course, pour la lutte, pour l'escrime, pour l'équitation. Il fut même le seul qui pût bander un arc sacré, de taille gigantesque, légué par les aïeux.

Alors il épousa Gopâ. Il eut la joie d'avoir d'elle un fils, Râhoula.

Sa vie s'écoulait dans les plaisirs de la cour. Il passait des heures à écouter la musique, dont le charmaient la princesse et ses suivantes, à contempler de belles jeunes femmes, dansant au son de timbales d'or.



Le roi Çouddhodana espère que son fils n'aura plus aucune raison de quitter ses palais et les magnifiques jardins qui les entourent.

Cependant Siddhârtha tient à connaître d'autres aspects du vaste monde. Il insiste pour sortir, une fois, de sa somptueuse demeure.

Le roi a donné l'ordre de parer la ville de guirlandes et de banderoles, de cacher tous les êtres souffrant de quelque mal, de dissimuler tout spectacle laid ou attristant.

Mais la consigne n'a pas été strictement appliquée. Voici un vieillard décrépît, ridé, essoufflé, tremblant de la tête, des bras et des jambes, plié en deux sur son bâton.

L'écuyer du prince, interrogé, répond que ce malheureux n'est pas un monstre ; qu'il est une victime de la vieillesse : au déclin de l'âge, tout homme subira la même déchéance.

Le prince rentre en son palais, bouleversé à la pensée que la jeunesse, avec tous les plaisirs dont elle s'accompagne, aura une fin ; que la vieillesse est un mal inévitable.

Il tente une seconde expérience. Cette fois il se trouve en face d'un homme pâle, maigre, au souffle haletant, abandonné de tous. Il découvre ainsi la maladie. Désormais il se dit : « À quoi bon la santé, les joies que la santé donne, puisqu'un jour à la santé succédera la maladie ? »

Une troisième sortie permet à Siddhârtha de voir un cadavre, que quatre hommes portent vers le bûcher funèbre, et que d'autres suivent en pleurant. Ainsi il découvre la mort ; et il se dit : « À quoi bon la vie, puisque tout vivant doit fatalement mourir ? »

Une quatrième fois, le prince quitte son palais, erre dans la campagne. Il y rencontre un moine mendiant, au visage calme et joyeux. Il s'étonne qu'on puisse être heureux dans un monde soumis à la fatalité de la vieillesse, de la maladie, de la mort.

Il décide alors de quitter définitivement son palais et les siens, de mener, désormais, la vie des moines.

La nuit tombée, il jette un coup d'œil sur la salle où dorment les compagnes et les suivantes de Gopâ : leurs chevelures sont en désordre ; certaines ronflent, d'autres parlent dans leur sommeil, d'autres bavent ou grincent des dents. Ces demi-mortes font penser aux laideurs des cimetières.

Siddhârtha va contempler, une dernière fois, sa belle épouse, qui dort en tenant dans ses bras leur petit garçon. Il renonce à la joie d'embrasser son fils, pour ne pas éveiller la jeune mère.

Soulevant un rideau alourdi de pierreries, il sort dans la nuit fraîche, parée d'étoiles sans nombre. Il monte sur son beau cheval Kantaka, et s'en va, accompagné de son fidèle écuyer Chandaka.

Les Dieux prêtent-ils leur assistance au prince ? Nul serviteur, nul habitant de Kapilavastou ne s'éveille. Le bon cheval, soulevant ses sabots, ne fait aucun bruit. Les portes de la ville s'ouvrent, d'elles-mêmes, silencieusement.

On voyage toute la nuit. Au matin on se trouve en face d'un petit bois où vivent des ermites. Des gazelles y dorment tranquilles ; des oiseaux y volent sans crainte.

Siddhârtha décide de s'arrêter là. Il prend congé de ses deux amis : son écuyer, à qui il demande de consoler son père et tous les siens, son cheval, dont il caresse les flancs. L'animal, en muet adieu, lui lèche les pieds.

Le message que, par son écuyer, le prince envoie à sa famille, fait prévoir son retour, mais pour une date fort lointaine :

— Je reviendrai quand j'aurai conquis la terre, non en char et par les armes, mais à pied, par la douceur.

Dégagé de tout lien avec son passé, Siddhârtha, d'un coup d'épée, tranche sa chevelure, qu'il lance dans les airs et que recueillent les Dieux.

Puis, rencontrant un chasseur au vêtement grossier, il échange avec ces loques le luxueux costume qui convenait au prince, mais qui n'est pas fait pour un ermite.

Le prince Siddhârtha devient le moine Gautama.



Gautama entra d'abord dans un ermitage, où maître et disciples menaient une existence singulièrement austère, se refusant presque toute nourriture, déchirant leurs pieds et leurs genoux aux pierres des chemins.

Il ne jugea pas que ces hommes avaient trouvé la voie du salut. Il les quitta pour un autre ermitage, qu'il abandonna pour une raison

analogue.

Au terme d'un long voyage, il s'arrêta au bord d'une belle rivière. Il y resta six années. Il ne s'abritait ni du vent, ni du soleil, ni de la pluie ; il se laissait piquer par les taons, par les moustiques, par les serpents. Il mangeait à peine : un fruit, quelques grains de riz par jour. Il était devenu très maigre ; une sorte de squelette ambulante.

Cinq disciples essayaient de pratiquer le même ascétisme.

Cependant, Gautama comprit que de tels efforts étaient vains ; que ces macérations détruisaient ses forces et rendaient impuissant son esprit sans le conduire au vrai bonheur.

Alors il accepta un plat de riz au lait que lui offrait une jeune villageoise, émue par la faiblesse du moine. Il se mit à manger comme le font les autres hommes. Il se baigna dans la rivière. Il y lava une toile en laquelle on avait enveloppé un cadavre, et en fit son vêtement.

Indignés de voir leur maître cesser de mener une vie ascétique, les cinq disciples s'éloignèrent de lui, et se dirigèrent vers la ville qui, aujourd'hui encore, est le centre religieux de l'Inde, Bénarès.

Ayant repris des forces en menant une existence normale, Gautama décida de se diriger vers l'arbre sous lequel il resterait jusqu'à ce qu'il ait découvert les vérités cherchées.

Cet arbre était un figuier, un immense figuier. Gautama étendit sous ses branches une botte d'herbe nouvellement fauchée. Il s'y assit en croisant les jambes, et se fit à lui-même ce serment :

— Que mon corps se dessèche, que ma peau, ma chair et mes os se dissolvent, si je quitte cette place avant d'avoir découvert la vérité sur la vie !

Pendant que Gautama méditait sous son arbre, le Satan du Bouddhisme, Mâra, s'inquiétait à la pensée que le pieux moine allait découvrir la vérité permettant aux hommes d'échapper à son diabolique pouvoir. Il résolut de tenter le penseur, afin de l'arracher à ses réflexions.

Il fit paraître devant lui ses trois filles, ravissantes. Mais le futur Bouddha ne fit aucune attention à elles.

Mâra décida alors d'envoyer contre le moine toute une armée d'horribles démons, noirs, bleus, jaunes, rouges, brandissant des piques, des épées, des haches, des massues. Leurs yeux lançaient des flammes, leurs bouches vomissaient des flots de sang. Mais contre le héros, les épées se brisèrent, les haches s'ébréchèrent, les flèches se

changèrent en fleurs.

Mâra résolut d'intervenir lui-même : il jeta un disque capable de couper en deux une montagne. Mais l'arme se changea en une guirlande de fleurs, qui resta suspendue au-dessus de la tête du moine.

Celui-ci prit alors la Terre à témoin de l'excellence de ses efforts. Le sol s'entrouvrit ; la Terre apparût à mi-corps, joignit les mains, s'inclina devant le héros, disant, avant de disparaître :

— Je te salue et te rends hommage, ô toi, le plus pur des hommes !

Une nuit, la nuit du huit décembre, la nuit sainte du Bouddhisme, l'illumination se fait en son esprit. Le moine Gautama, alors âgé de trente-six ans, devient le *Bouddha*, c'est-à-dire *Celui qui sait*, celui qui va sauver le monde en lui révélant la vérité.

Quelle vérité, quelles vérités a-t-il découvertes en méditant bous le figuier ?

D'abord que la vie est pleine de douleurs. La naissance est douleur ; la maladie est douleur ; la vieillesse est douleur ; la mort est douleur ; l'union avec ce qu'on n'aime pas est douleur ; la séparation d'avec ce qu'on aime est douleur.

Le Bouddha accepte l'idée, particulièrement chère à tous les Hindous, des transmigrations et des réincarnations. Chaque être a vécu, avant sa vie présente, une longue suite d'existences passées ; il est destiné à vivre une longue suite d'existences futures. Que de souffrances nous avons eues, nous aurons encore à supporter au cours de ces existences ! La mort d'une mère, la mort d'un père, la mort d'un frère, la mort d'une sœur, la mort d'une femme ou d'un mari, la mort d'un fils ou d'une fille, la perte des biens... En face de ces calamités, chacun de nous, au cours de ses existences successives, a versé plus de larmes qu'il n'y a de gouttes d'eau dans la mer.

D'où vient la douleur ? De l'égoïsme, de l'attachement à l'existence. C'est parce que nous aimons trop l'existence qu'à la mort, nous nous réincarnons.

Nous échapperions à la douleur en renonçant à l'égoïsme. Si nous n'avions plus aucun attachement à l'existence, nous entrerions dans le Nirvâna. Pour les uns, le Nirvâna, c'est l'anéantissement total ; pour d'autres, c'est un Paradis.

Si nous agissons bien, nous mènerons des existences qui deviendront chaque fois meilleures ; nous nous rapprocherons du Nirvâna.

Nous agissons bien si nous ne tuons aucun homme » ni même aucun animal ; si nous nous abstenons de prendre le bien d'autrui, la femme

d'autrui ; si nous évitons de mentir, et de boire des liqueurs enivrantes ; si nous pardonnons à autrui et lui rendons le bien pour le mal. « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? » Nous devons essayer de faire du bien à tous.

Un jour, tous les hommes, et même tous les êtres, seront assez parfaits pour entrer dans le Nirvâna.

Quatre fois sept jours, le Bouddha resta plongé dans ses réflexions, sous l'Arbre de la Science, méditant sur les vérités qui avaient illuminé son esprit.

La cinquième semaine éclata un orage terrible. Un vent froid soufflait ; il tombait une pluie glaciale. Mais un roi des Nâgas, Moucilinda, apparut sous la forme d'un serpent gigantesque : sept fois de ses anneaux il enveloppa le corps du Bouddha ; et formant de ses sept têtes un capuchon protecteur, il abrita contre l'ouragan le visage de celui que, désormais, on se plaît à nommer le Bienheureux.

Après sept jours, l'orage prit fin. Alors Moucilinda dénoua ses anneaux, cacha sa forme de serpent, prit la figure d'un jeune homme et, mains jointes, adora le Bouddha. Celui-ci lui dit :

— Bienheureux, celui qui connaît la vérité ! Bienheureux, celui qui triomphe de l'égoïsme ! Bienheureux, celui qui ne fait de mal à aucun être !

Le Bouddha aurait pu entrer immédiatement dans le Nirvâna. Mais il décida de rester sur la terre afin de faire connaître la vérité par lui découverte.

Se demandant à qui il la révélerait tout d'abord, il pensa aux cinq disciples qui l'avaient, naguère, abandonné. Il se dirigea vers la ville où il savait les rencontrer, Bénarès.

... Bénarès ! On a dit déjà quelle ville extraordinaire elle est, aujourd'hui encore. Avec ses pèlerins, ses fakirs, ses vaches sacrées et ses singes sacrés, ses deux mille temples, ses innombrables chapelles, ses cinq cent mille statues de Dieux, ses bains sacrés, ses bûchers funèbres, elle offre un des spectacles les plus extraordinaires qu'il y ait au monde...

À Bénarès, les cinq moines se trouvent dans le Parc aux Gazelles. Ils

voient arriver leur ancien maître, et ils se disent entre eux :

— Voici venir celui qui a renoncé à ses aspirations, qui cède à la gourmandise, qui vit dans l'abondance et dans le luxe. Nous le recevrons poliment mais sans lui rendre aucun hommage.

Mais, selon le Bouddhisme, il y a dans la vraie bonté une force à laquelle rien ne résiste. L'attrait du Bouddha est si puissant que les moines ne persévèrent pas dans leur hostile résolution. Ils courent tous au-devant du Bienheureux : l'un le débarrasse de son vase à aumônes, un autre de son manteau ; un autre lui prépare un siège ; un autre lui apporte de l'eau pour qu'il puisse laver ses pieds. Tous n'ont qu'un cri :

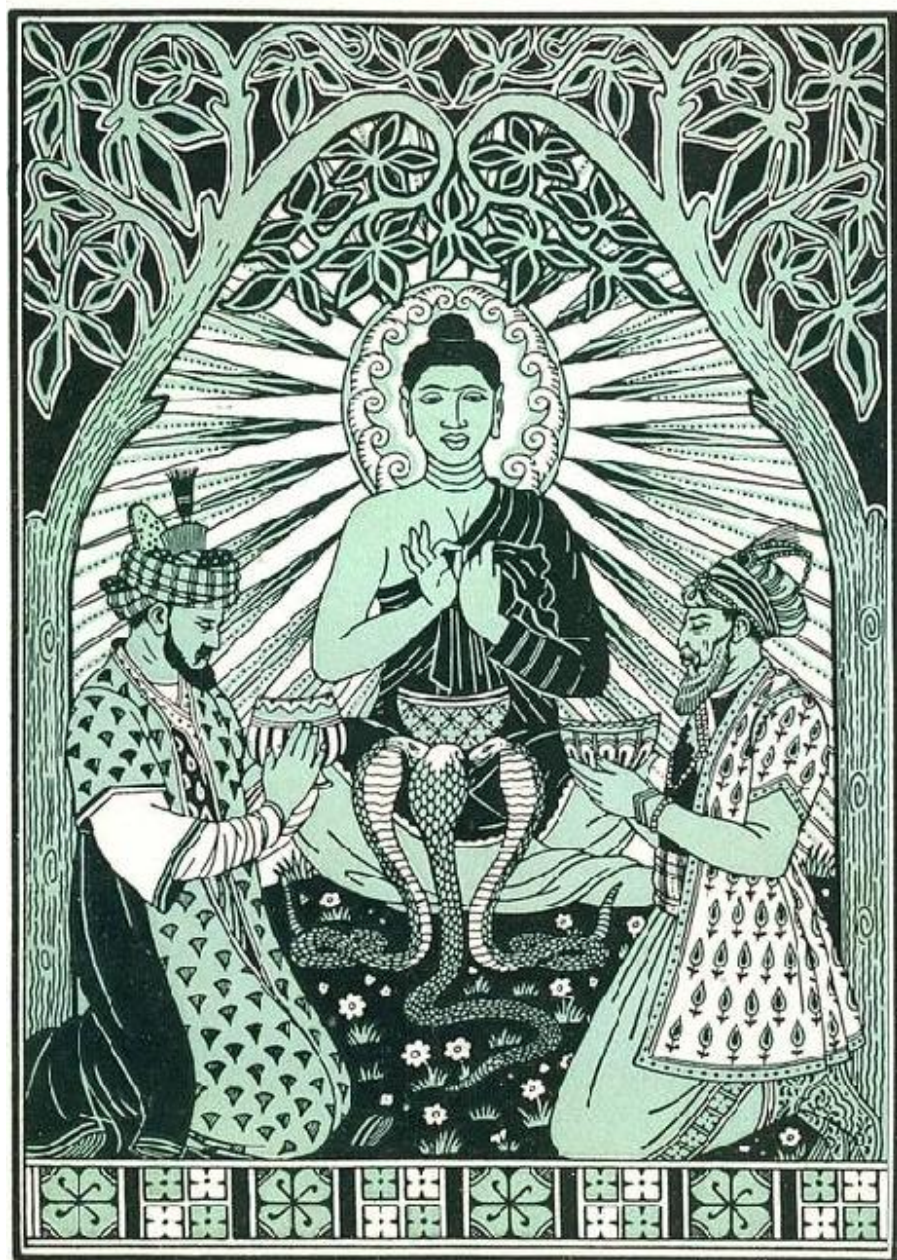
— Sois le bienvenu, ami ! Sois le bienvenu parmi nous !

Ayant lavé ses pieds, le Bouddha leur parle. Il leur expose les raisons de sa conduite : si une vie uniquement consacrée à la recherche du plaisir est basse et ignoble, une vie de macérations, où l'on vise à s'infliger toutes sortes de souffrances, est stupide et vaine. Entre le plaisir et la douleur, il faut suivre le chemin qui passe au milieu : c'est lui qui conduit à l'illumination, à la vérité, à la paix du cœur.

Le Bouddha prononce alors le *sermon de Bénarès*, qui expose sa doctrine. Les cinq moines, pour mieux l'entendre, retiennent leur respiration. Ils sont les premiers à se convertir.

Soixante moines les rejoignent bientôt, fondant le premier Ordre Bouddhique. Ils sont tonsurés ou ont le crâne rasé, et ils portent la robe jaune. Ils vivent d'aumônes, prêchent la résignation et la bonté, conservent le calme et la gaîté, même au milieu des pires calamités, même en face des plus méchants adversaires.

Pendant quarante-quatre ans, le Bouddha, accompagné par un certain nombre de disciples, parcourt le pays. Il se préoccupe de gagner à sa doctrine tous les hommes, indistinctement, depuis les rois et les nobles jusqu'aux plus pauvres et aux plus humbles.



Le Bouddha gagne à sa doctrine les rois et les nobles.

Les écrits sacrés du Bouddhisme nous content certaines de ces conversions.

Le roi de Magadha, Ajâtasattou, se convertit en cette nuit d'octobre où la pleine lune est considérée comme particulièrement belle, et où les fleurs de lotus brillent de tout leur éclat.

Assis sur le toit en terrasse de son palais, le roi laisse échapper ces paroles :

— En vérité, cette nuit de lune est exquisite. Elle invite à la joie. Quel Brahmane dois-je aller entendre, pour qu'en l'entendant, mon âme se sente encore plus heureuse ?

Ses familiers nomment certains Brahmanes. Seul le médecin Jivaca garde le silence. Le roi lui dit :

— Pourquoi restes-tu silencieux, ami Jivaca ?

Jivaca répond :

— Dans mon jardin de manguiers, ô Seigneur ! demeure en ce moment le Bienheureux, avec une grande troupe de disciples, avec trois centaines de moines. Sur lui se répandent de magnifiques louanges : il est le béni, le saint, celui qui sait, celui qui connaît les mondes ! Va l'entendre, ô Seigneur ! Il se pourrait bien qu'en l'entendant, lui, le Bienheureux, ton âme, ô Seigneur ! soit réjouie.

Alors, à éléphants, le roi, les reines et leur suite se dirigent, sous la lune, le long des étangs couverts de lotus, vers le bois de manguiers où s'est arrêté le Bouddha. Le roi écoute la parole du maître, et il se convertit.

Un autre jour, le Bouddha voit un malheureux enlever les fleurs fanées d'un temple. Dans l'Inde d'alors, les hommes qui travaillent à de telles tâches appartiennent à une caste fort inférieure. Mais le Bouddha ne tient aucun compte des différences de caste. Il sait que l'humble serviteur est pieux et bon. Il écoute la requête du pauvre diable, qui désire entrer dans l'ordre bouddhique. Il lui dit ces simples paroles, qui transportent de joie le mal-heureux :

— Approche-toi et viens avec nous, ô moine !

Un jour, le disciple favori du maître, Ananda, ayant soif, demande de l'eau à une jeune femme qui se trouve près d'une fontaine.

— Tu ne dois avoir aucun rapport avec moi, ô révérend Ananda ! répond la jeune femme ; je suis une fille de paria, une intouchable.

— Je ne te demande pas quelle est ta naissance, ô ma sœur ! ni quelle est ta famille, répond Ananda ; si tu as de l'eau de reste, sois assez bonne pour m'en donner un peu !

La jeune femme est bouleversée d'être traitée avec une telle douceur. Après divers incidents, elle se fera religieuse.

Un petit enfant désire faire une offrande au Bouddha. Mais il ne possède rien au monde. Alors une naïve pensée passe en sa jeune âme. Il ramasse » de la poussière, en joignant ses mains ouvertes, et il la

présente au Bienheureux. Celui-ci, touché de ce geste, accepte en souriant ce présent. L'enfant renaîtra plus tard sous la forme du grand empereur bouddhique Açoka, le meilleur des souverains qui aient jamais régné sur la terre.

Un singe offre au Bouddha un bol de miel. Le maître ne repousse pas cet humble hommage. Tout joyeux, l'animal fait une gambade si audacieuse qu'il tombe et se tue. Il renaît aussitôt, élevé à la dignité humaine, et fils de brahmane.

Le père du Bouddha, Çouddhodana, a suivi de loin la carrière de son fils. Il brûle du désir de le revoir. Pour faire connaître ce souhait à son enfant, il lui envoie un messenger.

Mais celui-ci, dès qu'il s'est approché du Bienheureux, n'a plus qu'un désir : devenir moine. Il ne pense plus à s'acquitter de sa mission.

La même aventure se reproduit, successivement, pour huit autres messagers.

Çouddhodana recourt alors à Oudâyin, qui avait été le plus fidèle ami du prince Siddhârtha ; il le charge de dire à son fils l'ardeur de son désir et sa profonde tristesse.

Celui-ci, comme les précédents messagers, se fait moine. Mais un jour, il engage le maître à voyager.

— Pourquoi me donnes-tu ce conseil ? Oudâyin, demande le Bouddha.

— Ton père, le roi Çouddhodana, aurait grande joie, Maître, à te revoir.

— Eh bien, j'irai à Kapilavastou, et je verrai mon père.

Le Bouddha entre dans sa ville natale, marchant entouré d'une lumière qui éblouit tous les yeux. Sa famille est infiniment heureuse de le retrouver. Mais les habitants sont stupéfaits de voir leur ancien prince vêtu comme le plus humble des moines et mendiant sa nourriture. Il leur faut quelque temps pour comprendre la noblesse de cette transformation.

Le Bouddha apprend avec satisfaction que sa femme, Gopâ, mène, maintenant, une vie austère, pour imiter ce qu'elle a entendu dire de son mari. Il convertit son fils, Râhoula. Son cousin, Ananda, devient le plus fidèle de ses disciples. On a comparé son attachement pour son maître à celui de saint Jean pour Jésus.

Cependant, c'est dans sa famille que le Bouddha trouve son pire adversaire : son cousin Dévadatta, le Judas du Bouddhisme. Impatient de succéder au maître dans le gouvernement de la communauté, il

cherche à le faire disparaître. Mais les assassins envoyés par lui, se jettent aux genoux du Bienheureux, et l'adorent.

Alors Dévadatta fait enivrer un éléphant particulièrement féroce, et le lance dans une étroite ruelle, où passe le Bouddha, demandant l'aumône. La bête furieuse démolit les maisons, piétine voitures et passants. Le Bouddha continue sa tournée, parfaitement calme. Mais, voyant que l'éléphant va écraser une petite fille, qui traverse étourdimement la rue, il dit à l'animal :

— Épargne cette enfant innocente : c'est seulement contre moi que tu es lancé.

Aussitôt l'éléphant s'apaise. Il s'agenouille aux pieds du Bienheureux et, de sa trompe, essue la poussière des vêtements sacrés.

Feignant le repentir, Dévadatta se prosterne devant le maître. Mais il a caché sous ses ongles un poison subtil, et il essaie de griffer le Bouddha à la cheville.

C'en est trop : la terre s'entr'ouvre, et engloutit le perfide.

À quatre-vingts ans, le Bouddha juge que sa tâche terrestre est accomplie. Il se décide à entrer dans le Nirvâna.

L'événement doit se produire à Kousinâra. Le Bienheureux y arrive, fatigué, malade.

On place son lit entre deux arbres jumeaux, qui, bien que ce ne soit pas la saison, se couvrent de fleurs. Une pluie de fleurs tombe sur le Bouddha.

Le mourant apprend que son disciple favori, Ananda, ne cesse pas de pleurer. Il lui fait dire :

— Ami Ananda, le maître désire te parler.

Quand Ananda, après s'être prosterné devant lui, s'est assis à ses côtés, le Bouddha lui adresse quelques paroles d'affection :

— Ne gémis pas ainsi, mon cher Ananda ; ne sois pas désespéré. Ne te l'ai-je pas déjà dit ? De tout ce que l'homme aime sur cette terre, il doit un jour se séparer, se détacher... Garde seulement le souvenir de tout le dévouement que tu as manifesté à ton maître, de toute la tendresse, de la tendresse infinie que tu lui as toujours témoignée... Continue à faire le bien ; tu entreras, toi aussi, dans le Nirvâna.

À ses disciples réunis une dernière fois, le Bouddha donne ce mot d'ordre : « Luttez sans relâche. »

Alors son esprit s'élève d'extase en extase. Le Bienheureux entre enfin dans le Nirvâna.

Ses disciples et les nobles de Kousinâra brûlent son corps, devant les

portes de la ville, au soleil levant.

En 1898, on a découvert, sur une colline pleine de reliques, une urne qui, d'après l'inscription gravée sur elle, aurait contenu les cendres mêmes du Bouddha.

Dans la province chinoise du Szétchouen, d'innombrables pèlerins se rendent au pied du mont Omi. Tous aperçoivent le Bouddha apparaissant au sommet ; mais les uns le voient assis, les autres debout...

En tout cas, toute la vie du Bouddha, de sa naissance à sa mort, se trouve représentée en bas-reliefs sculptés au temple du Boro Boudour (temple des Mille Bouddhas), à Java. J'ai, un jour, parcouru les trois kilomètres de sculptures qui se déroulent sur ces cinq terrasses. Sur l'une de ces images, j'ai vu le Bouddha, la tête ceinte d'une auréole, prononçant des paroles de douceur devant des disciples aux yeux mi-clos, aux visages transfigurés... Et je me suis alors senti devenir, momentanément, l'un de ces disciples...

Les incarnations antérieures du Bouddha



UNE des originalités de l'âme hindou, c'est la croyance en la *transmigration* : chaque homme doit passer par une succession presque indéfinie d'existences, humaines ou animales, sur cette terre ou en d'autres mondes.

Après la mort, on se réincarne en une forme nouvelle, tantôt supérieure, tantôt inférieure, selon que l'on a bien ou mal vécu.

Pour le Bouddhiste, on se rapproche ou on s'éloigne du *Nirvâna* : néant où l'on cesse de souffrir, ou bien Paradis où l'on goûte toutes les joies.

C'est seulement lorsqu'on est près d'entrer dans le Nirvâna que l'on connaît la suite des existences par lesquelles on a antérieurement passé.

Peu avant d'entrer dans le Nirvâna, le Bouddha a découvert quelles furent ses incarnations antérieures, sous des formes animales ou humaines.

Voici trois de ces incarnations.

Une fois, le Bouddha était un joli petit lièvre, aux longues oreilles, à la queue courbe et courte.

Il vivait sur une montagne, à la lisière d'une forêt. Il se nourrissait d'herbes et de plantes, de feuilles et de fruits. Il ne faisait de mal à aucun être.

Il avait pour amis un singe, un chacal et une jeune loutre. Ils habitaient tout près les uns des autres. Et on les voyait ensemble du matin au soir.

Le petit lièvre n'était pas seulement pour eux un bon camarade. Il était aussi leur professeur de morale et leur directeur de conscience. Il leur enseignait ce qui est bien et ce qui est mal, les incitait à se détourner du mal et à faire le bien.

Une nuit, la pleine lune avait brillé de tout son éclat. Le jour suivant devait être considéré comme une journée de fête. En de telles occasions, plus encore qu'à d'autres moments de l'année, c'était un devoir de se montrer généreux, de ne pas refuser l'aumône aux mendiants, de faire des cadeaux aux brahmanes.

Le petit lièvre rappela cette obligation à ses amis. Il les invita à préparer d'avance leurs présents.

Pendant que ses camarades se préoccupaient d'obéir à ce conseil, le petit lièvre s'assit sur son derrière et il réfléchit :

— Que pourrais-je bien donner à celui qui me demandera l'aumône ? Je n'ai pas de riz ni de fèves ; je n'ai pas d'huile, ni de beurre ; je ne vis que d'herbe : de l'herbe, cela ne peut pas se donner. Si quelque personne méritant de recevoir un présent, vient ici, et me demande quelque nourriture, il ne faut pas qu'elle s'en retourne les mains vides. Je n'ai rien d'autre à donner que moi-même : eh bien ! je me donnerai moi-même à elle !

Le roi des Dieux connut sa pensée. Sous la forme d'un brahmane, il s'approcha du petit lièvre.

Celui-ci n'attendit même pas que le visiteur lui adressât une demande. Il s'écria :

— Tu fais bien de venir à moi pour chercher de la nourriture. Je vais t'en donner tout à l'heure... Je te prie seulement d'amasser du bois et d'allumer un feu... Et ensuite je t'expliquerai pourquoi.

Le brahmane fit ce qui avait été demandé. Il alla dans la forêt toute proche, rapporta quelques branches sèches, fit flamber les feuilles et le bois.

Assis devant le feu, il entendit le petit lièvre lui dire :

— Tu t'étonnes, peut-être, de ce que je viens de te faire faire. En voici l'explication. Tu es un brahmane, et je suis sûr que tu pratiques tous tes devoirs. Un de ces devoirs est de ne faire aucun mal à un être vivant, de ne pas tuer un être vivant. Si je m'étais donné à toi vivant, tu ne m'aurais pas tué pour te procurer quelque nourriture. Mais dans le feu que tu viens d'allumer, je vais me rôtir moi-même. Quand je serai rôti, tu pourras me manger.

Le brahmane regardait avec un mélange d'étonnement et de respect le petit lièvre. Celui-ci, après un bref silence, reprit la parole :

— Il n'est pas, dit-on, de don plus noble que le don de soi. Je vais te

donner tous mes membres, toute ma chair, tout mon corps, tout mon être... Peut-être n'y aura-t-il jamais eu de don plus noble que celui que je t'offre aujourd'hui ?...

Alors le petit lièvre se précipita en pleines flammes.

Les textes sacrés nous apprennent ce qu'il éprouva en entrant dans le feu : le même sentiment de bien-être que nous, quand nous nous plongeons, par une chaleur torride, dans une eau rafraîchissante...

Dans une autre existence, le Bouddha fut un singe, le roi des singes. Son pelage était d'une élégante teinte gris clair ; ses yeux noirs exprimaient à la fois intelligence et bienveillance. Sans être énorme, il était très fort, très robuste, et d'une extraordinaire souplesse.

Un jour, un messenger-singe se précipite vers le roi-singe :

— Je viens d'apprendre, lui murmure-t-il à l'oreille, une terrible nouvelle : de méchants hommes vont nous attaquer. Cent archers s'approchent déjà, se préparent à cerner notre camp. Ils ont l'ordre de nous capturer ou de nous tuer tous. Parmi nous, les uns seront enfermés en des cages, pour l'amusement des stupides bêtes humaines ; les autres seront massacrés, et l'on dépouillera nos corps pour en tirer des fourrures.

— Il faut sauver les nôtres, tous les nôtres, répond le roi-singe.

Autour de lui s'ébattent gaiement, dans un bois de manguiers, quatre-vingt mille de ses sujets, inconscients du danger qu'ils courent.

Le camp des singes est adossé à un fleuve immense : le divin Gange. Là est la seule voie de salut... Mais le problème n'est que déplacé : comment faire traverser cette sorte de mer intérieure par ces milliers de petits êtres, incapables de nager ?

Le roi-singe réfléchit. En quelques minutes il trouve la solution.

D'abord, et en toute hâte, il réunit autour de lui ses sujets. Il les informe du danger. Il les invite à traverser le fleuve sur une corde de bambous, qu'il va, lui-même, tendre au-dessus du Gange.

Il attache cette longue corde d'une part à la branche d'un arbre, de l'autre à sa ceinture. D'un bond gigantesque il franchit le fleuve.

Hélas ! la corde est trop courte ; un peu trop courte !

Le roi-singe saisit un arbre, qui pousse au bord du fleuve ; il s'y cramponne. Son corps prolongera la corde. Sur le pont ainsi formé, ses sujets vont pouvoir passer.

Les plus audacieux se risquent. Les autres, voyant que ceux-ci ont réussi à rejoindre la rive opposée, se décident à les suivre, en dépit des critiques qu'adresse au geste de leur roi un énorme singe au pelage

roux, et aux regards méchants. (Faut-il dire que, dans une existence postérieure, il sera le Judas du Bouddhisme, Dévadatta ?)

Les quatre-vingt mille singes ont passé : avec quelle ardeur ils jacassent, joyeux d'avoir la vie sauve ! À son tour, et le dernier de tous, le méchant singe roux suit la corde, arrive au-dessus du corps royal.

Alors il affecte de faire un faux pas : brusquement, lourdement, il tombe sur le roi-singe. Et il lui rompt l'échine.

Le pauvre roi-singe est mortellement atteint. Il reste inanimé sur le sol.

Un roi humain, le roi de Bénarès, passe sur la rive, l'aperçoit, le fait transporter en son palais.

En ce palais, le roi-singe reprend connaissance. Il remercie son hôte. Il lui conseille d'être toujours un souverain excellent, dévoué à tous, aimant la paix et la justice.

Il se déclare heureux de mourir, puisque, au prix de son existence, il a réussi à sauver quatre-vingt mille de ses sujets, et le méchant singe roux lui-même.

En une autre de ses nombreuses existences, le Bouddha a été un homme, un roi, un grand roi, animé d'une sympathie sans borne pour tous les vivants, pour tous les animaux, surtout pour ces délicieux animaux que sont les oiseaux.

Un jour, une colombe, poursuivie par un faucon, se précipite sur les genoux du roi :

— Je vais mourir, lui dit-elle, si tu ne viens pas à mon secours. Je voudrais tant ne pas mourir !

— N'aie pas peur, mon bel oiseau ! dit le roi en caressant ses plumes. Quels jolis yeux tu as ! Ils sont semblables aux rouges fleurs de l'arbre açoka...

La colombe continue à trembler.

— Ne crains rien, lui redit le roi. J'ai toujours sauvé tous les vivants qui ont fait appel à moi. Je te sauverai, toi aussi. Je te promets de te sauver. Oui, quand il me faudrait abandonner mon royaume, ou ma vie même.

Le faucon a suivi la colombe. Il n'ose pas se jeter sur l'oiseau que le roi tient entre ses mains. Mais il s'adresse au monarque, hardiment :

— Rends-moi cet oiseau. Il est à moi. C'est ma proie. Tu n'as pas le droit d'intervenir dans les querelles entre oiseaux du ciel.

— Tâche de me comprendre, noble oiseau ! répond le roi. Cette

pauvre créature est venue à moi, éperdue, toute tremblante ; comment pourrais-je ne pas lui porter secours... ? Livrer qui nous a demandé refuge : ce serait une lâcheté déshonorant celui qui en serait coupable. Oui, une lâcheté, et une injustice...

— Et envers moi, ô roi ! ne te montres-tu pas injuste ? La faim me dévore. Cette colombe est ma nourriture ; elle sera la nourriture de ma femme et de mes enfants auxquels je porterai son corps. En nous enlevant cette proie, tu nous condamnes tous à mort. Tu sais que les êtres ont besoin d'aliments pour subsister ; ce sont les seuls biens qui soient absolument indispensables... Ne nous prive pas de la proie que mes efforts avaient presque conquise...

— Tu as faim, et tu veux nourrir les tiens, répond le roi. À la bonne heure ! Je vais te faire servir des aliments, dont tu pourras emporter ce que tu voudras. Préfères-tu la viande de bœuf, de gazelle ou de sanglier ?

— Je préfère la viande de colombe, réplique le faucon. Le faucon ne mange pas, n'a jamais mangé les mets que tu m'offres. Mais il a toujours mangé les colombes. C'est une loi éternelle, que tu n'as pas le droit de violer.

— Tu as raison, dit le roi, de refuser les mets que je viens de t'offrir. J'ai eu tort de te les proposer. Si tu avais accepté, j'aurais dû commettre le crime de faire tuer un vivant... D'autre part, je voudrais satisfaire ta faim. Cependant, je ne puis trahir la suppliante qui a imploré de moi son salut... Demande-moi n'importe quoi, n'importe quelle richesse, mon royaume, ma vie elle-même. Je te donnerai ce que tu me demanderas ; oui, n'importe quoi, sauf la colombe.

— Eh bien, puisque tu la chéris à ce point, répond, sarcastiquement, le faucon, je vais te fournir le moyen de lui prouver ton affection. Mets-la sur le plateau d'une balance ; et taille dans ta propre chair de quoi en faire le contrepoids. À ce prix, je te l'abandonne.

— Tu as raison, excellent oiseau ! dit le souverain. Je te remercie de la grâce que tu veux bien accorder à elle et à moi. Qu'on apporte vite une balance, et un couteau bien aiguisé !

Le roi met la colombe sur le plateau d'une balance ; sur l'autre, il place un large morceau de chair, qu'il vient de couper à l'une de ses cuisses, mettant l'os à nu.

Pendant le débat avec le faucon, les reines, les enfants du roi, ses ministres, ses serviteurs sont venus assister à la scène. Maintenant ils poussent de grands cris, d'émouvantes lamentations.

Mais la colombe pèse plus que le morceau de chair. Le roi dépouille son autre cuisse.

La colombe pèse encore plus lourd que ce que le roi jette dans l'autre plateau. Il coupe la chair de ses bras, de sa poitrine, de son ventre ; il entasse toute cette viande sanglante sans réussir à faire

mouvoir la balance.

Alors il monte lui-même sur le plateau, place en face de la colombe tout son propre corps, déchiqueté et sanglant...

À ce moment un miracle se produit. Au lieu du faucon apparaît le Dieu Indra ; au lieu de la colombe, le Dieu Agni. Ils disent :

— Prince des hommes, nous sommes venus sous la forme de ces oiseaux pour éprouver ta vertu. Béni sois-tu, pour avoir donné ce magnifique exemple !... Tout ton corps va, dès maintenant, t'être rendu. Et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, l'histoire de ton merveilleux dévouement sera contée.

« Et puis, et surtout, quand tu renaîtras en une autre existence, tu seras le meilleur des êtres humains : le Bouddha. »

Des fleurs tombent du ciel sur le corps, redevenu intact, du roi, tout parfumé d'ambrosie...

On trouvera une autre incarnation du Bouddha dans le dernier récit contenu en ce livre, récit intitulé : *Le plus généreux des princes*.



Le plus généreux des princes



EN l'harmonieux visage du prince Soudâna, fils du roi Cibi, brillaient deux yeux magnifiques.

Ils étincelaient de joie quand ils avaient l'occasion de contempler une scène de tendresse ou de bienveillance : des enfants se jetant dans les bras de leurs parents ; un moine apportant de la nourriture à des affamés.

Les beaux yeux devenaient humides quand ils étaient obligés de percevoir une souffrance ou une laideur morale : la douleur d'un malade ; le geste d'un grossier individu brutalisant son épouse ou ses enfants.

Souvent les grands yeux avaient une expression rêveuse ; ils exprimaient le souhait profond d'un noble cœur : s'il pouvait se faire qu'un jour tous les êtres humains, et même tous les animaux, tous les vivants fussent heureux ! Que la vie serait bonne, que le monde apparaîtrait beau, si tous les hommes cessaient de se faire du mal les uns aux autres ; s'ils étaient les uns à l'égard des autres, bons et généreux !...

Animé par cette constante pensée, Soudâna ne cessait de chercher, – dans la capitale sur laquelle régnait Cibi, son père, – des malheureux auxquels il prodiguait ses bienfaits. Dans les écuries de son palais, tous les animaux recevaient une abondante nourriture. Dans les jardins étaient disposés des nids et des vases pleins de graines, afin qu'aucun oiseau ne se trouvât sans abri ni sans aliment.

Cependant, le prince avait le remords de ne jamais faire assez pour soulager l'humaine souffrance. Il savait que les palais de son père

contenaient d'immenses trésors, et que, cependant, bien des sujets du roi vivaient dans la pauvreté, souffraient de la faim, parfois du froid, ou s'affligeaient de la misère en laquelle s'écoulait leur existence.

Sous l'influence de cette pensée, Soudâna devint de plus en plus triste. Ni sa femme, pourtant belle et tendre, ni ses deux charmants enfants, – un fils, une fille, – ne réussissaient à lui rendre la joie de vivre.

Comme tous ceux qui l'approchaient, le roi Cibi constata avec peine la mélancolie croissante du jeune homme. Un jour, il le fit appeler pour avoir avec lui un grave et cordial entretien.

Le prince expliqua la raison de sa tristesse, le remords pesant sur sa vie.

— Puis-je faire quelque chose pour te soulager ? demanda le roi, qui ne comprenait pas grand'chose à de tels scrupules, mais qui aimait assez son enfant pour chercher à le rendre heureux, s'il pouvait en quelque mesure y aider.

Soudâna hésita d'abord à répondre, craignant de peiner son père. Puis il estima que le devoir lui interdisait de se taire. Il dit :

— Oui, mon père, vous pourriez me rendre le bonheur que je ne réussis plus à goûter... Mais ce que j'ai à vous demander est si considérable que je crains de ne pas obtenir votre consentement.

— Parle sans crainte.

— Eh bien, voici ce que je désire... Vos palais regorgent de richesses... Donnez-les-moi, toutes... Faites les transporter aux portes de la ville. Je les distribuerai à tous ceux qui en auront besoin, ou même simplement qui souhaiteront en obtenir une certaine part.

— Je m'incline devant ton désir, ô mon fils ! Fais tout ce que tu voudras de ces biens.

Le prince demanda l'aide des ministres, qui, stupéfaits et furieux, durent quand même obéir à la décision du monarque.

Ils firent transporter aux quatre portes de la ville tous les bijoux, tout l'or, tout l'argent contenus dans les palais royaux. Le prince en faisait une généreuse distribution !

— Tu as faim ? voici de l'argent pour t'acheter de la nourriture !... Tu manques de vêtements ? en voici, qui certainement te conviendront !... Tu as envie d'une pierre précieuse ? prends celle qui te plaît le mieux !...

Non seulement tous les habitants de la capitale virent ainsi tous leurs désirs satisfaits, mais tous les sujets du royaume profitèrent de la bonne aubaine. Les uns marchèrent une journée, d'autres, deux, trois, cinq, dix jours pour se rendre aux portes de la ville : aucun ne revint chez lui déçu.

La nouvelle de la généreuse décision prise et appliquée par le prince se répandit même au delà des frontières. Elle stupéfia les peuples voisins.

L'un de ces États avait été souvent en guerre avec le pays sur lequel régnait le père de Soudâna. Il avait récemment subi un terrible désastre, que l'on expliquait ainsi. Le roi Cibi possédait un éléphant, que l'on nommait *l'éléphant blanc marchant sur des lotus*. Cet animal était si fort, si vaillant au combat qu'il brisait tous les obstacles et que toujours il assurait la victoire.

En apprenant la conduite de Soudâna, le roi de l'État adverse convoqua ses ministres, et les brahmanes qui lui servaient de conseillers habituels. Il leur dit :

— Puisque Soudâna accorde tout ce qu'on lui demande, pourquoi ne lui demanderions-nous point *l'éléphant blanc marchant sur des lotus* ? En vertu même de ses principes, il ne peut le refuser... Qui d'entre vous se charge d'aller l'obtenir de lui et de nous l'amener ?

Les ministres, sans oser refuser nettement, alléguèrent diverses obligations, qui les retenaient en la capitale. Mais il se trouva huit religieux qui acceptèrent d'accomplir cette mission, si on leur donnait quelques provisions de route.

— Je vais vous en faire apporter, dit le roi. Si vous réussissez, je vous accorderai, à votre retour, de grandes récompenses.

Bâton à la main, les huit religieux partirent. Ils franchirent montagnes et rivières, atteignirent, après bien des jours, le pays du roi Cibi, s'arrêtèrent devant le palais du prince héritier.

On annonça leur arrivée à Soudâna. Joyeux, il alla les trouver, leur demanda d'où ils venaient, s'ils n'étaient pas trop fatigués de leur long voyage, et si l'on pouvait faire quelque chose pour eux.

— Nous avons entendu dire, répondit l'un d'eux, que vous êtes le plus généreux des princes, et le meilleur des hommes ; que vos libéralités sont immenses. Votre réputation s'est répandue partout, oui, jusqu'en notre lointain pays... Vous réussissez à satisfaire tous les désirs de tous ceux qui vous approchent... Eh bien ! ce que nous désirons, c'est *l'éléphant blanc marchant sur des lotus*.

Le prince eut un mouvement d'hésitation. Il répondit :

— Cet éléphant est particulièrement aimé de mon père. Je lui ferais de la peine en vous l'accordant. Je vais vous faire donner un autre éléphant blanc, le plus beau de nos écuries.

— Non, répondit le religieux. Nous n'en voulons pas d'autre que celui dont nous venons de vous parler.

Le prince paraissait indécis, pris entre son devoir envers son père et

son charitable engagement de tout donner à qui demanderait. Les religieux commençaient à être inquiets, à redouter l'échec de leur mission. L'un d'eux découvrit un argument qui lui parut devoir exercer, sur le prince, une influence décisive :

— Tout le monde sait, dit-il, que vous êtes incapable de rien refuser. Si nous ne ramenons pas l'éléphant demandé par nous, on nous accusera de négligence, peut-être de malhonnêteté. Nous serons certainement punis, peut-être torturés et mis à mort.

Soudâna souffrit à la pensée qu'une décision de lui pouvait avoir de si affreuses conséquences. Il ne put accepter cette responsabilité.

— Vous aurez ce que vous demandez, dit-il.

Il alla aux écuries pour vérifier que l'éléphant à donner aux religieux était bien l'animal désiré par eux. Il le conduisit lui-même à ses visiteurs, le leur remit et leur dit :

— Partez promptement... Si le roi savait ce qui vient de se passer, il pourrait bien envoyer à votre poursuite des gens qui reprendraient l'éléphant !

Les huit religieux montèrent sur la bête, et se sauvèrent en toute hâte. Dès qu'ils se furent éloignés du prince et qu'ils furent hors de sa vue, ils éclatèrent de rire, et se moquèrent de sa naïve générosité, dont ils avaient su si bien jouer.



Le don de l'*éléphant blanc marchant sur des lotus* fut vite connu dans la capitale. Il suscita une indignation unanime.

Ceux surtout qui avaient profité des largesses de Soudâna se montraient particulièrement sévères à son égard. On entendait dire partout :

— Nous le savions un imbécile, un pauvre fou. Mais c'est bien pire. Voici qu'il collabore avec nos pires ennemis... Cet éléphant blanc, c'était notre principal instrument de guerre ; c'est à lui que nous devons toutes nos victoires passées. Sans lui, nous serons certainement vaincus, au cours des guerres prochaines... Soudâna est le plus répugnant des traîtres. Son geste causera la perte du royaume.

Les plus acharnés contre le prince étaient les ministres. Ils avaient vu avec rage distribuer au peuple des richesses dont ils avaient la douce habitude de prendre pour eux et pour leurs favoris la meilleure part. L'affaire de l'éléphant blanc leur parut une merveilleuse occasion de vengeance.

Le président du Conseil fut chargé d'aller prévenir le roi de l'acte accompli par son fils et de ses conséquences possibles.

Le roi fut long à comprendre ce qui s'était passé. Quand il s'en rendit exactement compte, il s'évanouit. Il fallut asperger d'eau son visage pour lui rendre la conscience.

Il convoqua les ministres en conseil, leur demanda quelle conduite tenir à l'égard du prince héritier.

Le ministre de la Guerre était particulièrement furieux :

— Je ne peux, hurla-t-il, accepter de continuer à défendre le royaume sans *l'éléphant blanc marchant sur des lotus*. Quand nous serons vaincus, la faute en sera au traître qui a livré à l'ennemi notre meilleur instrument de guerre. Que faire de ce traître ? Les pieds qui l'ont conduit à l'écurie des éléphants doivent être coupés. Les yeux qui ont cherché notre éléphant parmi tous les autres doivent être arrachés. Les mains qui ont permis de l'emmener doivent être sectionnées. J'ai dit.

Le roi frémit. Si tous les ministres étaient d'accord sur un tel châtiment, pourrait-il leur résister ? Ou devrait-il supplicier ainsi le fils que, malgré tout, il continuait à chérir ?

Le ministre de l'intérieur devina l'émotion du roi. Habile courtisan, il comprit que le souverain lui serait extrêmement reconnaissant de proposer et de faire adopter un châtiment moins inhumain. Il prit la parole :

— Je ne puis accepter la proposition de notre collègue. La punition qu'il réclame serait exagérément sévère, inutilement cruelle... Le reproche que nous avons le droit d'adresser au prince, c'est que, dans sa volonté de faire plaisir à tout être humain, il s'est montré indifférent au sort de notre patrie. Eh bien ! qu'on le bannisse de ce royaume, dont la défaite ou le triomphe ne lui importent pas ! Ou plutôt, — puisqu'il est impossible d'envoyer hors de nos frontières notre prince héritier, — qu'on le chasse de la capitale, et qu'on l'oblige à vivre en une région sauvage, pendant douze années !

Le roi se rendit rapidement compte que la punition proposée était la moins sévère de toutes celles qui pouvaient être suggérées. Il suspendit la discussion en déclarant :

— C'est entendu ! Il en sera ainsi décidé. Le prince sera condamné à vivre en exil pendant douze années.

Soudâna s'inclina devant la volonté de son père. Il en informa sa femme, Madri, lui annonça qu'il serait obligé de la quitter pendant bien des années. Mais la fidèle épouse ne voulut à aucun prix se séparer de l'homme qu'elle aimait, admirant d'un cœur fervent son extraordinaire bonté.

Soudâna insista :

— Vous êtes, ma chérie, habituée à une vie de luxe ; vous vivez dans un palais ; vous êtes vêtue d'étoffes soyeuses ; vous reposez sur des divans moelleux ; vous mangez des aliments délicieux, arrosés de

boissons exquises. Là-bas, je n'aurai aucun abri ; je coucherai sur un sol couvert de chardons et de cailloux, grouillant d'insectes venimeux. Vêtu d'écorce, je serai nourri de quelques fruits, de quelques racines. Je souffrirai tantôt d'une chaleur intense, tantôt d'un froid glacial. Je rencontrerai des loups, des ours, des tigres, des serpents.

Madri sourit à son époux :

— Le luxe de ma vie présente, je n'y attache aucune importance, dit-elle. Il n'aurait pour moi aucun prix, si je devais être séparée de vous. Je vous en supplie, mon cher époux ! Laissez-moi partir avec vous, là-bas !

Incapable de résister au désir d'un autre être, Soudâna céda à la prière de Madri.

Il demanda au roi de rester au palais quelques jours, afin de distribuer tous les biens qui restaient encore à lui et à son épouse. Puis il partit, avec elle, avec son fils Djâli, âgé de sept ans et avec sa fillette Krichnâdjînâ, âgée de cinq ans.

Soudâna est monté sur un char, qu'il conduit lu-même et sur lequel se trouvent sa femme et ses enfants. Au dernier moment, les vingt mille épouses de son père ont fait, à lui et à Madri, de magnifiques présents. Beaucoup de fonctionnaires, aussi, et de gens du peuple ont apporté des perles ou des fleurs au prince héritier, qu'ils nomment *le bon génie du royaume*, et dont ils regrettent le départ.

Mais beaucoup de gens avides, sachant quelle route doit suivre le prince, veulent profiter une dernière fois de sa générosité. Ils attendent au bord du chemin, exprimant le désir de recevoir quelque présent. Tous les cadeaux offerts au départ passent entre leurs mains.

Maintenant c'est un paysan qui arrête Soudâna :

— Mon cheval vient de mourir. Je n'ai pas le moyen d'en acheter un autre. J'ai absolument besoin d'un cheval, pour porter à la ville le produit de mes champs.

Soudâna donne son cheval. Il se met entre les brancards, et tire le char, que sa femme pousse par derrière. De temps à autre, ils s'arrêtent pour reprendre haleine ; alors ils échangent un regard joyeux.

Mais un autre paysan arrête Soudâna :

— Il me faudrait un char, pour conduire à l'hôpital mon pauvre père malade. Ne pourriez-vous me donner votre char ?

Soudâna donne le char. Désormais, il porte sur son dos son fils ; Madri porte sa fille. Comme ils s'aiment, tous les quatre ! Comme ils

se sentent heureux d'être ensemble !

Un pauvre diable devant qui ils passent leur demande quelque aumône.

— Ce n'est pas que je veuille rien vous refuser ; mais je ne possède plus rien, lui dit gentiment Soudâna.

— Mais vous avez encore vos vêtements ?

— C'est vrai. Attendez : je vous les donne.

À d'autres mendiants il donne ensuite les vêtements de sa femme, de son fils, de sa fille. Tous les quatre n'ont plus, sur le corps, que quelques loques. Mais ce dénuement ne les empêche pas d'échanger de gais propos.

La montagne où ils doivent vivre, et qu'ils atteignent après huit jours de marche, n'est pas aussi effrayante que l'avait cru Soudâna. Il s'y trouve des sources claires, une eau fraîche, des fruits excellents. De beaux arbres s'élèvent jusqu'au ciel. Des hérons, des martins-pêcheurs, des canards et des oies sauvages animent une aimable nature. On aperçoit parfois des animaux appelés ailleurs carnassiers ; mais, ici, ils se nourrissent d'herbages.

Au sommet de la montagne vit un religieux, âgé de cinq cents ans, et qui s'est retiré là pour tenter d'atteindre à la sagesse. Il fait le meilleur accueil à Soudâna et à Madri :

— Toute cette montagne est un lieu béni, leur dit-il. Vous pouvez vous établir où vous voudrez.

Sur le conseil du religieux, Soudâna construit pour lui et pour les siens, quatre huttes de branchages. Lui, et le petit Djâli, qui ne quitte presque jamais son père, sont vêtus d'écorce et d'herbes. Madri et la petite Krichnâdjînâ, qui ne quitte presque jamais sa mère, sont vêtues de peaux de cerf.

Quelle délicieuse vie ils mènent ici ! Tous les animaux, oiseaux et quadrupèdes, leur font fête.

Un jour, le petit Djâli, pour s'amuser, grimpe sur un lion ; sa monture ayant fait un bond, il tombe et se blesse au visage. Le sang coule. Un singe s'approche, et, avec des feuilles d'arbre, essuie le sang ; puis il mène l'enfant au bord de l'eau, et le lave. Soudâna, à quelque distance, admire la gentillesse de l'animal.

Or, il y avait, dans une province éloignée de la capitale où vivait le roi Cibi, un brahmane d'une extraordinaire laideur. Son corps était noir comme de la poix ; il avait un gros ventre, des jambes tordues et difformes. Sa tête était chauve, son visage bosselé et ridé, ses yeux

verdâtres et larmoyants. Il avait, à soixante ans, épousé une très jeune femme d'une merveilleuse beauté.

Celle-ci avait été, par la volonté de ses parents, contrainte à ce mariage ; mais elle détestait son époux ; elle avait été jusqu'à pratiquer des exorcismes visant à le faire mourir, mais n'y avait pas réussi. Chaque mot tombé de cette bouche bégayante, chaque geste de ce corps grotesque lui faisaient horreur.

Un jour, comme elle allait chercher de l'eau à la fontaine, elle rencontra des jeunes gens qui éclatèrent de rire sur son passage. Elle les regarda avec étonnement. Alors ils lui disent :

— Comment vous, qui êtes si belle, avez-vous pu épouser un homme aussi laid ?

Elle répondit :

— Je n'ai pas voulu cette union ; j'y ai été contrainte. Du matin au soir, je souhaite la mort du vieux ; mais mes imprécations n'ont aucun effet. Quand serais-je délivré de lui ?

Elle fondit en larmes. Elle pleurait encore quand elle rentra à la maison. À son mari, qui attendait sa venue, elle cria, d'un ton furieux :

— J'en ai assez... J'ai assez de cette existence... Sur la route de la fontaine, j'ai rencontré des jeunes gens qui se sont moqué de moi... J'exige que tu me procures une esclave. Quand j'en aurai une, c'est elle que j'enverrai chercher de l'eau à la fontaine, acheter nos provisions. Je ne quitterai plus la maison. Personne ne se moquera plus de moi...

— Mais, répliqua le brahmane, nous sommes extrêmement pauvres. Je n'ai pas le moyen d'acheter une esclave.

— Si tu ne me procures pas une esclave, je m'en irai, je ne demeurerai plus avec toi.

— Comment faire ? répétait le brahmane.

— Je connais un moyen, dit la femme, qui avait sans doute réfléchi depuis longtemps à cette solution. Le prince héritier Soudâna ne laisse jamais partir un pauvre sans avoir satisfait ses désirs. Va lui dire notre misère ; demande lui son fils et sa fille pour qu'ils soient nos esclaves.

— Je n'oserai pas, dit le brahmane. Et puis on dit que le prince a été banni. Je ne sais pas où il est.

— Tu n'as qu'à aller au palais du roi, son père, demander où il se trouve, avec ses enfants... En tout cas, si je n'ai pas bientôt une esclave, je me tuerai en me coupant la gorge.

Le vieux brahmane n'osa pas résister au désir de sa femme. Il se rendit d'abord au palais du roi, décidé à parler de sa misère sans faire connaître son projet. Il s'informa auprès du portier, qui crut devoir prévenir le souverain. Celui-ci exprima l'irritation que lui causaient de tels mendiants :

— C'est à cause de cette engeance que mon fils a été banni ! Chaque

fois que j'aperçois un de ces sinistres individus, je recommence à souffrir comme au jour où Soudâna nous a quittés. C'est comme si on jetait des branches sèches au brasier de ma douleur.

Cependant, se rappelant la générosité de son fils, il sentit passer en lui un peu de son noble esprit. Et il fit savoir au quémendeur sur quelle montagne vivait le prince.

Le brahmane, ayant marché plus de sept jours, s'approchait de son but. Ayant rencontré un chasseur, il lui demanda s'il savait où se trouvait le prince héritier.

Le chasseur, sans avoir eu de rapports personnels avec Soudâna, éprouvait pour lui une affectueuse admiration. Il regarda fixement le mendiant, fut frappé de sa laideur, sentit en ce pauvre diable une sorte de bassesse qui l'indigna :

— Tu es certainement l'un de ces quémendeurs qui ont jadis dépouillé notre cher prince et qui ont causé son exil. À cet homme qui ne possède plus rien, tu espères encore voler quelque richesse. Je vais t'apprendre où est le prince...

Il l'attacha à un arbre, le frappa jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie, criant :

— Je voudrais percer ton corps à coups de flèches et dévorer ta chair.

Le brahmane comprit qu'il se trouvait en face d'un fanatique, admirant passionnément Soudâna. Alors il recourut à la ruse :

— Tu te trompes du tout au tout, dit-il. Tu aurais dû m'interroger avant de me battre. Je t'aurais confié mon secret. Le roi regrette d'avoir banni son fils ; il m'a chargé de lui porter un message : je dois l'inviter à rentrer dans la capitale.

Désolé, le chasseur présenta toutes ses excuses. Il délia sa victime, et il lui indiqua le sentier conduisant aux quatre huttes.

Soudâna vit venir le vieux brahmane ; il se précipita à sa rencontre, lui demanda s'il n'était pas trop fatigué de son voyage.

Le brahmane répondit qu'il était souffrant, qu'il avait faim et soif. Le prince lui apporta des fruits et de l'eau pure.

Le visiteur, une fois rassasié, prit la parole. Il commença par dire que, depuis longtemps, il connaissait la générosité du prince. Puis il dépeignit sa misère, demanda l'aumône.

— Ce n'est pas que je veuille rien vous refuser ; mais je ne possède plus rien, lui dit gentiment Soudâna.

— Si je puis vous prouver que vous possédez encore une richesse, dont, moi, j'ai besoin, vous engagez-vous à me la donner ?

— Oui, je le promets.

— Eh bien ! ce dont j'ai besoin, c'est de vos deux enfants. J'ai besoin qu'ils prennent soin de ma vieillesse.

Une ombre passa sur le visage de Soudâna ; ses yeux devinrent

humides. Mais le généreux prince domina son émotion :

— J'ai promis... Je ne puis plus refuser... Vous êtes venu de bien loin pour me demander mes deux enfants : je vous les donne.

Il appela Djâli et Krichnâdjînâ, qui jouaient à quelque distance, leur dit qu'ils devaient partir avec le brahmane. Stupéfaits, les enfants se mirent à sangloter :

— As-tu regardé, dirent-ils, la tête de celui avec qui tu nous dis de partir ? Ce n'est pas un brahmane, c'est un démon. Tu nous livres à un démon. Le démon va nous manger...

— Vous vous trompez, mes enfants chéris ; cet homme n'est pas un démon ; c'est un vrai brahmane. Il ne vous dévorera point...

— Mais notre mère n'est pas là. Nous ne pouvons partir sans lui avoir fait nos adieux. Si elle ne nous trouve pas, quand elle rentrera, elle sera comme une chèvre à qui l'on a ôté son chevreau ; elle pleurera, se lamentera, souffrira le martyre.

Les enfants espéraient que leur mère mettrait obstacle au projet de leur père. Le brahmane devina leur pensée, et dit :

— Il faut que je parte, que nous partions tout de suite.

Soudâna murmura, comme pour vaincre en lui un scrupule :

— Depuis mon enfance, je fais des libéralités. Je ne m'en suis jamais repenti.

Les enfants essayèrent encore de le faire revenir sur sa décision. Ils s'agenouillèrent devant lui :

— Ne nous oblige point à partir... Laisse-nous au moins attendre la venue de Maman... Nous sommes de race royale ; et tu veux que nous devenions les esclaves de ce pauvre vieux... ! Quel crime avons-nous pu commettre dans une existence antérieure pour que nous puissions, en cette vie, subir un tel châtimement !

Les Hindous pensaient que les grands malheurs sont la punition des fautes commises au cours des existences précédant la vie présente.

Soudâna cherchait à calmer sa douleur par de philosophiques réflexions :

— Rien ne dure, en ce bas monde. Aucune affection n'est éternelle. De tout ce que nous aimons le plus, nous devons quelque jour nous détacher, nous arracher.

Le brahmane trépignait d'impatience :

— Jamais ces enfants ne consentiront volontairement à me suivre... Je suis vieux et fatigué. Je ne pourrai leur courir après s'ils se sauvent. Il faut que je les attache.

Aidé par Soudâna, le brahmane lia les mains des enfants derrière leur dos, à l'aide de la même corde, dont il prit l'un des bouts. Il partit alors, traînant les pauvres petits.

Soudâna les accompagna quelque temps sur la route. Tous les animaux de la forêt vinrent aussi, en poussant des cris de douleur.

Longtemps le prince suivit des yeux ses enfants.

Le brahmane, quand il se fut assez éloigné pour échapper aux regards de Soudâna, accéléra l'allure. Les enfants résistèrent. Djâli fut assez habile pour enrouler la corde autour d'un arbre, et refusa d'avancer. Le vieux saisit son bâton, le frappa jusqu'au sang.

Alors l'enfant céda :

— Nous ne résisterons plus... Nous irons où vous voudrez nous conduire.

Cependant, la petite fille faisait une prière :

— Divinités des arbres et des montagnes, ayez pitié de nous ! Informez notre Maman de tout ce qui nous arrive !

Au même instant, Madri, qui jusqu'alors s'était joyeusement promenée dans la forêt, sentit une étrange inquiétude lui tordre le cœur. Brusquement, elle se demanda si quelque malheur n'était pas venu fondre sur ses enfants. Elle crut voir son garçonnet couvert de sang, sa petite fille secouée de sanglots. Elle se précipita vers les quatre huttes de feuillage.

Elle s'étonna de ne trouver ses enfants ni dans leurs propres huttes ni dans celles de leurs parents. Elle se rendit au bord de la rivière, où les petits avaient l'habitude de jouer : quand elle ne les y vit point, elle sentit croître encore son trouble.

Alors elle chercha son mari. Elle le trouva, non loin des huttes, assis sur un tronc d'arbre, la tête dans les mains.

— Où sont les enfants ? cria-t-elle. D'ordinaire, ils attendent avec impatience que je sois rentrée de la forêt, espérant que je leur apporterai quelques bons fruits ou quelques belles fleurs. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils se précipitent ; ils courent si vite que, parfois, ils tombent, puis se relèvent en riant. Quand je suis auprès d'eux, ils tendent vers moi leurs petits bras, me serrent contre leur poitrine. S'ils aperçoivent sur mon vêtement un peu de poussière, ils se font une joie de l'enlever...

Et maintenant, je ne les vois nulle part. Je suis assez sotte pour m'imaginer que quelqu'un les a pris... Dites-moi vite où ils sont. Ne me faites pas plus longtemps attendre. Je sens que mon cœur se brise ; je crains de devenir folle...

Le prince ne répondait pas. Il se bornait à jeter sur elle un regard plein de tristesse. Deux fois encore elle renouvela son appel :

— Parlez, je vous en supplie... Votre silence accroît encore mon égarement...

Alors Soudâna expliqua tout ce qui s'était passé. Écrasée de douleur, Madri perdit connaissance, tomba sur le sol.

Le prince la releva, la tint dans ses bras jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle ; puis il lui dit avec douceur :

— Vous rappelez-vous que, quand je vous ai demandé d'être ma

femme, je vous ai fait promettre de ne jamais vous opposer à aucune de mes libéralités ? Vous y avez consenti. Nous nous sommes, alors, rendu compte que, déjà, dans une existence antérieure, nous nous étions aimés et nous étions épousés. Vous m'aviez dit alors : *Puisse-je, dans mes vies ultérieures, être toujours votre femme, et, belle ou laide, n'être jamais séparée de vous !* J'avais répondu : *Si vous acceptez d'être ma femme, il faudra vous conformer à ma volonté quand il s'agira de donner aux autres ce que je désirerai leur offrir.* Vous avez accepté cette condition mise à notre mariage... De cette promesse ancienne, de votre promesse plus récente, il faut accepter toutes les conséquences... Ne me reprochez jamais plus d'avoir fait don de nos enfants.

Madri s'inclina, cessa d'exprimer la moindre plainte ; mais à partir de cet instant, Soudâna ne l'entendit plus rire ni ne la vit plus sourire.



Une dernière aventure allait mettre le comble à la misère du couple.

Un brahmane aussi laid que le ravisseur des enfants se présenta un jour devant les huttes de feuillage.

Soudâna l'accueillit avec sa gentillesse coutumière :

— Que puis-je faire, dit-il, pour vous être agréable ?

— Ma femme, répondit le visiteur, vient de mourir. Je n'ai pu en trouver d'autre. J'ai besoin d'une femme pour tenir mon ménage. Je sais que vous ne repoussez jamais aucune demande. Je viens vous prier de me donner votre épouse.

Soudâna regarda Madri. Celle-ci, se rappelant l'entretien qui avait suivi le départ de ses enfants, n'osa pas protester contre la sollicitation du brahmane. Elle se borna à dire :

— Si je vous quittais, qui veillerait à votre entretien ?

— Ne vous inquiétez pas à mon sujet, répondit le prince. Je vivrai dans la solitude, comme le font tous les ascètes. Je suis tenu, par mes serments antérieurs, de ne rien refuser à personne.

Prenant sa femme par là main, il la conduisit au brahmane.

Silencieuse, n'exprimant ni par un mot ni par un geste son indignation et sa douleur, Madri accompagna le brahmane.

Celui-ci fit sept pas à ses côtés. Puis il se retourna, la ramena en arrière, et dit à Soudâna :

— Je vous rends votre épouse.

— Pour quelle raison ? demanda le prince. Ne la trouvez-vous pas assez belle ? Craignez-vous qu'elle n'ait quelque défaut ? Je puis vous affirmer qu'elle n'en a aucun. Il n'est pas de femme plus tendre, ni plus dévouée, ni mieux capable d'accomplir toutes les tâches

domestiques que cette fille de roi... Maintenant que j'ai fait le sacrifice de me séparer d'elle, emmenez-la, je vous en prie. Mon cœur en sera satisfait...

— Je n'ai pas besoin de ta femme, répondit le visiteur. Je ne suis pas un brahmane. Je suis le Dieu Çakra, venu sur la terre pour mettre ta générosité à l'épreuve.

À la place du hideux brahmane apparut un Dieu d'une merveilleuse beauté.

Souriant, le Dieu prononça ces paroles :

— Tu as fait, une fois, le prodigieux sacrifice de renoncer à une épouse aimée. Tu n'auras plus jamais à t'imposer la même épreuve. Le Dieu à qui tu l'as donnée, te la rend, à la condition que tu ne la donnes jamais à aucun autre homme ; que tu la garde toute ta vie. Aucune circonstance ne vous séparera jamais plus.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria Madri, le visage rayonnant de joie.

Le Dieu reprit la parole :

— Pour vous récompenser d'avoir, tous deux, accompli un merveilleux sacrifice, je vous demande de formuler, l'un et l'autre, trois vœux, et vous promets de vous donner satisfaction. Que souhaitez-tu, Soudâna ?

— Je souhaite d'abord, répondit le prince, d'avoir de grandes richesses. Je souhaite ensuite de pouvoir les distribuer toutes, et de faire plus de libéralités que je n'en ai jamais faites. Je souhaite enfin, je souhaite surtout que tous les hommes, ou plutôt que tous les vivants, cessent de souffrir ; que tous soient sauvés et entrent au Paradis.

— Ce dernier vœu, dit Çakra, est le plus noble que puisse formuler le plus généreux des êtres. Mais sa réalisation immédiate ne dépend pas de moi. Il faudra, avant son accomplissement, que des milliers de siècles s'écoulent, et que les hommes se perfectionnent par d'incessants efforts... Mais tes deux autres vœux seront satisfaits, bientôt. Et toi, Madri, que souhaitez-tu ?

— Je souhaite, répondit Madri, que mes enfants ne souffrent ni de la faim, ni de la soif, ni du froid, ni de la misère. Je souhaite que nous les retrouvions bientôt. Je souhaite que le prince héritier et moi rentrions bientôt chez nous.

— Tes désirs vont être satisfaits, dit le Dieu.

Pendant que ces événements se passent, le brahmane, traînant les enfants, est arrivé en son village.

Sa femme a été tout heureuse, pendant les jours qu'elle a vécus délivrée de l'époux détesté. Elle a fait connaître à tous ses voisins qu'elle est débarrassée de cette odieuse présence. Elle a pu chercher de l'eau à la fontaine sans que les jeunes gens se moquent d'elle.

Elle voit sans aucun plaisir revenir le brahmane, même accompagné des futurs domestiques. Oubliant quelle a elle-même suggéré la solution adoptée, elle en rend responsable son mari :

— Pauvres petits ! s'écrie-t-elle. C'est honteux de les avoir brutalisés comme tu l'as fait ! Le malheureux garçon a le corps couvert de plaies ; la pauvre fillette a tellement pleuré que son petit visage est tout flétri. Comment as-tu pu, grossier personnage, concevoir l'idée d'avoir comme esclaves, en notre pauvre demeure, des enfants de race royale ? Ne te rends-tu pas compte que le roi, s'il connaît ta conduite, t'infligera le pire châtement ? Et il aura bien raison !

— Mais c'est toi même qui...

— Tais-toi ! Ne dis pas de bêtises !... Il faut que tu ailles tout de suite vendre ces enfants et, avec l'argent ainsi obtenu, acheter d'autres esclaves.

Elle paraît réfléchir un instant, et ajoute :

— Tu ne trouveras d'eux un prix suffisant que dans la capitale du royaume. C'est là qu'il te faut les conduire, tout de suite.

Elle n'ajoute pas, mais elle pense, que pendant la durée du voyage, elle sera bien soulagée de l'odieuse compagnie conjugale !



Au marché de la capitale, le brahmane met en vente les deux enfants. Mais tout de suite un seigneur reconnaît qu'ils sont le fils et la fille du prince héritier. Il interroge le brahmane, apprend la façon dont celui-ci s'est procuré les petits esclaves.

Il hésite sur la conduite à tenir. Il pourrait évidemment informer les autorités, et faire libérer par elles les deux malheureux. Mais ne paraîtrait-il pas critiquer la conduite du prince héritier ? ne s'opposerait-il pas à ses intentions ?... Le mieux serait, sans doute, de conduire le brahmane et les enfants au palais royal, afin que le souverain, s'il le juge à propos, les achète.

Le roi Cibi est bouleversé d'émotion en découvrant dans une si misérable situation son petit-fils et sa petite-fille, auxquels il a bien souvent pensé, et qu'il n'a cessé de chérir. Il demande au brahmane quelle somme doit être versée pour leur libération.

Très droit devant le souverain, et le regardant en face, le petit Djâli répond, avant que le brahmane n'ait ouvert la bouche :

— Le garçon vaut mille pièces d'argent et cent vaches ; la fille deux mille pièces d'or et deux cents vaches.

— Pourquoi, dit le roi, estimes-tu si bon marché le garçon, et si cher la fille ?

— Parce que c'est ainsi que les êtres sont appréciés, en cette demeure... Les femmes de votre palais, même de la plus humble origine, mènent ici la vie la plus luxueuse ; tandis que votre fils unique est contraint de vivre dans la montagne une lamentable existence.

Le roi se trouble devant son petit-fils :

— Je regrette, dit-il, d'avoir jadis banni ton père. Je te promets de le rappeler, tout de suite. J'envoie immédiatement un messager.

— Merci, dit Djâli.

— Merci, répète Krichnâdjînâ.

Mais le jeune garçon garde sa raideur ; et la petite fille imite l'attitude de son frère :

— Pourquoi, dit le roi, d'un ton triste, n'êtes-vous pas déjà dans mes bras. Craignez-vous encore le brahmane ? ou dois-je supposer que vous me détestez ?

— Nous n'avons pas peur du brahmane, répond Djâli ; et comment pourrions-nous haïr notre grand-père ?... Mais nous sommes toujours les esclaves du brahmane ; comment les esclaves d'un pauvre homme auraient-ils place dans les bras d'un grand roi ?

Le souverain fait immédiatement verser une grosse somme au brahmane.

Libérés par ce geste, les enfants se précipitent dans les bras du roi. Quel bonheur pour le vieux monarque ! Depuis si longtemps, il n'a pas connu pareille joie !

— Grand-père, dit Krichnâdjînâ, je voudrais vous demander quelque chose.

— Dis vite, ma petite chérie ! Je serais si heureux de satisfaire un désir de toi.

— Le brahmane qui nous a conduits ici doit avoir faim et soif. Je voudrais que vous lui offriez un bon, un très bon repas.

Le roi n'en croit pas ses oreilles. Il exprime sa stupéfaction :

— D'après ce qu'on m'a raconté, ce brahmane vous a ignoblement traités, cruellement maltraités. Il vous a conduits jusque chez lui, attachés comme des bêtes. Il vous a frappés, fait pleurer... Et tu désires que je fasse bon accueil à cette brute ?

La fillette ne discute pas les arguments du souverain. Elle se borne à redire, avec une étonnante obstination :

— Grand-père, vous me feriez plaisir, à moi, en offrant au brahmane un bon, un très bon repas.

Le roi se tourne vers Djâli, espérant trouver en lui quelque résistance

au caprice de la fillette. Mais le garçon se met à dire :

— Ma sœur n'a pas tort ; son désir est aussi le mien.

Il cherche un argument raisonnable pour justifier le souhait inspiré en leurs deux cœurs par un sentiment identique. Après un instant de silence, il dit :

— Notre père a voulu que nous soyons esclaves chez ce pauvre homme. Or, à aucun moment, nous ne lui avons rendu le moindre service. La volonté de notre père serait méconnue si nous quittons le brahmane sans avoir jamais rien fait pour lui. Il faut le dédommager du tort que nous lui causons. La somme donnée ne suffit point. Il faut y ajouter le bon repas que demande pour lui ma sœur.

Le roi observe avec une attention émue ses deux petits enfants. Jamais encore il n'avait remarqué à quel point ils ont, tous les deux, les mêmes beaux yeux que leur père. Jamais encore il n'avait eu l'occasion de découvrir en eux la même générosité qu'en son fils... La constatation le bouleverse, et le ravit. Discrètement, il essuie une larme.

Il donne l'ordre de faire ce qu'a demandé la petite fille.

Le brahmane quitte le palais royal, ravi de l'excellent repas, et aussi de la grosse somme, qui va lui permettre de se procurer une esclave, et d'acheter de beaux cadeaux, destinés à faire disparaître ou à diminuer la mauvaise humeur de son acariâtre compagne.



Le messenger royal est arrivé aux huttes où vivent Soudâna et Madri. Il leur fait connaître la décision du souverain.

Mais le prince ne croit pas devoir répondre à cet appel.

— Mon père, déclare-t-il, m'a banni pour douze années. Ce temps est loin d'être écoulé. Je dois, avant tout, achever de subir la punition qui m'a été infligée. C'est alors, seulement, que je me reconnâtrai le droit de revenir en la capitale du royaume.

Le messenger rapporte cette attristante réponse.

Le roi en est désespéré. Il charge son envoyé de retourner aux huttes, avec une lettre écrite de sa main, et où il révèle le fond de son cœur :

« Tu me fais dire, mon cher fils, que tu veux attendre, pour revenir à nous, le terme du châtiment à toi infligé jadis. Est-ce une façon de me punir de la faute que j'ai commise alors envers toi ? Je reconnais cette faute, je m'en afflige, je t'en demande pardon. Tu es la bienveillance même : ton pauvre père sera-t-il le seul être auquel tu refuseras de pardonner une faute, le seul qui ne pourra compter sur ton inépuisable

indulgence ?

« Reviens à nous. Et ramène-nous Madri, dont nous désirons la venue avec autant d'impatience que ton retour.

« Vos délicieux enfants vous attendent. Ta vieille mère t'attend. Ton vieux père t'attend. Ne nous impose pas la douleur d'une vaine ou trop longue attente.

« Si le porteur de ce message revient sans te ramener avec lui, je cesserai de manger et de boire tant que tu ne seras point parmi nous. »

Revenu aux huttes de la montagne, le messenger remet la lettre à Soudâna. Celui-ci, avant de l'ouvrir, s'incline respectueusement devant elle. Puis il la lit avec une émotion qui fait trembler ses mains et rend humides ses beaux yeux. Il la fait lire à Madri, plus émue que lui encore, ou maîtrisant moins bien son sentiment. Ses enfants, auxquels elle pense sans cesse, va-t-elle les revoir, enfin, et les retrouver, pour toujours ?

Tous deux décident de partir, immédiatement. Quelle joie brille en leurs regards !

Mais leur départ, qui les ravit, attriste tous les animaux de la forêt. Les singes, les daims, les éléphants sauvages, les lions et les ours les accompagnent toute une journée, en poussant des cris de douleur ; cependant que volent au-dessus d'eux d'innombrables oiseaux, exprimant aussi leur peine.



D'un pas alerte, Soudâna, Madri et le messenger s'avancent sur la route unissant la montagne à la capitale.

Vers le milieu de la longue étape, qu'aperçoivent-ils, barrant le passage ? Un éléphant blanc. *L'éléphant blanc marchant sur des lotus*, dont l'abandon à un souverain hostile a jadis provoqué le châtement infligé au prince.

Des hommes, dont le costume annonce qu'ils sont de hauts dignitaires, entourent l'éléphant blanc. Ils tendent à Soudâna une lettre de leur souverain. Celui-ci écrit :

« Cher et noble prince,

Vous m'avez jadis fait le don magnifique d'un extraordinaire éléphant blanc. J'ai été désolé de savoir que votre générosité à mon égard vous avait attiré de terribles malheurs. Pardonnez-moi, je vous en prie. Je viens, heureusement, d'apprendre que votre exil a pris fin. Laissez-moi vous exprimer la joie que m'apporte cette excellente nouvelle. Laissez-moi surtout manifester ma satisfaction en vous restituant l'éléphant blanc. »

Soudâna remercie avec émotion les aimables étrangers qui lui ont apporté cette lettre. Il ajoute :

— Je suis désolé que vous vous soyez imposé, à cause de moi, les fatigues d'un long voyage. Je regrette de ne pouvoir rien faire pour soulager votre lassitude, ni pour vous être agréable... Je vous prie, en tout cas, de remmener l'éléphant blanc et de remettre à votre roi une lettre que je vais lui écrire.

Il écrit :

« Cher et noble souverain,

Je suis infiniment touché de votre geste, et de la lettre qui m'apporte l'expression de votre sympathie. Je ne sais comment vous dire ma reconnaissance.

« Excusez-moi cependant de ne pas consentir à recevoir l'animal que vous m'envoyez.

« Un cadeau, donné de bon cœur, ne doit jamais être repris. C'est de bon cœur que je vous ai naguère donné *l'éléphant blanc marchant sur des lotus*.

« D'ailleurs, cet animal ne présente d'intérêt exceptionnel qu'au cours d'une guerre. Je vous propose qu'il n'y ait jamais plus de guerre entre nous. Si quelque incident risque d'opposer votre peuple et le mien, rencontrons-nous, dans votre capitale ou dans la mienne. Nous aurons vite fait de régler le différend, en faisant preuve d'une égale bonne volonté.

« Qu'une paix perpétuelle, désormais, règne entre nous ! »

Quelques semaines après parvint la réponse du souverain étranger. Elle acceptait le projet de paix perpétuelle. Aucune guerre n'éclata jamais plus entre les deux peuples.

Soudâna, Madri et le messager sont à quelques heures de la capitale. Ils voient venir à eux un magnifique cortège d'éléphants, de chevaux, de chars, de soldats, d'hommes du peuple.

En tête, sur un éléphant vêtu d'une robe verte, avec une têtère écarlate brodée d'or, s'avance le roi Cibi.

Soudâna et Madri s'inclinent si bas que leurs visages touchent le sol.

Le roi, descendu de sa monture, les serre dans ses bras, longuement.

Les habitants de la capitale sont tout heureux de revoir leur jeune prince et son épouse. Ils ont paré leur ville d'oriflammes, de banderoles et de guirlandes, semé la route de fleurs. Munis de tambours de fête, ils font le plus aimable vacarme.

Au palais royal, avec quelle joie Soudâna retrouve sa mère ! avec

quelle joie Madri et lui retrouvent leurs chers enfants !

Désormais ces êtres qui s'aiment ne seront séparés que par la mort.

Leur bonheur, conquis par leur magnifique fidélité à tous leurs devoirs, est le plus délicieux et le plus noble qu'il soit possible de rêver.

Mais une autre récompense, ignorée de lui, se prépare pour Soudâna.

Dans une existence postérieure, le plus généreux des princes deviendra l'homme que beaucoup d'Asiatiques et quelques Européens considèrent comme le plus haut représentant de notre espèce : le Bouddha.



1 Voir le récit suivant.

2 Les latinistes remarqueront le rapport entre le mot sanscrit Agni et le mot latin *ignis* qui signifie *le feu*.

3 On peut lire sur ce sujet un long et magnifique poème de l'Inde antique, le *Râmâyana*, – ou un bref roman français récent, *Le Merveilleux Amour de Sîtâ et de Râmâ*, par Félicien Challaye (Paris, Durel, 1947).